This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

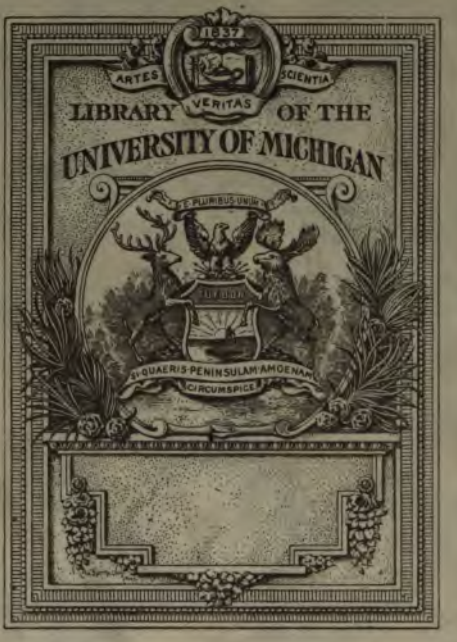
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 935,453


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

[redacted]

848
D4508

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

I

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

POÉSIE

PREMIÈRE PARTIE

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-29, PASSAGE CHOISEUL

1872

NOTE DE L'ÉDITEUR

Émile Deschamps s'était enfin décidé, sur les instances réitérées de sa famille et de ses amis, à rassembler et à coordonner ses œuvres en vue d'une édition complète; c'est cette édition que nous publions scrupuleusement telle qu'il l'avait préparée : POÉSIE — PROSE — THÉATRE.

Émile Deschamps est né à Bourges, le 20 février 1791; il est mort à Versailles, le 22 avril 1871.

Il a été l'objet d'un grand nombre d'intéressantes biographies, parues soit isolément, soit dans les ouvrages modernes relatifs aux poëtes français; parmi ces dernières, on cite une remarquable notice de M. Paul Juillerat.

Théophile Gautier, dans le *Journal officiel*, a

252973

consacré à notre poëte, au lendemain de sa mort, quelques lignes qui reproduisent admirablement sa physionomie; c'est une bonne fortune pour nous que de pouvoir placer ici cet article nécrologique qui, avec si peu de paroles, ressuscite pour ainsi dire Émile Deschamps, et fait aimer en lui le poëte et l'homme.

NOTE NÉCROLOGIQUE

Versailles vient de perdre son poëte. — Les graves préoccupations qui pèsent sur tous les esprits ne l'ont pas empêché de sentir douloureusement cette perte et de suivre ce convoi qu'accompagnait le bruit lointain du canon. Depuis longues années, Émile Deschamps habitait cette ville paisible si favorable à la rêverie et au nonchalant travail du vers. Son corps fatigué par la souffrance, supportée stoïquement, y trouvait le repos que son esprit ne connut jamais, car nulle intelligence ne fut plus éveillée, plus prompte, plus active, plus curieuse et plus éprise du beau.

Artiste que les maîtres de la grande école romantique ont tous reconnu comme un maître digne d'être admis au milieu d'eux, et qu'ils ont salué d'acclamations amicales, il négligea toujours le soin de sa propre gloire pour s'occuper de la gloire des autres; méritant d'être encensé pour son compte, il se fit volontiers thuriféraire du génie;

c'était à son gré une fonction dont on pouvait être fier encore.

Il avait le don de l'admiration, qualité rare chez les poëtes surtout, Narcisses toujours penchés sur leur propre miroir. S'il admirait ainsi, c'est qu'il était supérieur : comprendre, c'est égaler. Peut-être, sur la fin de sa vie, cette facilité sympathique l'emporta-t-elle un peu trop loin et lui fit trouver des paroles flatteuses pour des médiocrités ; il n'est pas d'huître où il ne découvrit une perle qu'il savait enchâsser dans l'or d'une phrase délicatement ciselée et dont il faisait briller l'orient sous son meilleur jour. — Les jeunes poëtes l'aimaient et le recherchaient ; il en avait toujours autour de lui toute une couvée, et il les encourageait à ne pas douter de leurs ailes.

C'était le patriarche de l'école, patriarche aimable, souriant, homme du monde et de politesse exquise, et, quoiqu'il eût traduit la Fiancée *de Goëthe et la* Cloche *de Schiller, imité* Macbeth *et* Roméo et Juliette, *et transporté dans notre langue, avec toute sa couleur, la* Légende de Rodrigue, *très-Français en somme, et spirituel comme un causeur du* XVIIIe *siècle — ce qui lui faisait dire dans une de ses préfaces : « Ce n'est pas un crime de ressembler à son père. »*

D'une extrême habileté métrique, l'improvisation ne lui coûtait guère. Tout le monde lui demandait des vers, et il n'en refusait à personne. Il en écrivait sur les albums, il en faisait pour les crèches, pour les œuvres de charité, pour les inaugurations. Que de choses charmantes dispersées au vent ! que de perles égrenées faute d'un fil qui les rattache ! car, aux moindres de ses œuvres légères,

Émile Deschamps apportait une curiosité de forme et de rimes qui les rendent précieuses. Espérons qu'on en fera un bouquet, une anthologie, et qu'on ne les laissera pas perdre.

Ce matin nous avons suivi au cimetière de Versailles, où il semble que le dernier sommeil doive être plus doux et plus profond qu'ailleurs, la dépouille de cet esprit charmant, nous, un des plus humbles survivants de la grande école littéraire dont il fut l'un des initiateurs et dont il conserva si pieusement la tradition. Parmi ses anciens amis, combien déjà sont couchés au tombeau! mais les jeunes sympathies ne manquaient pas au vieux poëte, qui vécut trois ans de moins que Goëthe et mourut aveugle comme Milton et Homère.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*Journal officiel* du 25 avril 1871.)

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

La préface de mes *Études françaises et étrangères*, publiée en 1828, fut regardée alors comme un des hardis manifestes de ce qu'on appelait l'École nouvelle, et violemment discutée.

Tous les combats ont cessé et la victoire est restée aux jeunes, qui ne le sont plus, et à leurs brillants successeurs. Il me paraît donc inutile de reproduire cette préface, maintenant surannée. Cependant je regrette que les circonstances m'obligent à taire ici ce long plaidoyer : le suffrage de l'illustre Goëthe, douce compensation de tant de critiques, m'ayant fait un devoir sacré d'en répandre, en toute circonstance, les principes et les applications.

Mes *Études françaises et étrangères*, comme l'indique leur titre, étaient composées : 1° de traductions en vers de poésies caractéristiques des différentes langues modernes; travaux qui, à cette époque, n'étaient pas communs; 2° de compositions qui m'appartiennent :

poésies de tout genre, de toute dimension, depuis l'élégie, l'épître et la satire jusqu'au rondeau et au madrigal; depuis l'ode et l'idylle jusqu'à la chanson; depuis le sonnet et la ballade jusqu'à l'épigramme.

J'en ai ajouté plus du double pour mes œuvres complètes que voici.

Il y a dans tout cela des choses qui peuvent paraître vieillies, démodées pour la forme comme pour le fond, et d'une tout autre famille que les poésies allemandes ou anglaises qu'on affectionne si justement de nos jours, et pour lesquelles j'ai fait moi-même de la propagande.

Mais j'ai suivi naïvement les impulsions de mon cœur ou de mon caprice; et je pense, d'ailleurs, qu'autant il faut se faire *un autre* quand on traduit, autant il faut *être soi* quand on compose. J'ai l'horreur des imitations déguisées en prétendue originalité. Si donc, à côté de morceaux qui ont le sérieux ou la mélancolie actuels, on en trouve qui, par le ton et l'allure, sentent un peu trop leur Louis XV, c'est que mon idée était là dans le moment; car, je suis sujet de la fantaisie et non de la mode. Au surplus, par respect pour le public et pour moi, je me suis toujours efforcé, du mieux que j'ai pu, de corriger la futilité du genre par la sévérité de l'exécution; bien persuadé que dans les arts, comme en toute chose, la manière est pour beaucoup. Et puis, de même que j'ai tenté de naturaliser parmi nous quelques fleurs de toutes les poésies de l'Europe, j'ai cherché à ressusciter par échantillons toutes les variétés de notre vieille poésie nationale. Enfin, à ceux qui me feraient le

reproche d'avoir, en certains cas, répudié lestement les types des poésies étrangères, pour retomber dans les moules français du dernier siècle, je répondrais qu'à tout prendre il vaut peut-être mieux ressembler à son père qu'à son voisin.

. . . . . .

Quant au fond des choses, en ce qui touche les pièces essentielles et personnelles de ce recueil, je puis dire que tout ce que ma plûme a exprimé, — en passant par les mille nuances intermédiaires, — depuis les joies naïves jusqu'aux douleurs poignantes, depuis les plus fraîches illusions jusqu'au plus sombre délire (voir mon *Lamento*), tout cela j'en avais profondément éprouvé le charme ou la torture dans mon cœur et dans mon imagination, qui ont fait vibrer par intervalles les nombreuses et si diverses notes de la gamme psychologique. Ma plume n'a jamais été que l'interprète consciencieuse de mes pensées et de mes sentiments, l'écho visible et fidèle de mes extases ou de mes angoisses; rien de plus, rien de moins.

É. D.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

Pur flambeau, cher soutien à vos fils enlevé,
Si j'ai rêvé pour moi la gloire des poëtes,
C'était pour qu'un écho, — mais hélas ! j'ai rêvé, —
En parvînt aux cieux où vous êtes.

É. D.

POÉSIE

PREMIÈRE PARTIE

LE POËME DE RODRIGUE

DERNIER ROI DES GOTHS

(*Romancero espagnol*)

I

LE BAIN DE FLORINDE

Florinde, avec ses compagnes,
Sort de la tour du palais;
Folâtrant par les campagnes,
Non, dans toutes les Espagnes,
Rien n'est si beau, voyez-les!

Bientôt, leur riante foule,
En chantant, s'arrête auprès
D'un ruisseau d'argent qui roule
Des sables d'or et s'écoule
Sous un bois de myrtes frais.

Leurs pieds, doux comme la soie,
Par l'eau vive sont mouillés;
Florinde prend avec joie

Sa ceinture et la déploie,
Et dit : Mesurons nos pieds.

Le ruban court sous les branches,
Et Florinde, Dieu merci,
Même au dire des moins franches,
A les jambes les plus blanches
Et les mieux faites aussi.

Chacune, à l'instant, dénoue
Ses cheveux bouclés et longs;
Le vent les berce et s'y joue;
Ceux de Florinde, on l'avoue,
Sont les plus beaux, ils sont blonds.

Et ces filles ingénues
Croyaient les hommes bien loin,
Et leurs grâces inconnues
Se révélaient, presque nues,
Aux yeux d'un ardent témoin.

Caché sous sa jalousie
Le roi Rodrigue peut voir,
Libres dans leur fantaisie,
Ces nymphes d'Andalousie
Sous les ondes se mouvoir.

Toutes, jusqu'à la dernière,
Revinrent enfin par là;
Florinde marchait derrière;
Le roi, d'un ton de prière,
De son balcon lui parla :

« Viens, Florinde! mes yeux t'ont vue, et mon cœur aime!
Mon sceptre avec orgueil s'incline devant toi;
La suprême beauté vaut la grandeur suprême;
Pour tomber à tes pieds c'est trop peu d'être roi.

« Viens! ou je vais mourir... Je veux que les duchesses
Sur leurs pliants dorés pâlissent à ma cour,

Et détestent leur rang, leurs pages, leurs richesses,
En voyant tes grands yeux, ta gloire, et mon amour ! »

Florinde au roi de Castille
Mot ni regard n'adressa;
Elle croisa sa mantille,
Sur sa figure gentille
Jeta son voile, et passa...

Mais attendez; les rois sont cruels par nature,
Et ce n'est pas ainsi que finit l'aventure.

II

LE CRIME DE RODRIGUE

Le cœur plein de honte;
Le front pâle, où monte
Une rougeur prompte,
Baigné de sueur;
Sous des pleurs sans nombre,
Ses regards dans l'ombre
Jetant une sombre
Et morne lueur;

De ses mains craintives
Retenant captives
Les mains trop actives
Du roi, jeune et fou;
Une faible femme,
Rebelle à sa flamme
Et, l'orgueil dans l'âme,
Pliant le genou;

Morte de fatigue,
Parle au roi Rodrigue,
Et prie et prodigue

Sanglots et clameurs;
Comme si les larmes,
Avec tant de charmes,
Devenaient des armes
Contre un roi sans mœurs!

« Seigneur, qu'allez-vous faire? ô barbare faiblesse...
Que faites-vous, seigneur? — Je suis d'un noble sang.
Un roi doit, avant tout, respecter la noblesse;
Et Dieu veille sur moi, car mon père est absent.

« Il est absent pour vous! Il combat les rois maures.
Cherchez-vous dans la honte un infâme bonheur?...
Laissez-moi regagner l'ombre des sycomores...
Ma vie est en vos mains et non pas mon honneur! »

Mais Rodrigue vite
De plus près l'invite;
Florinde l'évite
Et fuit sur les fleurs.
Il poursuit sa trace,
Et déjà l'embrasse,
Et, voyant sa grâce,
Ne voit pas ses pleurs.

« Quand mon père, les nuits, veille auprès de sa lance,
A ses vieux ans guerriers réserves-tu ce prix?
Roi, que diront Tolède et Grenade et Valence?
Fuis! — d'elles et de moi n'attends que le mépris! »

Elle disait... et se dégage. —
Or, qu'advint-il de ce langage,
De ces refus, pleins de fierté?...
Florinde perdit l'innocence,
Le roi Rodrigue sa puissance
Et l'Espagne sa liberté.

Philtres d'enfer, nocturne embûche, et sourde intrigue,
Et violence, tout vint en aide à Rodrigue;
Puis de sa belle proie, en un jour, il fut las...

Et la noble fille outragée
Cria vengeance, et fut vengée
De son lâche vainqueur... mais sur l'Espagne, hélas !

Qui fut le plus coupable, en sa faute mortelle,
De Florinde ou du roi ?... Comme alors, aujourd'hui,
Les hommes disent que c'est elle,
Les femmes disent que c'est lui.

III

DÉSESPOIR DU COMTE JULIEN

Le comte Julien, seigneur de Tarifa,
S'arrache les cheveux et la barbe en désordre;
On le voit déchirer et tordre
Ses bras, par qui, cent fois, l'Espagne triompha;
Il blesse son visage auguste, et sur ses armes
Tombent de ses deux yeux le sang avec les larmes. —

Tantôt, d'un air fatal, le vieux chef espagnol
Regarde le chemin de Xérès à Cordoue;
Tantôt, tristement il secoue
Sa tête vénérable, et regarde le sol;
Tantôt, il la relève avec les yeux en flamme,
Et regarde le ciel, portant l'enfer dans l'âme :

« Ainsi, mes cheveux blancs d'opprobre sont couverts!
Ah! le roi leur a fait cette exécrable injure !
Haine ! vengeance ! je le jure !
Pauvre vieillard, sur qui tous les yeux sont ouverts!
Un seul affront flétrit toute une belle vie,
Qui d'une belle mort aurait été suivie !

« Roi sans cœur, roi félon, si bas dans ta grandeur!
Voluptueux tyran, de tes désirs esclave,

Homme lâche, en effet... si brave
Pour corrompre une vierge et souiller sa pudeur!...
Mort et damnation!... Prends garde, prince infâme,
Cinq cent mille Africains vengeront une femme!

« Malheur sur toi, Rodrigue, et malheur éternel!
Quand l'Espagne, témoin de mon ignominie,
Tout entière serait punie!
Les innocents paîront pour leur roi criminel!
C'est juste. — Un peuple vil, qu'un vil tyran domine,
Doit accepter aussi la peste et la famine.

« Dieu m'est témoin pourtant que si d'autres secours
A ma sainte vengeance ouvraient une autre voie,
Je les saisirais avec joie;
Car l'Espagne est si belle, et je l'aime toujours!...
Que le Maure entre donc dans l'Espagne abattue,
Qu'il désole ses champs, qu'il y ravage et tue!

« On m'a fait bien du mal, et j'en ferai beaucoup!
Quand les dés, une fois, sont jetés sur la table,
La partie est inévitable;
Nul ne peut fuir la chance et retarder le coup.
Malheur donc sur le roi que nul remords n'arrête!
Qu'il perde tout, l'honneur, la couronne... et la tête!

« Il a cru que mon bras n'atteindrait pas son front,
Alors il s'est permis toutes les violences!
Toi, qui dans de justes balances
Pèses, Dieu tout-puissant, la vengeance et l'affront,
Prends piété d'un soldat que sa ferveur renomme,
D'un vieillard qu'en jouant déshonore un jeune homme! »

Ainsi parle et rugit le comte Julien.
Sa main froisse un papier, qu'à peine il vient de lire,
Et dont ses dents, en son délire,
Ont arraché l'adresse et brisé le lien...
Hélas! c'est une lettre, où Florinde raconte
Son malheur, si honteux pour la fille d'un comte.

IV

LETTRE DE FLORINDE

O mon seigneur et père,
Vous, en qui seul j'espère,
Vous, le seul que je crains
Dans mes chagrins;

Comme une pécheresse
Prie un moine et le presse
Et baise son cordon,
Criant pardon!

Comme une humble sujette
Aux pieds d'un roi se jette
En demandant merci,
Je fais ainsi!

Encore un regard tendre!
Avant que de m'entendre,
Vous, mon prêtre et mon roi,
Bénissez-moi!

Oh! mes belles années,
Qui fuyaient couronnées
D'innocence et d'honneur,
Oh! quel bonheur!

Quand, près de vous sans cesse,
Ni reine ni princesse
N'avait un sort pareil
Sous le soleil!

Quand, d'extase ravie,
Vous me lisiez la vie

Des bienheureux martyrs;
Les repentirs

De sainte Madeleine,
Qui cacha sous la laine
Ses attraits pénitents,
A dix-huit ans;

Et la visite étrange
Que Marie eut d'un ange,
Et la Crèche et ses rois,
Mages tous trois!

Mon bon père, quels charmes
Quand, dans la salle d'armes,
Où pendaient aux piliers
Cent boucliers,

Je chantais la romance
Qui par ces mots commence :
« Le plus grand nom chrétien,
C'est Julien! »

Et les grandes armures
Rendaient de sourds murmures,
Comme au réveil d'un camp
S'entre-choquant!

Et vous disiez : « Ma fille,
L'âme de la famille,
Ta mère, ange mortel,
Est dans le ciel...

Ta mère vit encore;
Sa grâce te décore;
C'est son regard, sa voix;
Je la revois! »

C'est alors qu'à Tolède,
Une fête était laide,
Si je n'y voulais pas
Suivre vos pas.

Dieu du ciel !... et naguère,
En partant pour la guerre,
Votre brillant exil,
Vous souvient-il

Comme, sur la pelouse,
Ma cavale andalouse
Suivit votre coursier,
Couvert d'acier,

Et comme, après six lieues,
Au chemin des Croix-Bleues,
Il fallut s'arrêter
Pour se quitter?

Hélas! hélas! que n'ai-je,
De mes voiles de neige,
Me dépouillant alors,
Chargé mon corps

De l'airain des cuirasses,
M'attachant à vos traces,
Comme un esquif léger
Aime à nager

Aux flancs du grand navire,
Et triomphe ou chavire
Avec le roi flottant
Qu'il aime tant!...

Pourquoi, de pleurs noyée,
M'avez-vous renvoyée
Seule dans cette cour,
Fatal séjour,

Peuplé d'infâmes piéges,
De complots sacriléges,
Plus noirs que les desseins
Des Sarrasins?

Et moi, près de la reine,
Ma digne souveraine,

Sans peur du roi j'allais
Dans le palais...

Plût à Dieu que la terre
Renfermât ce mystère
De crime et de remords
Avec ses morts !

Ah ! mes pleurs, j'en suis sûre,
Par qui sont, à mesure,
Ces mots que j'ai tracés
Presque effacés,

Vous apprennent de reste
Ce mystère funeste,
Que je ne puis céler,
Ni révéler.

En un mot, votre fille,
Votre sang qui petille,
Mêlé plus d'une fois
Au sang des rois,

A souffert avec rage
Le plus horrible outrage
De leur vil successeur !...
Aimez ma sœur !

Oubliez-moi... mais, comte,
N'oubliez pas la honte
Faite à votre maison;
Tirez raison

De tant de perfidie,
Par le fer, l'incendie...
Dites à l'étranger
De nous venger;

Et que l'Espagne apprenne
Mon injure et ma haine
Par l'éclat seulement
Du châtiment !

V

RODRIGUE PENDANT LA BATAILLE

C'est la huitième journée
De la bataille donnée
Aux bords du Guadalété;
Maures et chrétiens succombent,
Comme les cédrats qui tombent
Sous les flèches de l'été.

Sur le point qui les rassemble
Jamais tant d'hommes ensemble
N'ont combattu tant de jours;
C'est une bataille immense
Qui sans cesse recommence,
Plus formidable toujours.

Enfin le sort se décide,
Et la victoire homicide
Dit : Assez pour aujourd'hui !
Soudain la croix castillane
Devant l'Arabe profane
Fuit... les Espagnols ont fui !

Rodrigue, au bruit du tonnerre,
Comme un vautour de son aire,
S'échappe du camp tout seul;
Sur son front, altier naguère,
Jetant son manteau de guerre
Comme on ferait d'un linceul...

Son coursier, tout hors d'haleine,
Marche au hasard dans la plaine,
Insensible aux éperons;
Ses longs crins méconnaissables,

Ses pieds traînent dans les sables,
Ses pieds autrefois si prompts.

Dans une sombre attitude,
Mort de soif, de lassitude,
Le roi sans royaume allait,
Longeant la côte escarpée,
Broyant dans sa main crispée
Les grains d'or d'un chapelet.

Les pierres, de loin lancées,
Par son écu repoussées,
En ont bosselé le fer;
Son casque déformé pèse
Sur son cerveau que n'apaise
Signe de croix ni *Pater*.

Sa dague, à peine attachée,
Figure, tout ébréchée,
Une scie aux mille dents.
Ses armures entr'ouvertes
Rougissent, de sang couvertes,
Comme des charbons ardents.

Sur la plus haute colline
Il monte, et, sa javeline
Soutenant ses membres lourds,
Il voit son armée en fuite
Et de sa tente détruite
Pendre, en lambeaux, le velours.

Il voit ses drapeaux sans gloire
Couchés dans la fange noire,
Et pas un seul chef debout;
Les cadavres s'amoncellent,
Les torrents de sang ruissellent...
Le sien se rallume et bout.

Il crie : « Ah ! quelle campagne!
Hier, de toute l'Espagne
J'étais le seigneur et roi;
Xérès, Tolède, Séville,

Pas un bourg, pas une ville,
Hier, qui ne fût à moi.

« Hier, puissant et célèbre,
J'avais des châteaux sur l'Èbre,
Sur le Tage des châteaux;
Dans la fournaise rougie,
Sur l'or à mon effigie
Retentissaient les marteaux.

« Hier, deux mille chanoines
Et dix fois autant de moines
Jeûnaient tous pour mon salut;
Et comtesses et marquises,
Au dernier tournoi conquises,
Chantaient mon nom sur le luth.

« Hier, j'avais trois cents mules,
Des vents rapides émules,
Douze cents chiens haletants;
Trois fous, et des grands sans nombre
Qui, pour saluer mon ombre,
Restaient au soleil longtemps.

« Hier, j'avais douze armées,
Vingt forteresses fermées,
Trente ports, trente arsenaux...
Aujourd'hui, pas une obole,
Pas une lance espagnole,
Pas une tour à créneaux!

« Périsse la nuit fatale
Où, sur ma couche natale,
Je poussai le premier cri!
Maudite soit et périsse
La Castillane nourrice
A qui d'abord j'ai souri!

« Ou plutôt, — folle chimère! —
Pourquoi le sein de ma mère
Ne fut-il pas mon tombeau?...
Je dormirais sous la terre,

Dans mon caveau solitaire,
Aux lueurs d'un saint flambeau,

« Avec les rois, mes ancêtres,
Avec les guerriers, les prêtres,
Dont le trépas fut pleuré;
Ma gloire eût été sauvée,
Et l'Espagne préservée
De son Rodrigue abhorré !...

« Et mon père, à ma naissance,
En grande réjouissance,
Fit partir trois cents hérauts !
Et des seigneurs très-avares,
Aux joutes des deux Navarres,
Firent tuer leurs taureaux !

« Chaque madone eut cent cierges;
On dota cent belles vierges
Pour cent archers courageux;
On donna trois bals splendides,
On brûla trois juifs sordides...
Ce n'était qu'amours et jeux !

« Ah ! que Dieu m'entende et m'aide !...
Ce fer est mon seul remède,
Mais saint Jacques le défend.
Ce que je veux, je ne l'ose,
Car l'évêque de Tolose,
Qui m'a béni tout enfant,

« Promènerait sur la claie
Mon cadavre avec sa plaie,
Aux regards de tous les miens
Puis, sur une grève inculte,
Le livrerait à l'insulte
Des loups et des Bohémiens.

« Mais les trahisons ourdies,
Les chagrins, les maladies,
Sauront bien me secourir.
Assez de honte environne

Un front qui perd la couronne,
Pour espérer d'en mourir.

« Car, quelle duègne insensée
Me croirait l'humble pensée
De vivre avec des égaux?...
Celui qui de si haut tombe
De son poids creuse sa tombe. —
Mort au dernier roi des Goths! »

VI

ÉPISODE. — BERTRAND INIGO

Quand nous partîmes tous pour aller au-devant
Des Sarrasins, jetés dans nos plaines fécondes,
Plus nombreux que les grains de sable au fond des ondes,
Ou les feuilles des bois que tourmente le vent,
Nous jurâmes ensemble, au nom du Dieu vivant,
Que celui d'entre nous qui mourrait aux batailles
Serait au camp du roi saintement rapporté,
Afin que sur son corps un psaume fût chanté,
Et qu'en terre chrétienne il eût ses funérailles.

Et comme (heureux les morts tombés en combattant!)
Comme les Sarrasins, par trahisons et crimes,
Furent vainqueurs, — au fort du combat nous perdîmes
Don Bertrand Inigo, l'invincible pourtant!
Sept fois de suite, au sort les fuyards, haletant,
Tirèrent — saint honneur que chaque mort espère! —
A qui l'irait chercher, au risque de ses jours. —
Chose étrange! sept fois, le sort tomba toujours
Sur le bon vieux guerrier, son vénérable père!...

Les trois premières fois, ce fut bien le hasard;
Les quatre autres, ce fut une fraude notoire,
Fraude inutile, hélas! car, dans leurs rangs sans gloire,

Il ne fût pas resté, l'héroïque vieillard.
Il recommande à Dieu son âme, d'un regard,
Détourne son cheval, et dévorant ses larmes,
Sans que nul l'accompagne en son pieux devoir,
Furieux de douleur, riant de désespoir,
Il apostrophe ainsi tous ses compagnons d'armes :

« Bien ! allez retrouver vos sœurs et vos enfants;
Fuyez, chrétiens, pour qui vivre infâmes, c'est vivre !
Je vais revoir mon fils, gardez-vous de me suivre;
Ce serait une gloire, et je vous le défends.
Une mort glorieuse ou des jours triomphants,
Tel est le but du brave et le prix de ses tâches.
Dieu le sait, je n'ai craint qu'une fois le danger :
C'est quand j'ai vu mon fils en héros s'y plonger;
Mais je ne crains plus rien que vos regards de lâches.

« Au camp des Sarrasins je ne retourne pas,
A cause du serment, saint nœud qu'on ne put rompre,
Ni du sort qu'à mes yeux vous avez pu corrompre,
La vengeance et l'amour y conduisent mes pas. —
Si mon bien-aimé fils, en courant au trépas,
Ne s'est point souvenu du vieux père qu'il laisse,
Je veux, en retournant aux plaines de Xérès,
Lui montrer que son père, expirant de regrets,
Ne l'a point oublié, comme lui ma vieillesse.

« Et vous, lâches guerriers, — si les serments pour vous
Ne sont pas du néant, — que nul de vous ne croie,
En m'envoyant tout seul ravir ma chère proie,
Échapper au destin qui vous menace tous...
Tirez encor les dés, faussez encor les coups,
Il faudra bien savoir, escadron de la fuite,
Qui viendra me chercher; car, par ce crucifix,
Je ne vais point là-bas pour rapporter mon fils,
Mais pour tuer longtemps, et pour mourir ensuite ! »

VII

FUITE DE RODRIGUE

A l'heure où les oiseaux cessent leurs chants dans l'air,
Où la terre, le sein voilé comme les veuves,
Semble attentive au bruit des fleuves
Qui descendent jusqu'à la mer;

Où, docile aux appels de la magicienne,
Chaque étoile, à son tour, perce le firmament,
Brillante comme un diamant
Sur le front d'une Égyptienne;

Préférant l'humble habit des derniers paysans
A la pourpre royale, aux aigrettes guerrières,
Qu'il enfouit dans les bruyères,
Loin de ses pâles courtisans;

Cherchant dans les marais un fétide breuvage,
Dévorant l'herbe jaune et l'écorce des glands,
Et quelquefois aux loups sanglants
Disputant leur chemin sauvage;

Bien différent, sans or, sans insignes royaux,
De ce superbe Goth, qui, sur un char d'ivoire,
Se présenta pour la victoire,
Tout étincelant de joyaux;

Sa barbe et ses cheveux collés d'un sang bleuâtre
Moitié du sien, moitié de celui du vainqueur;
Un christ d'ébène sur son cœur,
Qu'il baise comme un idolâtre;

La tête sans armet, le visage noirci
De poussière, aux reflets d'une orageuse lune,

Triste image de sa fortune,
Qui s'est réduite en poudre aussi;

Monté sur Orélio, son beau cheval de guerre,
Si las qu'il pousse à peine un sourd gémissement,
Et qu'il s'en vient, à tout moment,
Donner du poitrail contre terre;

Ainsi Rodrigue, seul, comme en proie aux démons,
Loin des champs de Xérès, grande et morne campagne,
Cette Gelboë de l'Espagne,
Fuit par les bois et par les monts.

Il courbe à chaque pas sa gigantesque taille,
Il n'a devant les yeux que spectres et vautours,
Et dans son oreille est toujours
Le bruit lointain de la bataille.

Tout l'accuse et l'effraie et le remplit d'horreur.
Il ne sait où porter ses regards. — S'il regarde
Le ciel, c'est le ciel qui lui garde
Le châtiment de sa fureur.

S'il regarde la terre, ah! la terre qu'il foule,
Cette terre des Goths, dont il était le roi,
Elle ne connaît plus sa loi,
Les Maures y règnent en foule.

S'il entre dans son cœur et veut s'y reposer,
Oh! c'est là qu'il retrouve un combat plus terrible
Cent fois que la mêlée horrible,
Où son sceptre vint se briser.

Quelques fuyards blessés, perdus dans les ténèbres,
Se traînent, maudissant Rodrigue à son côté,
Et glacent son esprit hanté
Par mille visions funèbres.

Donc, la terre et le ciel, les vivants et les morts,
Tout lui semble taché d'un sang indélébile;
Tout, dans sa pensée immobile,
Prend la forme de ses remords.

Et Florinde ! Florinde !... il croit la voir encore
Debout, échevelée, et sur tous les chemins,
Qui pleure, et de ses faibles mains
Tantôt le repousse ou l'implore,

Ou conjure les saints... mais que rien ne sauva
Des brutales amours d'un prince, aux fureurs viles,
Ni du mépris de trois cents villes,
Ni du surnom de LA CAVA !

Il croit l'entendre encor sur sa tête adultère
Appeler par trois fois les vengeances de Dieu,
Sinistre et formidable adieu,
Dont la voix ne peut plus se taire !

Voilà donc quelle nuit d'inconcevables maux
Passait le roi Rodrigue, en s'enfuyant, farouche;
Et, parmi les soupirs, sa bouche
Laisse pourtant tomber ces mots :

« C'était alors, Rodrigue, auteur de tant de larmes,
Que tu devais t'enfuir ! — Roi lâche et corrompu;
Insensé, toi qui n'avais pu
Contre l'amour trouver des armes,

« Comment espérais-tu résister au malheur?
Si tu n'avais montré cette indigne faiblesse,
Action d'un roi sans noblesse,
D'un guerrier, d'un Goth sans valeur,

« L'Espagne encor vivrait, libre, puissante, altière,
Et sa brave jeunesse, héroïque moisson,
Dans ses champs, avant la saison,
Ne dormirait pas tout entière.

« Ma honte n'aurait pas mes vassaux pour témoins,
Mes palais n'auraient point un Sarrasin pour maître,
Et la fortune aurait peut-être
Une dérision de moins !

« Mais toi, souillant encor ta vieillesse flétrie,
Toi, comte Julien, père aveugle, pourquoi

Quand la faute n'est que du roi,
En punir ainsi la patrie !

« Tu devais me frapper à grands coups de poignards ;
C'eût été bien agir, et la chance était bonne...
Mais non, aucun pouvoir ne donne
Le cœur des lions aux renards.

« Quelle noble pensée en un cœur vil peut naître ?
Avec tes Sarrasins va conquérir l'enfer...
Ah ! si dans le combat ce fer
Eût pu du moins te reconnaître !... »

Rodrigue allait poursuivre encor, les yeux ardents ;
Mais la rage étouffa sa voix et ses pensées,
Et de ses paroles pressées
Brisa le reste entre ses dents.

Son cheval tomba mort... parmi tant de désastres,
Sur ce dernier ami le roi pleura, penché,
Et près du cadavre couché,
Tandis que s'enfuyaient les astres,

Il dit : « Espagne, adieu, misérable séjour,
Terre infâme ! adieu donc, esclave autrefois reine ! »
Puis, embrassant l'humide arène,
Muet, il attendit le jour.

VIII

RENCONTRE QUE FIT RODRIGUE

Cependant les jours se succèdent ;
Le roi, que les remords obsèdent,
Spectre, avec les regards d'un fou,
Et, pour distraire sa pensée,
Entrant ses ongles dans son cou,

Par le soleil, la nuit glacée,
Marche, marche sans savoir où.

Seul, cherchant l'oubli de son être,
Comme un loup, un soir, il pénètre,
Hurlant, près des lacs en repos,
Parmi les montagnes sans bornes,
Où, devant lui, couvert de peaux,
S'offre un berger qui, les yeux mornes,
Comptait lentement ses troupeaux.

« — Bon homme, lui dit-il, écoute :
Ne peux-tu m'indiquer ma route,
Et m'enseigner de ce côté
Quelque village, quelques chaumes,
Où l'on voulût, par charité,
Avant les heures des fantômes,
Me donner l'hospitalité?

« Car je suis brisé de fatigue. »
Le berger répond à Rodrigue :
« — Vous chercheriez pendant huit jours,
L'ami, sans rien voir davantage :
Dans ces déserts, pays des ours,
On ne trouve qu'un ermitage
Où prie un ermite toujours. »

Le roi fut content; l'espérance
Éclaircit un peu sa souffrance;
Tel dans l'ombre un rayon paraît.
Il pensa que, dans ce refuge,
Sa pénitence enfin pourrait
Obtenir du souverain juge
Quelque moins formidable arrêt;

Et qu'après mainte et mainte antienne
Il ferait une mort chrétienne,
A quoi certe il allait songer. —
Mais, sa faiblesse étant extrême,
Il demanda vite au berger

S'il pouvait, dans cet endroit même
Trouver quelque chose à manger.

Le berger tira tout de suite
Du pain et de la chèvre cuite
Et deux limons de Portugal
De sa besace dégonflée.
Le souper était bien frugal,
Le pain noir, la viande brûlée...
Pour le roi ce fut un régal.

Toutefois, sa faim assouvie,
Des brillants tableaux de sa vie
Il recomposa les couleurs.
Vers ces festins où, sur la moire,
Riaient les dames et les fleurs,
Il retourna par la mémoire,
Et se prit à verser des pleurs...

Puis : « Où donc, dit-il, est l'ermite ? »
Et des monts que le ciel limite
Il prend la longue route encor,
En laissant à son hôte agreste
Une chaîne et sa bague d'or,
Seule fortune qui lui reste,
Hélas ! de son royal trésor !

IX

REPENTIR DE RODRIGUE

« C'est pour racheter nos fautes
Que vous êtes descendu
Parmi nous, indignes hôtes,
Jésus, sauveur attendu !
Divin Jésus, que je nomme
Dans mon saint effroi, si l'homme

N'eût pas péché sans remord,
Votre nature suprême
Ne se fût point elle-même
Faite homme, en butte à la mort. —

« C'est Rodrigue, cet infâme
Fuyard de tous rejeté !
Roi qui voudrait, dans son âme,
Ne l'avoir jamais été ! —
Seigneur, c'est un adultère
Qui baise humblement la terre
D'où les morts se lèveront...
Qui, devant croix et madone,
Marcherait sur sa couronne,
S'il l'avait encore au front !

« Le sang de mon peuple crie,
Versé par le Sarrasin;
L'Espagne entière vous prie
Contre un monarque assassin.
O mon Dieu ! comme un peu d'herbe,
Je foulais d'un pied superbe
Les villes et les hameaux;
Et, dans mon règne prospère,
Je vous oubliai, mon père,
Vous que j'invoque en mes maux !

« J'ai ri des avis célestes,
J'ai méprisé vos décrets;
Les conseils les plus funestes
Sont ceux que je préférais.
Cent favoris, vaine tourbe,
Au front joyeux, au cœur fourbe,
M'adoraient pour un coup d'œil;
Et j'enfermais vos ministres,
Comme des oiseaux sinistres,
Dans leurs églises en deuil.

« Possédé du mauvais ange,
Mon cœur, vous ayant quitté,

N'est qu'un abîme de fange,
De vice et d'iniquité.
Pourtant, seigneur, je déplore
Mon crime, et de vous j'implore
Miséricorde et pardon;
Mais une voix implacable,
Qui me poursuit et m'accable
Comme les coups d'un bourdon,

« Crie en mon âme troublée :
Qu'il est trop tard aujourd'hui, —
Que la mesure est comblée,
Que Dieu m'écarte de lui,
Et que la mort demandée
Ne peut pas être accordée
Comme une rémission
Au chrétien de qui la vie
D'un bout à l'autre dévie
De la route de Sion.

« Puis, quelquefois je me flatte,
Je dis : Ce n'est pas en vain
Doux Jésus, que sous Pilate
Coula votre sang divin.
Tous les jours, la sainte messe
Rajeunit votre promesse.
Vous êtes mon créateur;
Vous n'aurez pas le courage
D'anéantir votre ouvrage,
O mon Dieu, Dieu rédempteur!

« Je suis le bouc émissaire,
Mais vous êtes le sauveur;
Que mon repentir sincère
Intercède en ma faveur!
La pénitence et ses larmes
Pour vous, Seigneur, ont des charmes;
Je suis assez châtié.
Grâce !... et si la mort propice
M'ouvre quelque précipice,
De mon âme ayez pitié! »

Telle est la prière sainte
Que le plus pauvre des rois
Adressait, rempli de crainte,
Au Dieu mort sur une croix.
Tandis que sa marche lourde,
Avec le bâton, la gourde,
Se traînait péniblement
Vers les hauts rochers qu'habite
Le bon père cénobite,
Tout auprès du firmament.

X

LES BRIGANDS

« Quoi! lâches, vingt contre un! et le sommeil me presse,
Et, dans ces rochers sourds, d'une voix de détresse,
Vainement crîrait-on!
Et la nuit vient, versant ses funèbres alarmes,
Et vous avez du fer et toutes sortes d'armes,
Et je n'ai qu'un bâton!

« Point de pleurs cependant, point de prières vaines;
Je ne sais quelle flamme a passé dans mes veines,
Mais qui s'avance est mort!
Comme autrefois Samson, gardé par dix cohortes,
Qui de Gaza, la nuit, déracina les portes,
Je sens que je suis fort! »

Et, chargé d'un rameau, noueux débris d'un orme,
Rodrigue encor semblait lever sa lance énorme
Ou son sceptre de roi;
Et, devant son rocher, comme aux marches d'un trône,
Les brigands, dont la foule humblement l'environne,
Restaient muets d'effroi.

Il fait un pas; tout tremble et fuit. — A son approche,
Tous, lourdement mêlés, roulent de roche en roche
Comme un sombre torrent,

Arrachant leurs manteaux et jetant sur la terre
Javelines, poignards et large cimeterre,
Et toujours murmurant.

Rodrigue les poursuit du regard. — Il ramasse
D'une main une épée et de l'autre une masse,
Et, debout sur le roc,
Les écoutant bondir et tomber des montagnes,
De tous les Africains, vomis dans les Espagnes,
Il n'eût pas craint le choc.

Certes, dans ce moment, si de sa vieille armée
Eût paru quelque reste à sa vue enflammée,
En criant : Liberté !
Il eût jusqu'à la mer, borne du monde antique,
Balayé les turbans, et du sceptre gothique
Rétabli la fierté !

Un des brigands, sauvé par hasard dans sa chute,
A confessé depuis que l'étranger, en butte
A leur piége assassin,
N'avait pas d'un mortel l'attitude ordinaire;
Qu'avant de s'échapper, sa voix, comme un tonnerre
Mugissait dans son sein;

Qu'il avait, devant eux, grandi de vingt coudées;
Que de rouges éclairs ses prunelles bordées
Comme un phare avaient lui;
Que ses deux pieds marchaient du pas des avalanches,
Et que deux anges purs, vêtus de robes blanches,
Se tenaient près de lui !

C'est Dieu dont la bonté suscita ce miracle
Pour qu'un trépas subit n'apportât point obstacle
Au salut du pécheur;
Pour que l'âme du roi, qu'il était prêt à rendre,
Aux sources de la grâce eût le temps de reprendre
Sa native blancheur.

XI

PÉNITENCE ET MORT DE RODRIGUE

Heureux celui que le Seigneur afflige ! —
La nuit pesait tristement sur la mer,
Lorsque le roi, d'un repentir amer
Tout obsédé, comme avant le prodige,
Arriva faible et l'esprit inquiet
Vers la cabane où l'ermite priait.

Il l'aperçut à genoux sur la pierre,
Calme, éclairé par deux cierges tremblants,
Et rose encor sous ses longs cheveux blancs...
Des pleurs pieux couvrirent sa paupière;
Jamais le roi n'avait vu nulle part,
Depuis son père, un aussi beau vieillard.

Il s'approcha. — L'ermite lui fit signe
Qu'il achevait tout bas son oraison;
Rodrigue au seuil de la sainte maison
S'agenouilla, quoiqu'il en fût indigne.
Bientôt : « Entrez, dit le saint homme, et puis
Apprenez-moi pour vous ce que je puis.

« Mais il est tard, vous êtes las sans doute;
Étendez-vous sur ce feuillage épais;
Nous parlerons demain, dormez en paix.
Et toutefois, pour vous remettre en route,
Gardez sur vous cette pièce d'argent...
On est toujours trop pauvre en voyageant. »

Le roi rougit. — Mais quelle horreur subite
Quand sur l'aumône il reconnut ses traits !...
Un cri terrible, et des larmes après,
Avec ces mots frappent le cénobite :
« Je suis Rodrigue, hier j'étais le roi;
Si vous l'osez, priez encor pour moi ! —

« Je suis venu, conduit vers vous, mon père,
Par mes remords et par le Saint-Esprit;
Oh ! dites-moi, le sang de Jésus-Christ,
En qui le monde, et l'enfer même, espère,
Suffira-t-il pour laver mes forfaits?
Mon front maudit se courbe sous leur faix. »

« — C'est vous ! C'est vous ! dit l'ermite... N'importe;
Vous avez pris le chemin du salut.
Confessez-moi vos péchés. — Dieu voulut
Au paradis ouvrir plus d'une porte,
Et la plus large, à ne vous point mentir,
Ce fut toujours celle du repentir.

« A genoux donc ! et songeons à votre âme;
Nous songerons plus tard à votre corps. » —
Comme Saül s'apaisait aux accords
Du pâtre ému d'une céleste flamme,
Ainsi Rodrigue a, par degrés, senti
Se soulever son front appesanti.

Le roi s'étant confessé, le vieux prêtre
Le sermonna de par le roi des rois;
Puis, il revint tomber devant la croix,
Suppliant Dieu de lui faire connaître
La pénitence, horrible assurément,
D'un tel pécheur trop juste châtiment.

Il demeura trois heures en prière,
Frappa souvent sa poitrine. Enfin Dieu
Lui révéla qu'il fallait qu'en ce lieu
Rodrigue entrât vivant dans une bière
Où l'on aurait d'avance renfermé
Une couleuvre, au dard envenimé.

Tout palpitant de cet avis suprême,
Le saint l'apprit au roi, qui lui fit voir
Beaucoup de joie, et se mit en devoir
D'exécuter les ordres de Dieu même,
Et dans la bière, alors qu'il se plongea,
Une couleuvre y remuait déjà.

Deux jours après cette épreuve accomplie,
L'ermite au roi s'adressa d'un air doux :
« — Bon roi, là-bas, comment vous trouvez-vous?
« — Dieu n'entend rien, la couleuvre m'oublie,
C'est trop languir. — Priez, mon père, afin
Que le pécheur fasse une bonne fin... »

Le saint pleurait et priait immobile,
Encourageant le prince jusqu'au soir. —
La troisième aube, il vint encor s'asseoir
Près de la bière. — Et d'une voix débile,
L'ayant ouï, qui gémissait : « Comment
Vous trouvez-vous, bon sire, en ce moment? —

« Votre compagne est-elle enfin à l'œuvre? »
Et le bon roi Rodrigue répondit :
« — Bien, très-bien! Dieu prend pitié du maudit.
Jésus n'a pas plus souffert... La couleuvre
Suce mon foie et de ses dents le mord...
Priez toujours, priez jusqu'à ma mort...

L'ermite alors lui chanta quelque psaume,
En l'arrosant d'eau bénite et de pleurs;
Et sur sa plaie, aux cuisantes douleurs,
De l'huile sainte il épancha le baume...
Le roi mourut, et, le prêtre étant là,
Son âme en paix droit au ciel s'envola.

XII

CONCLUSION

Oh! qui peut de l'amour éteindre en soi les flammes?
Quel roi ne s'est pas fait l'esclave heureux des dames?
Quelle dame n'oublie, un jour, de refuser?
Oh! quel trésor vaudrait, oh! qui pourrait décrire
Le trouble d'un aveu, la langueur d'un sourire,
La saveur d'un premier baiser?

Toujours, tant que les yeux et la rougeur des belles
Démentiront leur bouche aux paroles rebelles,
Tant que leur voix aura la douceur du ramier,
Que les vents dénoûront leur tresse brune ou blonde,
Que Tolède verra leur taille svelte et ronde
Se balancer comme un palmier;

Toujours, tant que le glaive, altéré de batailles,
Les éperons d'acier et les cottes de mailles,
Et le noir gantelet, et le panache noir,
Et le casque à visière, et la lourde cuirasse,
Légèrement portés, ennobliront la grâce
Du guerrier qui part du manoir;

Toujours un vague instinct, un charme involontaire,
Un céleste besoin sauront, avec mystère,
Aux bras de la moins tendre enchaîner le plus fier;
Et les maux qu'on endure, et les maux qu'on soupçonne,
Et ceux que j'ai chantés... n'empêcheront personne
D'aimer comme on aimait hier!

*
* *

Le comte Julien avait quitté Cordoue.
Malheureux d'un succès que son cœur désavoue,
Il avait pris congé du gouverneur Muça.
Aussi bien les vainqueurs faisaient assez paraître
Le mépris qu'à la fin leur inspirait un traître
Qui, pour se grandir, s'abaissa.

Avec ses serviteurs et quelques hommes d'armes,
Il s'était retiré, pour dérober ses larmes,
Au fond d'un bourg, caché dans un vallon étroit,
Où, sous les orangers, finit l'Andalousie,
Et que vient caresser, d'une vague adoucie,
L'onde orageuse du détroit.

Florinde... La Cava, comme disait l'Espagne,
Avec sa jeune sœur, douce et tendre compagne,
Et leur vieille nourrice habitaient à Tanger;
Sur un avis du comte elles vinrent le joindre,
Car le plus grand malheur c'est l'absence, et le moindre
Des obstacles c'est le danger.

Ni la mer qui grondait et s'ouvrait au naufrage,
Ni tous les Sarrasins, plus cruels que l'orage,
Ni quelques Espagnols encor plus furieux,
Rien n'arrêta Florinde. — « Un bateau! partons vite;
Je cherche le péril comme un autre l'évite,
Partons, et si je meurs, tant mieux! »

Dieu s'arme quelquefois pour nous, quand tout est contre.
Leur voyage se fit sans trouble. — A leur rencontre,
Julien, faible et vieux, se traîna sur le port.
Dès qu'il vit ses enfants, il courba son front chauve
Pour adorer la main qui punit et qui sauve,
Puis, vers Florinde, avec transport,

Il accourt, rajeuni de toute sa tendresse,
Sans même voir sa sœur, qui cherche une caresse :
« — Car c'est toi, mon enfant, qui fis tous mes malheurs,
Ma Florinde, et c'est toi qui dois à ton vieux père,
Parmi tant de chagrin, un mot qui dise : Espère!
Un sourire, après tant de pleurs!

« Oh! souris-moi, ma fille, et dis-moi que tu m'aimes;
J'oublirai mes chagrins et mes remords eux-mêmes. »
« — Je vous aime, et pourtant je tiens de vous le jour!
Je vous aime et bénis l'instant qui nous rassemble,
Mon père, et vous auriez tous les bonheurs ensemble,
S'ils étaient avec mon amour! »

Voilà ce que disait la Cava, mais sa bouche
Ne put former qu'à peine un sourire farouche,
Plus triste que les pleurs qui brûlaient dans ses yeux.
Les baisers de son père, et ses paroles tendres,
Ne purent sur son front pâle et couvert de cendres
Ramener un rayon joyeux.

Elle se rappelait, le jour, la nuit, sans cesse,
La gloire de l'Espagne, hélas! et sa bassesse;
Le trône des rois Goths écroulé dans le sang;
Tant de chrétiens captifs ou passés par le sabre,
Et les clochers aigus du vieux pays cantabre
Dominés tous par le croissant;

Et le Christ insulté, ses vierges massacrées,
Ses évêques détruits, et les choses sacrées,
Voyageant vers Damas pour un profane emploi;
Puis, elle s'accusait dans son âme flétrie,
Disant : « Tous les malheurs tombés sur la patrie,
Les crimes, les fléaux, c'est moi ! »

Ce qui rendait ses jours affreux dans sa famille,
C'était de ne se voir ni femme, hélas ! ni fille;
De rester sans honneur, sans nom, sans avenir. —
Elle n'écouta plus nul conseil salutaire,
Nulle crainte de Dieu, nul amour de la terre...
Elle résolut d'en finir.

Un soir, elle monta sur une tour très-haute,
(Phare éteint qui jadis éclairait cette côte),
Elle en ferma la porte avec précaution,
Afin que nul ne pût y monter derrière elle;
Et de là, d'une voix tout à fait naturelle,
Et sans aucune émotion,

La Cava donna l'ordre aux femmes de sa suite
D'amener vers la tour, par les Romains construite,
Son père avec sa sœur. — Ils vinrent tous les deux...
Alors, d'un ton lugubre et de fatal présage,
Et tout à coup pleurant, meurtrissant son visage,
Et jetant des regards hideux,

La pauvre leur cria : Qu'il n'était point de femme
Si malheureuse au monde et que, pour vivre infâme,
Elle aimait mieux mourir du plus cruel trépas;
Et qu'elle implorait d'eux sa grâce et la promesse
De faire, tous les mois, chanter une grand'messe,
Pour que Dieu ne la maudît pas.

Et, du pied de la tour, haletants, ils suivirent
Tous ses mouvements, puis, malgré leurs cris, la virent
Monter jusques au faîte, et s'en précipiter. —
Dans leurs bras relevée, hélas ! à demi-morte,
Elle vécut encor trois jours entiers, de sorte
Qu'un chapelain pût l'assister.

La jeune sœur mourut d'épouvante. Le comte
Dans cet abîme affreux de douleur et de honte
Vivait... heureusement il perdit la raison;
Et la nourrice, d'âge et de chagrins courbée,
Seule de la famille autour d'elle tombée,
Resta pour garder la maison. —

Ainsi des Julien la race a dû s'éteindre;
Ainsi, rois goths, la mort, l'oubli dut vous atteindre;
Ainsi l'Espagne... Non, non, Pélage viendra;
Et les rois sarrasins, dans Grenade elle-même,
Un jour, ne laisseront de leur pouvoir suprême
Que les lions de l'Alhambra!

PREMIÈRE PAGE D'UN ALBUM

Sur cet album tout fraternel
Vous m'honorez du premier chiffre;
J'accepte ce rang solennel :
Au fait, le tambour et le fifre
Ont le pas sur le colonel;
Chantres et bedeaux, en campagne,
Marchent en tête des prélats;
Et le gros vin, dans nos galas,
Circule avant les vins d'Espagne.
Tous nos *museum* ont grand soin
D'abandonner leurs vestibules
Au pinceau faible, aux toiles nulles,
Et les *Raphaël* sont plus loin;
Tout suit la loi de l'Évangile,
Où les premiers sont les derniers;
Et quand Dieu de l'inculte argile
Tira les mondes par milliers,
Il créa, ce fut son envie,

D'abord, les minéraux sans vie,
Puis, les fleurs, miroirs du soleil,
Et puis les animaux sans âme,
Puis l'homme à lui-même pareil,
Et puis son chef-d'œuvre, la femme!

Et voilà pourquoi j'ai fini
Par préluder sur cette lyre;
C'est l'accordeur qui se retire
Lorsque arrivent les Rossini.

Mais si mon esprit se récuse
Et, de peur d'un revers choquant,
Se tient à la porte du camp,
Pendant le tournoi de la muse,
Croyez qu'avec vous de moitié
Mon cœur tout autrement raisonne,
Et qu'il ne redoute personne
Au grand concours de l'amitié!

A MA CHÈRE AGLAÉ

I

Quoi! tu ne veux rien pour ta fête!
C'est bien peu de chose, en honneur,
N'importe; ainsi que mon bonheur,
Mon obéissance est parfaite...
Oui, vois : je t'embrasse et je sors;
Et puis je rentre et je t'embrasse.
La journée, en t'aimant, se passe...
C'est un jour ordinaire, alors!

II

Pour cette fois, l'amour fidèle
Avec l'hymen s'est arrangé;
Dans son ménage il n'a plus d'aile,
Mais, du reste, il n'est pas changé!

L'ERMITE

(*Poésie anglaise.* — GOLDSMITH)

« Gentil ermite, arrête, ô messager divin,
Protége-moi, conduis mes pas dans la bruyère,
Vers la lueur hospitalière
Qui scintille au creux du ravin.

« Dans l'abîme de brume, où mon regard se plonge,
Voyageur égaré, je marche avec effroi;
Plus je vais et plus devant moi
Ce ténébreux désert s'allonge. »

— « Mon fils, répond l'ermite, oh! ne t'engage pas
Dans ce chemin nocturne, où le plus fort trébuche.
Cette clarté n'est qu'une embûche
Qui te mènerait au trépas.

« En tout temps, l'orphelin que le monde abandonne
Trouve ma porte ouverte à sa triste langueur;
J'ai peu de chose et de bon cœur
A l'infortuné je le donne.

« Viens, tu partageras, sous mon chaume abrité,
Les indigents trésors que pour moi rien n'égale :
Mon foyer, ma table frugale,
Ma natte et ma tranquillité!

« Des troupeaux bondissants dont ma vue est ravie,
Jamais mon fer mortel n'abrégea les amours;
Le Dieu qui conserve mes jours
M'apprend à leur laisser la vie.

« Ma main, aux bois féconds, aux ruisseaux argentins,
Cueille mes aliments ou puise mon breuvage.
L'eau pure, quelque fruit sauvage
Forment mes innocents festins.

« Courage! viens! — Armé d'un espoir salutaire,
Chasse de ton esprit les ennuis et les soins;
Mon fils, l'homme a peu de besoins
Et pour peu de temps sur la terre! »

Ce discours pénétrait le pèlerin rêveur,
Comme fait la rosée aux fleurs de la colline;
Avec modestie il s'incline
Et suit l'ermite avec ferveur.

Un bois épais entoure et couvre l'ermitage,
Divin refuge où vont, par leur ange conduits,
Les voyageurs de tout pays,
Comme les pauvres de tout âge.

Là, sous cet humble toit aucun luxe gênant
N'exige de son maître une garde assidue;
Par un loquet seul défendue,
La porte s'ouvre à tout venant.

C'est l'heure où, fatigué d'une journée active,
Le citadin s'assoit, attisant son foyer.
L'ermite cherche à récréer
Son mélancolique convive.

Il sert les fruits vermeils, — l'invite, — il a recours
Aux propos enjoués qu'invente un hôte affable,
Et, par quelque attachante fable,
De la nuit il charme le cours.

Autour d'eux, se livrant à sa grâce folâtre,
Le chat bondit, se roule en ses longs poils soyeux;

Le grillon jette un cri joyeux,
Le sarment petille dans l'âtre.

Mais rien de l'étranger n'allége les douleurs;
De soupirs en soupirs, comme une coupe pleine
Son âme déborde, et sa peine
Se trahit dans ses yeux en pleurs.

Le bon ermite a vu ses secrètes alarmes
Grossir et l'oppresser de leur poids étouffant :
« Quelle est, dit-il, mon pauvre enfant,
Quelle est la cause de tes larmes?

« D'un fortuné séjour peut-être qu'éloigné,
Tu plains par les besoins ta jeunesse envahie ?
Pleures-tu l'amitié trahie?
Pleures-tu l'amour dédaigné?

« Les dons de la fortune, hélas! sont éphémères.
Un hasard détruira ce qu'un hasard produit!
Et ceux que leur appât séduit
Sont aussi vains que ces chimères.

« Qu'est-ce que l'amitié, qu'un saint nom profané?
Un rêve de l'enfance, image sans modèle,
Une ombre aux seuls heureux fidèle,
Qui fuit loin de l'infortuné.

« Et l'amour? vil jouet de vos dames entre elles;
Exilé de la terre, il n'est qu'un mot charmant;
Ou réchauffe encor seulement
Le nid des tendres tourterelles!

Ferme ce cœur aimant; et, comme je le fais,
Méprise un sexe ingrat dont le cœur est de pierre. »
— L'hôte rougit et sa paupière
S'abaisse comme sous un faix!

Le saint homme l'observe, et soudain voit éclore
Je ne sais quels attraits qui brillent à ses yeux,
Tels qu'au printemps brillent les cieux,
Des fraîches lueurs de l'aurore.

Un regard plus timide, un sein plus agité,
Lui révèle un secret dont se trouble son âme...
Ce pèlerin, c'est une femme
Dans sa virginale beauté!

« Pardonne, a-t-elle dit, austère cénobite,
Si j'osai, moi profane, aborder ce saint lieu,
Cet imposant asile, où Dieu
Avec son digne apôtre habite!

« Mais, au nom de ce Dieu, ne me repousse pas.
Par l'amour condamnée à cette errante vie,
D'un cher fantôme poursuivie,
Le désespoir conduit mes pas.

« Très-riche et très-puissant un seigneur fut mon père,
Il aimait ses trésors pour moi, sa seule enfant.
Et, pour moi, fier et triomphant,
Rêvait un avenir prospère.

« Combien d'adorateurs, en élégant pourpoint,
Tout haut, ou par les soins d'un discret émissaire,
Me juraient un amour sincère,
Que peut-être ils ne sentaient point!

« Sous les yeux paternels leur foule tributaire
M'environnait. Edwin se mêlait à ma cour;
Sa bouche taisait son amour,
Mais ses yeux ne pouvaient le taire.

« Noble, sans écusson, et charmant sans apprêt,
Il ne mit à mes pieds grandeur, richesse aucune;
Il avait son cœur pour fortune,
Et je sentais qu'il me l'offrait.

« Le lys, à peine éclos, qu'un doux rayon décore,
La rosée au matin, le croissant argenté,
Rivalisent de pureté...
Edwin était plus pur encore.

« Des fleurs que le soleil teint de riches couleurs,
Edwin avait l'éclat, créé pour une fête;

Je passais, comme la tempête
Qui se plaît à pâlir les fleurs.

« Car Edwin m'adorait, et moi de la malice
J'épuisais tous les jeux pour aigrir son tourment;
Je l'aimais, et, tout en l'aimant,
Je triomphais de son supplice.

« Enfin, las de subir un dédain sans remord,
Il s'enfuit, vieux de pleurs à l'aurore de l'âge,
Et sur cette lointaine plage,
Seul au monde, on dit qu'il est mort!

« Mais si mon crime est grand, grande est ma pénitence;
Si je respire encor, ce n'est que pour souffrir;
Au désert qui le vit mourir
Je viens traîner mon existence.

« Qui montrera sa tombe à mon lugubre ennui?
J'y trouverai ma mort, le bien que je préfère!
Pour moi ce qu'Edwin a su faire,
Je saurai le faire pour lui. »

« — T'en préservent les saints! » crie aussitôt l'ermite.
Il l'enlève en ses bras... elle veut fuir!... ô ciel!
C'est Edwin qui d'un sort cruel
Passait à l'espoir sans limite :

« Angéline, c'est moi, regarde, oh! oui, c'est moi,
Ton Edwin qui pleurait... qui de tes pleurs s'enivre!
Ton Edwin, qui veut encor vivre
Puisqu'il peut vivre encor pour toi!

« Laisse-moi t'enlacer d'amour fidèle et chaste;
Comme l'étaient nos cœurs, Dieu joint ici nos mains...
Pour tout le bonheur des humains
Un ermitage est assez vaste.

« Jamais, jamais amants, voyant les rois loin d'eux,
N'auront connu sur terre extase plus divine;
Le dernier souffle d'Angéline
Sera le dernier pour tous deux! »

UNE FÊTE

— « Eh bien? que tardez-vous tous les deux?... le cortége,
Que de soldats pressés un double rang protége,
S'ébranle; entendez-vous, des hauteurs du rempart,
Tonner, à coups joyeux, le canon du départ?
J'entends la voix des chefs dont l'ordre se répète,
Au bruit des sourds tambours et de l'aigre trompette;
Et, comme aux jours de mort, les chevaux hennissant,
Et sur le dur pavé leur fer retentissant;
Puis, du peuple orageux, dont la mer se déploie,
Les confuses clameurs, langage de sa joie;
Et tout à coup, les sons des fifres et des cors
Entretenant la paix de belliqueux accords.
Voyez étinceler ces lances et ces haches;
Ondoyer sous les vents l'albâtre des panaches,
Comme un champ de blés mûrs, que le précoce hiver
De son manteau de neige aurait déjà couvert...
Mais les flots de la foule, en s'approchant, augmentent:
La ville est attentive, et tous les toits fermentent.
Oh! voyez, avançant leurs beaux fronts éclairés,
Que de femmes, là-bas, sur les balcons dorés!
Des carrosses du roi l'on aperçoit le faîte,
Hâtez-vous, l'heure fuit, vous manquerez la fête.

—Allez; nous vous suivons...
Et toi, mon ange, et toi,
Par cet autre chemin si détourné, suis-moi!
Et, tandis que la fête, à grand bruit, les rassemble,
Ainsi que deux oiseaux, envolons-nous ensemble
Et savourons en paix ces bienheureux instants,
Rapides oasis dans le désert du temps!
N'as-tu point des pensers de la couleur des roses?
Parle, en marchant toujours; et dis-moi de ces choses
Que tu n'as pas osé dire jusqu'à présent.
Ce massif de tilleuls, d'un voile complaisant,

Nous enveloppe; avant qu'on ne me la ravisse,
Accoutume aux aveux ta bouche encor novice,
Et tes yeux sur mes yeux, et ta main dans ma main,
Comptons par nos baisers les arbres du chemin...
Et, quand ils reviendront, crions à leur oreille
Qu'on ne verra jamais une fête pareille!

UNE PAGE DE CHILD-HAROLD

(*Poésie anglaise.* — LORD BYRON)

O mort! tu m'as tout pris, faucheuse universelle!
Une mère, un ami, trésor si rare! — et celle
Qu'un sentiment plus doux attachait à mon sort!
A qui furent tes coups plus terribles, ô mort!
Toujours de nouveaux deuils, compagnons de mes courses,
Ont, pour moi, du bonheur empoisonné les sources.

Quel est le plus cruel malheur qui, sur le front,
Des rides plus avant nous imprime l'affront,
Malheur de la vieillesse, et plus grand qu'elle-même?
N'est-ce pas d'avoir vu rayer tout ce qu'on aime
Du livre des vivants, où l'on demeure seul?
N'est-ce pas d'être un mort qui cherche son linceul?
Je fléchis le genou devant le bras céleste
Qui de mon pauvre cœur a déchiré le reste.
Coulez rapidement, jours vains et superflus,
Marchez vite à l'abîme! hélas! vous n'avez plus
A m'apporter jamais de douleurs ou d'alarmes,
Le temps ayant détruit ce qui faisait les charmes
De ma vie, et versé sur mes trop jeunes ans
De l'âge des vieillards tous les chagrins pesants.

IDYLLE

DANS LE GOUT ANTIQUE

LE VIEUX PATRE

Quand l'orient blanchit des premières clartés,
Que cherches-tu déjà sous les bois écartés,
Jeune inconnu? — Viens-tu, d'une flèche ennemie,
Attaquer sur la mousse une biche endormie?
Ou tendre au faible oiseau de perfides appâts?
Ou, si j'en crois ton âge et tes yeux, n'est-ce pas
Que tu viens épier, sortant, fraîches, de l'onde,
Naïs, aux noirs cheveux, ou Théone la blonde,
Car, tout le jour, errant, tu cherches, et le soir,
Sur le rocher du lac, rêveur, tu viens t'asseoir,
Tantôt levant au ciel une main frémissante,
Tantôt laissant tomber ta tête languissante,
Ou de tes doigts distraits déchirant une fleur. —
Va, j'ai connu l'amour, je comprends ta pâleur,
Mais je sais quels secrets, par une épreuve sûre,
Des cœurs tumultueux apaisent la blessure;
Viens, nos hardis pasteurs t'appellent à leurs jeux;
Soit qu'ils tentent les flots, et d'un bras courageux
Disputent au torrent la brebis disparue;
Soit, quand de ses forêts la louve est accourue,
Que de l'épieu mortel ils croisent son chemin;
Tu peux les suivre, l'arc ou la fronde à la main,
Ou t'armer de la hache, et de l'antique érable
Ébranler lentement la tête vénérable;
Ou, luttant de vigueur et d'adresse avec eux,
Mêler aux durs travaux des plaisirs belliqueux.
Ainsi des passions, fièvre ardente de l'âme,
Sous de mâles travaux, tombe et s'éteint la flamme;
Crois-moi, crois-en celui dont le cœur a souffert,

Et, saluant le port à tes tourments offert,
Fuis dans nos rangs actifs l'amour et ses orages.

LE POETE

Par tes cheveux encore humides des naufrages,
Vieux nocher, averti des embûches des flots,
Tu prêches le rivage aux jeunes matelots...
Mais les Grâces n'ont point mes soupirs,—d'autres belles,
Les Muses, à mes vœux se dérobent, rebelles;
Car les Muses, ainsi que les Grâces leurs sœurs,
Ne cèdent qu'à regret de tardives douceurs ;
Elles veulent aussi qu'on pâlisse pour elles,
Et, chastes, pour finir d'amoureuses querelles,
Cherchent la grotte sombre et les bosquets touffus
Où s'en vont de la vierge expirer les refus.

LE VIEUX PATRE

Quoi! tu serais (quel fut mon aveugle délire!)
De ces mortels divins, de ces rois de la lyre
Dont la bouche, abondante en sons mélodieux,
Accoutuma la Grèce au langage des dieux!
Et moi, qui t'arrêtais à mes conseils profanes!...
Pardonne; l'ignorance habite nos cabanes;
Votre Homère jamais n'a chanté parmi nous...
Pardonne au vieux pasteur qui t'honore à genoux.

LE POETE

C'est le sort des pasteurs, hélas! que je souhaite,
Un orage éternel tourmente le poëte!...
Vous, conservez longtemps, oh! conservez toujours
Et vos mâles labeurs et vos chastes amours,
Et les jeux au foyer, les siestes aux collines,
Et des antiques mœurs les sages disciplines.
Je ne sais quels ennuis, quels troubles dévorants...
Et pourtant, aux faveurs des Phrynés, des tyrans,
Je ne vends pas les dons que m'accorde la Muse!
Vieillard, tu le connais, au nord de Syracuse,

Ce vieillard, au cœur jeune, au regard inspiré,
Des sages, des enfants et du temps révéré,
Les ans, sans la blanchir, ont passé sur sa tête;
Il est mon père, et moi, car demain est sa fête,
Je venais, d'Erato sollicitant l'appui,
Inventer sur la lyre un chant digne de lui,
Qui, doux et caressant son oreille ravie,
Expliquât notre amour en rappelant sa vie :

« Amour et gloire à toi! c'est toi qui, dans tes fils,
Et de l'âme et du corps guidas la double enfance;
Sous ton aile du sort nous bravions les défis,
Toi, de notre faiblesse, ô l'unique défense!
Tu donnas le bonheur, le bonheur t'est bien dû;
C'est un prêt généreux que nous t'aurons rendu.
Quand un ruisseau, grossi dans sa grotte profonde,
S'est élancé, creusant ses rivages, soudain
Jaillissent, près de lui, comme dans un jardin,
Mille arbrisseaux nourris des bienfaits de son onde.
Ils grandissent enfin et, penchés sur ses eaux,
De leur ombre pieuse ils protégent la source,
Qui bientôt eût langui dans son lit de roseaux,
Sous les feux du Cancer, ennemi des ruisseaux.
Leur feuillage entretient la fraîcheur de sa course,
Et, balançant leurs fronts, de rosée inondés,
Ils fécondent les flots qui les ont fécondés!... »

Apollon, sur ma lyre, oh! par pitié, secoue
Ta chevelure d'or où le laurier se joue!
Jette un rayon sur moi; c'est pour mon père...

LE VIEUX PATRE

Adieu.

Le pâtre, en soupirant, te laisse avec le dieu.
Pourquoi mes faibles mains, hélas! ne peuvent-elles
Faire passer mon âme aux cordes immortelles!
Car, le plus bel emploi de notre âme, vois-tu,
C'est — après l'exercer — de chanter la vertu!

ENVOI

A MESDAMES ET A MESDEMOISELLES ***

La grille était ouverte et j'entrai sans encombre,
Et j'écrivis, en pleurs, cette idylle sous l'ombre;
Car, c'était le jardin et la maison d'Auteuil,
Où nos premiers amis nous firent tant d'accueil;
Où mon père souvent fut fêté comme un père;
Où, dans une famille et charmante et prospère,
Mon frère et moi, comblés de si tendres douceurs,
Nous trouvâmes toujours des frères et des sœurs.

LA PREMIÈRE ÉGLOGUE DE VIRGILE

MÉLIBÉE

Tityre, au pied d'un hêtre en un tiède repos,
Tu dis d'agrestes airs, sur tes doubles pipeaux;
Nous, hélas! nous quittons la campagne chérie;
Nous, bergers de l'exil, nous fuyons la patrie.
Toi, Tityre, indolent sous l'ombre, tu remplis
Les sonores forêts du nom d'Amaryllis.

TITYRE

O Mélibée, un dieu, — je dois ainsi le croire, —
M'a fait ces doux loisirs. Sur l'autel, à sa gloire,
Le sang d'un tendre agneau coulera bien des fois.
C'est lui qui laisse errer mes bœufs, comme tu vois,
Et s'enfler mes pipeaux sous ma lèvre ravie.

MÉLIBÉE

Me préserve le ciel que je te porte envie!
J'admire seulement tant de biens rassemblés
Quand nos champs sont au loin profondément troublés.
Tout languissant, voilà mes chèvres que je traîne;
Regarde celle-ci qui peut nous suivre à peine;
Là, sur le rocher nu, plaintive, elle a laissé
Deux jumeaux, frêle espoir du troupeau dispersé. —
Souvent, — si j'avais eu ma raison! — le tonnerre,
En mutilant le front d'un chêne centenaire,
Présagea nos malheurs; d'un orme creux, souvent
La corneille a jeté son cri de gauche au vent...
Mais, cependant, dis-moi quel est ce dieu, Tityre?

TITYRE

La ville qu'on dit Rome, — ô stupide délire! —
Je la croyais semblable à l'obscure cité
Où, pasteurs, nous portons, durant les mois d'été,
Les tendres nourrissons de nos brebis fécondes;
Ainsi je comparais la source aux mers profondes;
Les petits chiens naissants au dogue, et j'égalais
D'humbles objets aux grands et le chaume aux palais.
Rome entre les cités lève sa tête altière,
Autant que le cyprès surpasse la bruyère!

MÉLIBÉE

Quel désir de voir Rome avais-tu donc ainsi?

TITYRE

La Liberté, qui vint, dans mon ciel éclairci,
Tardive, ranimer ma force languissante,
Quand sous le fer tombait ma barbe blanchissante,
Après qu'Amaryllis eut chassé de mon cœur
Galathée; oui, tandis qu'enchaînant ma vigueur,
Galathée y régna, je n'avais, par Hercule!
Espoir de liberté ni souci du pécule.

Vainement j'engraissais cent victimes ; le lait,
Vainement, à longs flots, dans mes vases coulait ;
De l'ingrate cité, ma main découragée
Jamais de quelque argent ne revenait chargée.

MÉLIBÉE

Je m'étonnais pourquoi, des larmes dans les yeux,
Charmante Amaryllis, vous imploriez les dieux ;
Pourquoi vos fruits séchés pendaient aux arbres jaunes.
Tityre était absent ! oui, c'est toi que les aunes,
Cher Tityre, c'est toi que les grands pins ombreux,
Toi que les clairs ruisseaux appelaient tous entre eux.

TITYRE

Qu'aurais-je fait? comment secouer l'esclavage?
Nuls dieux amis pour moi sur un autre rivage !
Là, je vis ce jeune homme, égal aux immortels,
Pour qui douze fois l'an s'allument nos autels.
C'est lui qui, le premier, répondit à mes peines :
« Enfants, paissez vos bœufs et ressemez vos plaines. »

MÉLIBÉE

Heureux vieillard, tes champs te seront donc laissés !
Pour toi, leur maître unique, ils sont vastes assez.
Et si le sol pierreux envahit tes pacages,
Si tu vois croître autour le jonc des marécages,
Tes brebis, leurs agneaux à peine encor sevrés,
N'iront point chercher l'herbe en des champs ignorés,
Ni la contagion des étables lointaines. —
Heureux vieillard ! parmi les agrestes fontaines,
Et les fleuves sacrés inconnus aux pêcheurs,
Tu goûteras des bois les opaques fraîcheurs !
Ici, le vol léger des actives abeilles,
Suçant les fleurs du saule ou le bourgeon des treilles,
Au diurne repos invitera tes sens ;
Là, l'émondeur, du haut des rocs retentissants,
Lancera sa chanson dans les espaces vides,
Tandis que de langueur tes palombes avides,

D'un orme aérien feront incessamment
Gémir leur amoureux et long roucoulement.

TITYRE

On verra sous les mers le cerf bondir et paître,
Et sur la grève aride ou dans l'herbe champêtre
S'ébattre, au grand soleil, les poissons froids et nus;
S'éveillant tout à coup sous des cieux inconnus,
Le Parthe boira l'Èbre et le Germain l'Euphrate,
Avant que son image ait fui mon âme ingrate.

MÉLIBÉE

Et nous allons épars, sur la terre exilés!
Les uns visiteront les Africains brûlés,
Plusieurs l'âpre Scythie ou l'Oaxe de Crète;
D'autres iront traînant leur blessure secrète
Jusque chez les Bretons, du monde séparés.
Dois-je, après un long temps, revoir mes bois sacrés?
Est-ce que je pourrai, cher pauvre toit de chaume,
Après quelques moissons, rentrer dans mon royaume?
Non, un soldat impie aura mes champs semés!
Un barbare tiendra mes pénates aimés!
De nos sanglants discords voilà les fruits trop dignes!
Mélibée, à présent, taille tes jeunes vignes!
Greffe encor tes poiriers; joins leurs fronts arrondis.
Vous, mes chèvres, allez, troupeaux heureux jadis,
Je ne vous verrai plus, d'une grotte fleurie,
Pendre aux rocs buissonneux, qui bornent la prairie;
Je ne chanterai plus des vers au vent léger;
Mes chèvres, vous irez, moi n'étant plus berger,
Brouter le saule amer ou l'odorant cytise.

TITYRE

Tu peux du moins, auprès du foyer que j'attise,
Sur la feuille avec moi, dormir ta nuit en paix;
J'ai la molle châtaigne et le laitage épais.
Rentrons; je vois fumer les toits de nos campagnes;
Déjà l'ombre s'allonge en tombant des montagnes.

CINQ ODES D'HORACE

I

PROPHÉTIE DE NÉRÉE

Pastor cum traheret, etc.

Quand Pâris emportait sur ses lâches vaisseaux
La fille de Léda, parjure à l'hyménée,
Nérée au loin fit taire et les vents et les eaux
Pour chanter au Troyen la dure destinée :

« Celle que tu conduis aux palais paternels,
De tous les Grecs ligués y porte la colère;
Ils briseront d'un coup vos amours criminels,
Et du vieux roi Priam le sceptre séculaire.

Des guerriers, des coursiers quelle sueur, hélas!
Tombe! — pour Ilion quels deuils et quel outrage!
Du casque échevelé déjà s'arme Pallas;
Tout est prêt, son égide, et son char, et sa rage!

Protégé de Vénus tes longs cheveux dorés
En vain se poliront sous l'ivoire ou l'ébène;
En vain dans tes concerts, des femmes adorés,
Tu marîras tes chants à la lyre thébaine;

Contre les dards crétois, contre Ajax frémissant,
Tu chercheras en vain ton lit aux doux mystères.
Un jour, — trop tard, hélas! — dans la fange et le sang
Seront traînés sept fois tes cheveux adultères!

Vois-tu pas Mérion suivre ses javelots,
Entends-tu pas courir, ardent à ton supplice,

Teucer de Salamine, et Nestor de Pylos,
Et ce grand inventeur des trahisons, Ulysse!

Tu verras Stélénus, redoutable assaillant
Habile à diriger les coursiers et la lance;
Voilà, plus que son père et terrible et vaillant,
Diomède, en fureur, qui t'appelle et s'élance

Et toi, pareil au cerf qui des prés savoureux
Fuit, quand le loup, de loin, a hurlé dans la plaine,
Tu fuiras, oubliant tes festins amoureux,
Et les exploits menteurs promis à ton Hélène!

Achille, désarmant ses vaisseaux courroucés,
D'Agamemnon vengeur reculera la proie,
Mais, les temps accomplis, par le destin poussés,
Les feux grecs brûleront les grands palais de Troie!

II

A VALGIUS

Non semper imbres, etc.

Les fleuves sous de froides chaînes
Ne sont pas captifs en tout temps,
Ni du mont Gargan les vieux chênes
Sans cesse battus des autans.
De l'onde méditerranée
Voit-on la tempête obstinée
Toujours soulever la fureur?
Ou, dans les plaines fécondées,
Chaque mois les lourdes ondées
Noyer l'espoir du laboureur.

Et toi, sur Mystès que t'enlève,
Valgius, le cruel destin,
Tu pleures quand Vesper se lève,
Quand sourit l'astre du matin.

L'aïeul Nestor eut moins de larmes
Pour Antiloque, par les armes
Moissonné si jeune et si beau;
Et la tendresse maternelle
N'a point d'une plainte éternelle
Honoré Troïle au tombeau...

Viens! que tes douleurs étouffées
N'osent plus amollir ton cœur!
Et chantons les nouveaux trophées
De César, clément et vainqueur!
Le Niphate à sa voix hardie
Et le grand fleuve de Médie
Abaissant leurs flots subjugués;
Et, dans les étroites barrières
Prescrites par ses mains guerrières,
Les coursiers gélons relégués!

III

AU PEUPLE ROMAIN

Quò, quò, scelesti, ruitis, etc.

Arrêtez! arrêtez! où courez-vous, barbares?
Tous, le glaive nu dans la main!
Quoi! Neptune et ses bords avares
Ne sont-ils pas rougis d'assez de sang romain?

Encor, s'il eût coulé dans les murs de Carthage
Aux feux latins abandonnés!
Ou pour conduire, insigne otage,
Dans le chemin sacré les Bretons enchaînés!

Mais non (et pour le Parthe, ô Rome! quelle joie!)
Dans ton sang ton bras s'est plongé!...
L'ours de l'ours ne fait pas sa proie,
Le tigre ne meurt point par le tigre égorgé.

Romains, qui vous égare? Est-ce un démon farouche?
Le crime? une aveugle fureur?
Parlez. — Ils se taisent, leur bouche
Tremble; leur front stupide a pâli de terreur.

N'en doutons plus; Rémus, victime fraternelle,
Dénonça Rome aux dieux puissants,
De qui la vengeance éternelle
Poursuit le meurtrier sur ses fils innocents!

IV

A GROSPHUS

Otium divos, etc.

Lorsque la sombre nuit, de tempêtes chargée,
Dérobe aux matelots leurs guides radieux,
Le voyageur, battu par les flots de l'Ægée,
Demande le repos aux dieux.

Que demande, Grosphus, et la Thrace indomptée,
Et le Mède aux longs dards? c'est le repos encor,
Que l'on n'achète point par la perle argentée,
Ni par la pourpre ni par l'or.

Non; les trésors des rois, les faisceaux consulaires
N'écartent point des cœurs les soucis abhorrés,
Noir essaim, qui, fuyant les chaumes populaires,
Vole sous les plafonds dorés.

Heureux qui sait orner la table paternelle
De la salière antique et d'humbles fruits vermeils!
L'avarice et la peur, sa compagne éternelle,
N'abrégent point ses doux sommeils.

Pourquoi charger de soins nos heures passagères?
Sous des astres nouveaux pourquoi tant s'agiter?
Quel sombre fugitif aux rives étrangères
A pu soi-même s'éviter?

Il part sur un coursier!... le chagrin monte en croupe,
Plus prompt que le vautour qui fond du haut des airs;
Il fuit dans un vaisseau! — le chagrin, sur la poupe,
Avec lui traverse les mers.

Jouissons des plaisirs où l'heure nous convie;
Gardons-nous d'attrister le douteux avenir,
Il n'est point de bonheur complet que, dans la vie,
Aucun mortel puisse obtenir.

Le Styx du grand Achille emporta la jeune ombre;
Tithon meurt lentement par un long âge usé;
Le destin de mes jours pourra grossir le nombre
D'un jour à tes vœux refusé.

A toi les gras troupeaux, paissant les molles herbes,
Cent vaches de Sicile et deux mille brebis!
Tu dresses pour ton char les cavales superbes,
La pourpre enflamme tes habits;

Moi, je tiens de la Parque, obligeamment avare,
Un domaine borné, mais l'amour des neuf Sœurs
Un peu du souffle grec, avec le don si rare
De rire des malins censeurs.

V

A QUINTIUS

Quid bellicosus Cantaber, etc.

Laisse, cher Quintius, les complots que prépare
Le belliqueux Cantabre en ses rochers lointains,
Ou le Scythe cruel que, de nos bords latins,
L'onde Adriatique sépare.
A quoi bon tant de soins avec si peu de jours?
La jeunesse s'enfuit, et déjà, sur ses traces,
L'âge arrive chassant les grâces,
Et le sommeil facile et les folles amours.

Les fleurs n'ont qu'un trésor de beauté passagère;
Phœbé montre et tantôt cache son front d'argent;
Pourquoi dans l'avenir chercher en t'affligeant
Des mots que la crainte exagère?
Que n'allons-nous, — tandis qu'un jour nous est donné, —
Sous l'ombre de ce pin ou de ce haut platane,
Parfumés du nard d'Ecbatane,
Boire à longs traits, le front de roses couronné!

Bacchus dissipé au loin les douleurs incertaines. —
Enfants, prenez la coupe et le vase écumeux;
Qui de vous plongera le falerne fumeux
Dans les fraîches eaux des fontaines? —
Qui va chercher Lydé dans son réduit charmant?
Ah! courez! qu'elle vienne avec son luth d'ivoire,
Et, comme à Sparte, en tresse noire,
Ses ondoyants cheveux noués négligemment!

LA PAIX CONQUISE

ODE

Folle Albion, tu dis : « Je suis reine! la terre
Enfante l'or pour moi dans son sein tributaire,
La mer s'enorgueillit de gronder sous ma loi. »
Tu le dis : tes nochers, sur la foi des étoiles,
Ont déployé les voiles...
N'as-tu pas vu la Mort qui s'embarque avec toi?

A tes mâts suspendu, l'impatient fantôme
Déjà compte tes fils promis à son royaume;

NOTA. Ce sont là les premiers vers de l'auteur qui les composa au sortir du collége, et les publia au commencement de l'année 1812. Il reproduit ici cette *vieille primeur*, qui peut-être mériterait quelque intérêt relatif, comme *specimen* poétique, si le reste de l'œuvre obtenait jamais une attention sérieuse.

Car l'empereur l'a dit : Toi, tes fils, vous mourrez.
Son épée atteindra ta rame vagabonde,
Et ta chute profonde
Réjouira longtemps les peuples délivrés.

L'Europe avec la France a proscrit l'insulaire ;
Dieu livrera demain au vent de sa colère
L'édifice croulant de tes prospérités.
Tu ne vomiras plus sur nos riantes grèves
Les feux de tes congrèves,
Tes matelots tremblants et tes dons empestés.

Tu peux encor, troublant les ondes subjuguées,
Promener sur les mers tes flottes fatiguées;
Le trident fabuleux en tes mains resplendit;
Et cependant, fixée aux bords de la Tamise,
Sur des trésors assise,
La Faim, spectre hideux, chaque jour, s'agrandit.

Parmi d'impurs brouillards, aux noirs pensers en proie,
Le peuple de tes champs, sans soleil et sans joie,
Recueille un grain avare et de lourdes boissons;
Cesse de comparer ton île ténébreuse
A notre France heureuse,
Terre de la vendange et des blondes moissons.

La France avec ses bois, ses plaines embaumées,
Sa gloire, son beau ciel, ses palais, ses armées,
Comme un astre éclatant domine l'univers,
Et l'Angleterre, triste et le front chargé d'ombre,
Comme une tache sombre,
Importune et noircit l'azur brillant des mers.

Français, montrons-nous fiers du sort et de nous-mêmes.
Nos armes font les rois, et sur leurs diadèmes
Réfléchissent l'éclat d'un règne triomphant;
De ses héros éteints le Tibre se console,
Et le vieux Capitole
Attache sa fortune au sceptre d'un enfant.

Mais quel deuil obscurcit les palmes de la gloire?
Quelle plainte se mêle aux chants de la victoire?

Ainsi qu'une onde amère aux nectars les plus doux,
De cent climats divers un même cri s'élève!
Devant le roi du glaive,
Peuples, pourquoi ces cris, et que demandez-vous?...

Ils demandent la Paix! — car, c'est assez de veuves;
C'est assez d'orphelins! et déjà tous les fleuves
Se lassent de rouler du sang dans tous leurs flots.
Ils demandent la Paix! Qu'est-elle devenue?
Quelle rive inconnue
De ses jeux à nos bords dérobe les tableaux?

Elle est dans Albion... sous leurs mains criminelles,
L'avarice et l'orgueil, farouches sentinelles
Gardent la douce vierge, amour des nations!
Elle est dans Albion, la belle fugitive!
Elle y gémit captive;
Ses yeux, noyés de pleurs, cherchent nos pavillons.

Or un signe suprême a réveillé les Braves,
Les Braves sont debout; les mers, longtemps esclaves
Se bercent librement sous nos vaisseaux sacrés.
En vain l'Anglais, avec mille hourras sauvages,
A couvert ses rivages...
L'Aigle enseigne la fuite aux vautours effarés.

A ses heureux sauveurs la vierge s'abandonne;
Notre appareil guerrier la rassure... et l'étonne.
La Paix sous des drapeaux brille plus belle encor.
Le soldat empressé la contemple. — Il admire
Et son chaste sourire,
Et sa coupe joyeuse et sa ceinture d'or.

La victoire a chanté l'hymne retentissante.
Mais les doux souvenirs de la famille absente
Sur le char triomphal poursuivent le guerrier.
Son cœur rêve déjà la grotte solitaire,
Le chaume héréditaire,
Et les longs entretiens, délices du foyer!

La France nous revoit. — Ainsi qu'aux jours antiques,
Déjà nous suspendons à nos pieux portiques

Des ennemis vaincus les sanglants étendards;
La mère a couronné le fils qu'elle idolâtre,
Et la beauté folâtre
Nous arrache, en riant, nos casques et nos dards.

1811.

LE MATIN D'UN BAL

Çà, Monsieur le coiffeur, vos deux mains sont requises
A cinq heures, là-bas, au quartier des marquises;
Courez vite, ou le diable à votre seuil, je crois,
Accrochera vos fers et vos peignes en croix!
Courez vite, et cherchez dans toute votre tête
Quelque rare coiffure, à surprendre une fête;
Mais coiffure légère et jeune, car, ce soir,
Il s'agit de danser et non pas de s'asseoir
Sur le rouge velours de ces mornes banquettes
Où gisent les débris des anciennes coquettes.
Donc, point de hauts turbans aux aigrettes en pleurs,
Point d'or, point de rubis... des fleurs et puis des fleurs
Quelque rose mêlée à ses cheveux d'ébène
Noués en rond selon la coutume thébaine;
Ou quelque plume encor, blanc panache du bal,
Enseigne de danger, comme un cimier royal!

Que si, par un oubli funeste à la toilette,
Constantin envoya sa corbeille incomplète,
Oh! les fleurs pour cela ne nous manqueront pas!
La danseuse est Déesse, il en naît sous ses pas;
Regardez; vous n'avez que l'embarras du nombre.
Quelque souci jaunâtre y répand-il son ombre?
Foulez cet étranger du pied avec dédain,
Ou renvoyez-le-moi... j'en ai tout un jardin!

Mais qu'importe? Pourvu qu'elle soit belle et gaie,
Qu'elle ait de doux propos l'oreille fatiguée,
Qu'elle jette en tournant son charme à vingt miroirs,
Et se fasse un bonheur de tous nos désespoirs;
Pourvu qu'après le bal, quand, de retour chez elle,
Madame ira trouver son lit de demoiselle,
Elle dise, en rouvrant mes vers à peine lus :
« C'est lui que j'oubliais et qui m'aime le plus! »

SAINT-GERMAIN

(185.)

Château désert, forêt profonde
Où tenaient leur cour autrefois
Les rois qui commandent au monde,
La beauté qui commande aux rois;

Balcon muet, morne colline
Où, par de nocturnes accords,
Une amoureuse mandoline
Répondait aux soupirs des cors;

Vieux murs, abri des hirondelles,
Où les Dunois et les Nemours
Étalaient leurs armes fidèles,
Cachaient leurs fidèles amours;

Noble chapelle, humble oratoire
Où ces guerriers, simples de cœur,
Venaient prosterner leur victoire
Devant l'autel du seul vainqueur;

Où vint plus d'une grande reine
Faire à la sainte Vierge un vœu,
Pour qu'un beau page à sa marraine
Réservât son premier aveu;

Longue et pompeuse galerie
Où nos rois, avares de morts,
Par un mot de chevalerie
Forçaient la révolte au remords;

Où quelque ambassade dorée,
Le cœur d'un rude effroi transi,
D'Antioche et de Césarée
Arrivait, demandant merci;

Où, parmi les fleurs en trophée,
Le soir, la dame de beauté
Régnait, tenant comme une fée
Le prince esclave à son côté;

Séjour de la gloire suprême,
De l'amour, aux molles douceurs,
Royal manoir oublié même
De vos indolents possesseurs;

Monument de la vieille France,
Passé, plus frais que l'avenir,
Où trouverai-je une espérance
Égale à votre souvenir!

DEUX FRAGMENTS D'APRÈS LES *MARTYRS*

(CHATEAUBRIAND)

I

. . . . . .
C'était une des nuits dont l'ombre transparente
De la Grèce ose à peine effacer le beau ciel;
L'air était aussi doux que le lait et le miel,

Et l'on sentait à vivre une joie infinie.
Les sonnets de l'Athos, la mer de Messénie,
Colonide, Acritas, tous ces caps enchantés
Brillaient, à l'horizon, des plus tendres clartés.
Une flotte ionienne, aux lueurs des étoiles,
Entrait dans Coronée, en abaissant ses voiles,
Comme, au tomber du jour, un essaim passager
De colombes, voguant vers un ciel étranger,
Pour dérober son vol aux ombres infidèles,
Sur un rivage ami ploie en jouant ses ailes.
Alcyon dans son nid gémissait doucement,
Et la brise des nuits, de moment en moment,
Fraîche et molle, apportait jusqu'à Cymodocée
Les parfums des lauriers, la plainte cadencée
De Philomèle en pleurs sous les tilleuls mouvants,
Et la voix de Neptune au loin battu des vents.
Le berger contemplait, assis dans la vallée,
La lune suspendue à la voûte étoilée,
Des astres au front d'or, guidant le chaste chœur,
Et se réjouissait dans le fond de son cœur.

II

Quoi! la fortune a fui, vous êtes malheureux,
Et vous parlez d'amis, et vous comptez sur eux!
Vous ne savez donc rien du monde? —
Un Moabite
Descend vers Jéricho des rochers qu'il habite.
C'était au printemps: l'air était frais, épuré;
Le Moabite alors n'était point altéré;
Il trouve à chaque pas des ruisseaux pleins d'eaux claires;
Il revient dans ses monts aux jours caniculaires;
La soif, des feux du ciel sur la terre épanchés,
Brûle le Moabite; il cherche quelque goutte
De cette eau qui naguère abondait sur sa route...
Tous les torrents sont desséchés!

MARINE

Sombre Océan, du haut de tes falaises,
Que j'aime à voir les barques du pêcheur,
Ou, de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur!
Je veux, ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes songes les plus chers.
Encore ému de ses premiers ravages,
Mon cœur fiévreux s'apaise au bruit des mers...
Sombre Océan, pousse tes cris sauvages,
J'aime à rêver près de tes flots amers!

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne... et mon âme est ravie;
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire, aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde
N'inspirent plus mes amours ni mes vers...
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
J'aime à chanter près de tes flots amers.

Sombre Océan, parfois ton front s'égaie,
Épanoui sous l'astre de Vénus,
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés, à la terre inconnus. —
Et puis ton flux s'élance, roule et saute,
Comme un galop de coursiers aux crins verts,
Et se retire en déchirant la côte
D'un bruit semblable au rire des enfers...
Sombre Océan, superbe et terrible hôte,
J'aime à frémir près de tes flots amers!

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors, comme un champ moissonné,

De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'Infini parle à notre esprit borné. —
Qui, devant toi, quel athée en démence
Nirait tout haut le Dieu de l'univers?
Oui, l'Éternel s'explique par l'Immense;
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts...
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
J'aime à prier près de tes flots amers!

QUATRE SONNETS

I

AU PRINCE ELIM MESTCHERSKI

Cher Français de Moscou, blond Scalde, dont le luth
Assouplit à nos vers ses cordes boréales;
Prince! qui, courtisant nos muses, tes féales,
Obtins, à nos dépens, que leur faveur t'élût;

Si quelques-uns de nous ont péché; s'il leur plut,
Littéraires frondeurs, se faire rois des halles,
La chaste poésie, aux formes idéales,
A, dans ton saint laurier, sa branche de salut.

Qui pourrait voir d'un œil de haine et de colère
Se lever dans nos cieux ton étoile polaire,
A leurs astres rivaux mêlant ses rayons d'or?

La France à ses tournois t'accueille sans alarmes;
Tu triomphes, mais fort et paré de ses armes :
Ta victoire pour elle est un hommage encor.

II

A QUELQUES POETES

Quelque chose qui jette en mon cœur agité
Un saint étonnement que rien ne peut distraire,
C'est un sonnet de Tasse à Camoëns, son frère,
Son rival d'infortune et d'immortalité :

J'y vois que, sur un ton de calme dignité,
Ils parlaient de leur muse, à l'aile téméraire,
De triomphes divins, de sceptre littéraire,
Comme deux rois, traitant de leur autorité.

Pourtant la destinée était loin d'être bonne
Au cygne de Ferrare, à l'aigle de Lisbonne ;
Tous deux se répondaient du fond d'un hôpital !

Avec l'amour ingrat et la gloire muette,
La faim les a tués, ces dieux ! — Et maint poëte
Se plaint, chez Tortoni, que son astre est fatal !

III

Mortefontaine, le ...

Quand le temps, grand changeur des hommes et des choses,
Aura sur ce beau lieu jeté l'oubli des ans;
Quand chênes et sapins, brisés comme des roses,
Ne seront plus que cendre ou cadavres gisants,

Qui sait si, du chaos de ces métamorphoses,
Ressuscitant vos bois aux détours séduisants,
L'histoire saura dire, à nos vieux fils moroses,
Quels rois y poursuivaient sangliers et faisans?

Mais peut-être mes vers, à la race lointaine,
Diront : Elle passa deux mois à Mortfontaine,
Et ces deux mois pour nous passèrent comme un jour;

Et c'est pourquoi les fleurs, les biches inquiètes,
Et les oiseaux chantants et les amants-poëtes
Pleins du souvenir d'Elle, aimaient tant ce séjour!

IV

A MADEMOISELLE DE FAUVEAU

Colombe, qui de l'aigle as dépassé l'essor,
Chaste Sapho du marbre, écho de Michel-Ange;
Lys de l'Eden, fleuri si pur dans notre fange;
Sous notre ciel de plomb étoile aux rayons d'or!

Chevalière accourue au mâle appel du cor,
Que la guerre a blessée et que la gloire venge;
Parmi tout ce qui rampe, ou qui tombe ou qui change,
Muse plus catholique et plus française encor!

Ah! quand leurs fers cruels chargeaient ta main bénie,
Aux murs de ton cachot tu sculptas ton génie,
Seul bien avec ta foi qu'ils ne t'aient pas ôté;

Car, à l'entour de toi, — miraculeux exemple! —
Chaume, exil, prison, tout se transfigure en temple
Pour tes rois, et pour l'art... cette autre royauté.

BERNARD DE CARPIO

(*Romancero espagnol*)

(Don Bernard de Carpio était fils naturel de l'infante Doña Chimène, sœur du roi Alphonse le Chaste, et du comte de Saldagna, qui paya d'une éternelle captivité l'honneur d'avoir plu à la sœur de son souverain.)

I

PLAINTES DU VIEUX COMTE DE SALDAGNA

Le comte don Sancho Diaz de Saldagna
Versait dans sa prison des larmes bien amères,
Dans sa prison où, seul, du monde on l'éloigna,
Au bel âge d'amour et des folles chimères.
Promenant sur lui-même un farouche regard,
Il exhalait ainsi ses plaintes sans réponse
Contre la grande infante et le roi don Alphonse,
Et son propre fils, don Bernard :

« O funestes instants, où mes mains décharnées,
Où les lourds battements d'un sang à peine chaud,
Où mes cheveux tombés disent combien d'années
J'ai dû passer, hélas! dans ce morne cachot!
Lorsque j'y fus conduit, j'étais l'heureux don Sanche,
Jeune page du roi, frais et beau, disait-on;
A peine si j'avais de la barbe au menton...
Maintenant elle est longue et blanche!

« On me jette un pain noir avec des mots plus durs;
De l'eau verte; et j'entends que l'on rit quand je pleure;
Et jamais le soleil ne daigna, sur ces murs,
Marquer de ses doigts d'or ni la saison ni l'heure!
Ma mère eut un oiseau chéri; — le lait, le grain
Et les caresses, rien ne manquait dans sa cage;

Fleurs, fontaine, verdure... on eût dit un bocage...
Et l'oiseau mourut de chagrin!

« Et je vis dans ma cage infecte! Espagnol lâche!
Comment le désespoir ne t'a-t-il pas tué?
Ou pourquoi n'as-tu point d'un tourment sans relâche
Délivré par la faim ton corps exténué!
Ou fracassé ta tête aux murs de cette enceinte?
Qui t'arrête?... ô Jésus, doux vainqueur des enfers,
C'est qu'après tant de maux, si saintement soufferts,
Vous montâtes sur la croix sainte!

« Mais, parle, don Bernard; mon sang qui coule en toi
Ne t'a-t-il pas crié de forcer mon repaire? —
Le sang que te donna ta mère, sœur du roi,
Mon tyran, t'a-t-il fait oublier ton vieux père?
Quel est donc mon destin, grand Dieu, si mon enfant
S'unit à mes bourreaux, par indigne faiblesse,
Pour laisser mon antique et hautaine noblesse
Croupir dans ce bagne étouffant!

« Cependant, mon cher fils, jusqu'en ces voûtes noires
L'éclat de tes hauts faits a pénétré souvent :
Mon geôlier me les conte! à quoi bon tes victoires,
Si ton père jamais n'en peut jouir vivant?...
Si tu sais ma prison sans que tu m'en retires,
Doit-on penser là-haut, dans ce monde où tu vis,
Que je suis mauvais père, ou toi plus mauvais fils? —
Viens, je souffre tous les martyres :

« La misère, le froid, les chaînes, l'abandon,
Le tien surtout! — comment, sous les roses de l'âge,
Porter un cœur déjà tout de glace!... ah! pardon!
Je t'offense, pardon! la plainte me soulage.
C'est le seul passe-temps de ce pauvre vieillard.
Et tu ne réponds rien, car le tyran sans doute
Te cache mes malheurs, mon fils, tant il redoute
Ou ton épée ou ton poignard! »

II

DON BERNARD DE CARPIO APPREND DE QUI IL EST FILS

Or, voici ce qu'un jour Elvira, la nourrice,
A dit au valeureux Bernard :
— « Sachez, mon fils,— pourvu qu'il ne soit pas trop tard !
Sachez ce que l'on sait de Grenade en Galice,
Que vous n'êtes point le bâtard
Du roi don Alphonse le Chaste.
— Alors, quel est mon père?... ou suis-je un orphelin?
— Votre père est de bonne caste,
Mon fils, un gentilhomme et non pas un vilain.

« Écoutez : Don Sancho Diaz, seigneur et comte
De Saldagna, vous eut d'amour
Avec Dona Chimène, étant page à la cour.
Le roi, pour se venger de sa sœur, n'eut pas honte
De faire arrêter en plein jour,
Votre père, devant l'armée;
Il le tient prisonnier au château de Luna ;
Et votre mère est enfermée
Dans un lieu que personne encor ne soupçonna.

« Sachez de plus qu'un bon et secret mariage
Unit l'Infante au comte. — Ainsi,
Vous n'êtes point bâtard, mon enfant, Dieu merci ! —
Sachez enfin qu'aux cris de meurtre et de pillage,
Et sans nul remords ni souci,
Votre oncle, au sein des douze Espagnes,
Appelle les Français, dans le but déloyal
De vendre cités et campagnes,
Et, roi, de vous ravir l'héritage royal.

« Le monde trouve mal, mon fils, que votre lance
Ait si longtemps dans sa prison
Laissé le bon vieux comte, et le monde a raison.

— Nourrice, c'est ta faute, à toi, dont le silence
M'avait trompé sur le blason
De mon père et sur ma naissance.
— J'avais peur du tyran, mon fils, mais aujourd'hui
Vous avez de tout connaissance;
Le peuple aime à parler, — c'est entre vous et lui. »

Bernard l'interrompit, bondissant dans ses armes :
« Assez, nourrice, assez parlé
Pour exciter le fils d'un père désolé! »
Et, relevant ses yeux chargés de grosses larmes,
Le sein de colère gonflé,
Et mordant ses lèvres en flamme,
Il dit : « Que mes amis soient de mon amitié
Honteux, comme de chose infâme;
Que les dames partout me prennent en pitié;

« Que je sois fait captif, sain et sauf, par les Maures;
Que mon coursier me jette à bas
Devant tous mes vassaux et me traîne à grands pas,
Me heurte et me déchire à tous mes sycomores,
Mon père, si je n'obtiens pas
Du roi que j'honorais naguère
Qu'il te rende l'honneur avec la liberté;
Ou si je ne lui fais la guerre
Comme au plus vil tyran que le monde ait porté! »

LE PLUS BEAU DES CONCERTS

(A MADAME BOSCARY DE VILLEPLAINE)

Oh! les cœurs sont brûlants! les têtes échauffées!...
Un de nos soirs a fui dans le palais des fées;
C'était Rome, Bagdad... ou Kalifs, ou Césars!...
L'empire de la grâce, et du luxe et des arts!
La musique d'un rêve! — Oh! c'était une fête,

Comme en ont les croyants dans le ciel du prophète!
Oh! c'est de quoi se tordre et mourir, quand il faut
Retourner de si loin et tomber de si haut!
Lorsque pour le réel, les régions amères,
Il faut te dire adieu, beau pays des chimères!

Du moins, le souvenir nous ramène enivrés
A ces premiers salons, d'un jour tendre, éclairés...
Oui, je verrai toujours, des yeux de la mémoire,
Toujours les flèches d'or dans l'azur de la moire,
L'or courant des sophas aux plafonds, puis encor
Le grand lustre endormi dans le cristal et l'or...
Enfin, la salle aux murs de marbre, aux belles fresques,
Où Grenade eût donné ses bals chevaleresques,
La salle étincelante et ses larges miroirs,
Et son flambeau géant, allumé, les grands soirs,
Parmi les voiles blancs, sous les cintres attiques,
Comme le candélabre, aux sept branches mystiques.

Et, dans ce tabernacle, arrondi mollement,
L'orchestre et les chanteurs muets, jusqu'au moment
Où la voix de leur Reine et Déesse, ô merveille!
Par un magique appel tour à tour les éveille;
Où votre voix, Madame, avec son doux accent,
Annonce le concert au salon frémissant;
Et l'assemblée est folle et s'élance hâtive,
Comme si vous disiez : Et qui m'aime me suive!

Votre cour vous salue. — Alors, l'archet vainqueur
Glisse amoureusement sur les cordes du cœur;
Et la gamme impossible, aux bravos de la foule,
Part, et comme un collier de perles se déroule.
— Alors, les deux rivaux, les empereurs du chant
(Et là-haut, plus d'un ange écoute, en se cachant),
Et jamais, au combat, tous deux n'ont mis tant d'âme,
Car c'est chez vous, ce soir, et c'est pour vous, Madame!
Alors le merveilleux enfant, homme à présent,
Au trépied musical, poëte improvisant,
Listz, Listz, qui changerait, sans changer de délire,
Les notes pour les vers, le clavier pour la lyre; —

Et c'est Louise encor qui, d'un doigt vif ou lent,
Verse au piano son cœur. — Tel un beau ramier blanc
Rase un lac de son aile, ou court de feuille en feuille.
Isaure enfin, qu'un cri d'enthousiasme accueille,
Et son chant retentit si pur, si ravissant,
Qu'élancé vers le ciel on croit qu'il en descend!
Voilà quels souvenirs, et bien d'autres encore,
Me suivent dans la nuit que leur prisme décore.
Mais, plus mon cœur s'y prend, Madame, plus je vois,
A vouloir les chanter, que je perdrais la voix.
Qui vous connaît dirait : la louange est légère;
Qui ne vous connaît pas dirait que j'exagère.

AU POETE BLANCHEMAIN

A PROPOS DE RONSARD

Je ne sais dans quelle harangue
Un professeur a débattu
Ce point : que la France avait eu
Sa poésie avant sa langue. —

C'est vrai quoique étrange. — En effet,
Ronsard, ce maître de la rime,
Fut un virtuose sublime
Sur un instrument imparfait.

Et plus tard, sobres d'ambroisie,
Nous eûmes, réglant notre pas,
La langue sans la poésie...
Les exemples ne manquent pas!

Or, comme sur règle et syntaxe,
Doivent lyrisme et sentiment
Prévaloir démesurément
Selon une loyale taxe,

Sonnons la fanfare d'airain
En l'honneur de Ronsard poëte,
Pour qu'à ce vivat souverain
Tombe la censure muette. —

— Nouvel Orphée! autres enfers! —
Salut au roi de la Pléiade,
Qui, d'un coup d'ailes, escalade
Le Pinde, ayant aux pieds des fers.

LA STATUE

(*Poésie russe.* — MIATLEFF)

Statue, oh! que te voilà belle!
Et mon âme est pleine de toi!
C'est bien là, c'est justement celle
Que je m'imaginais pour moi,
Que je sculpte dans ma pensée,
Que je caresse en mon sommeil...
Et qui se pâme, caressée,
Bien longtemps après mon réveil!

Car ce n'est pas d'hier, va, que tu m'es connue!
Déjà par ton fantôme ou mon rêve abusé,
Déjà, plus d'une fois, j'ai, malgré toi, baisé
Ton sourire innocent, ta gorge demi-nue;
J'ai pressé ton corps vierge entre mes bras amants;
J'ai joué, sans te craindre, avec tes pieds charmants.

Oh! si je pouvais donc trouver... si je devine
Un moyen d'animer cette forme divine
Et de verser en elle un de ces purs amours
Tout semblable à celui qui m'enivre et me tue...

Insensé! je me perds en stériles discours!
Mon destin est d'aimer, d'adorer la statue,
Le sien est de rester un marbre froid toujours!

LE NUAGE

(*Poésie russe.* — MIATLEFF)

Que dans les champs du ciel coure un nuage noir,
Il s'en va de la lune éclipser le visage,
Et m'obscurcir au loin mon beau chemin du soir,
Et je frémis déjà, plein d'un sombre présage.

Dans notre vie, il est des nuages aussi;
Et la joie, à l'instant, se ternit et s'attriste,
Quand la main du malheur sans dire : me voici,
Sur le cœur stupéfait se pose à l'improviste.

Mais, chassé par le vent, fuit le nuage noir,
Et, comme elle brillait, la lune brille encore;
Elle argente, là-bas, mon beau chemin du soir
Et de même qu'aux cieux l'ombre en moi s'évapore.

Les nuages épais de la vie et du sort,
Ah! si du moins, le temps les chassait de son aile!
Et si le lourd chagrin, tombé sur nous d'abord,
Ne marquait pas le cœur d'une empreinte éternelle!...

Par cet hôte terrible, une fois visités,
Nous le gardons toujours... mais il est une vie
Sans nuage — et c'est là, vers les pures clartés,
Que monte ma pensée, incessamment ravie!

LA COLOMBE DU CHEVALIER

C'était aux anciens jours de France,
Quand les dames faisaient la loi;
Lorsqu'on aimait sans espérance,
Et qu'aimé, l'on gardait sa foi.
Un romancier du temps raconte
Que, sur les rives de l'Adour,
Échappée aux bois d'Amathonte,
Apparut colombe d'amour.

Bien souvent, à ses blanches ailes,
Messagères des feux discrets,
Bachelettes et Damoiselles
Confiaient leurs plus doux secrets.
Son cri joyeux annonçait l'heure
Du berger et du troubadour,
Et vers la propice demeure
Son vol léger guidait l'amour.

Mais, du vallon à la colline,
Ceux que sa faveur préférait
Entre tous, c'était Isoline
Et Raymond, seigneur banneret.
Raymond, d'un nombreux vasselage,
Fier, comme le roi dans sa cour;
Isoline, enfant du village,
Mais riche de grâce et d'amour.

Dès que la nuit baissait son voile,
Tous deux, du chaume et du château,
Et les yeux sur la même étoile,
Arrivaient au même coteau.
Et, quand la lueur matinale
Brillait au céleste séjour,
C'est toi, colombe virginale,
Qui venais l'apprendre à l'amour.

Voilà que mille archers d'Espagne,
Cinq cents cavaliers navarrois
Désolent au loin la campagne,
Car la guerre amusait deux rois.
Jouvencelles sont en alarmes...
La colombe a peur du vautour,
Donc, Raymond vient avec ses armes
Au dernier rendez-vous d'amour.

Les hauts barons ont pris la lance,
Et la devise et les couleurs;
Sur les blancs coursiers on s'élance...
Sous l'ogive on est tout en pleurs.
Aux longs adieux Raymond s'arrache —
Parlant de fête et de retour,
Il s'éloigne... et sur son panache
Voltige colombe d'amour.

Ils allaient, voyageurs fidèles,
Et, quand il fallait sommeiller,
La colombe ployait ses ailes
Dans le casque du chevalier.
Lui, rêvait et ne dormait guère;
Mais, quand la bataille eut son tour,
Aux sanglants ébats de la guerre,
Il donna l'élan de l'amour.

« Ma colombe, vers Isoline
Vole, vole, dit le guerrier,
Et porte à la vierge orpheline
Rameaux de myrte et de laurier. »
— Et chaque soir, son aile blanche,
Revenant à la vieille tour,
Laissait tomber la double branche,
Gage de victoire et d'amour.

U jour, tout le ciel était sombre,
Le printemps semblait défleuri;
Ce jour-là, le front chargé d'ombre,
L'aurore n'avait point souri.

Et, vers le soir, des bruits funèbres
Sortaient des grands bois d'alentour,
Et, pâle, attentive aux ténèbres,
Isoline invoquait l'amour :

« Oh! qui viendra, quand je succombe,
Me parler de mon bien-aimé?
A quels zéphirs, douce colombe,
Livres-tu ton vol parfumé?...
L'horizon fuit, se décolore,
L'espoir s'éteint, comme le jour,
Et tu ne parais pas encore
Avec le message d'amour!... »

Elle vint! — plus de vol folâtre!
Elle approchait en gémissant;
On avait, sur son col d'albâtre,
Tracé des mots avec du sang.
Elle étendit son aile blanche,
Mais, au pied de la vieille tour,
Ne tomba point la double branche,
Gage de victoire et d'amour!

Le lendemain, dans la bruyère,
Un monument fut élevé :
Le nom de Raymond sur la pierre,
Hélas! ne fut pas seul gravé!...
Tout pèlerin qui voit la tombe
Pleure encore, en passant l'Adour,
Le chevalier et la colombe,
Et la vierge, morte d'amour!

LA CLOCHE

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

Compagnons, dans le sol s'est affermi le moule;
La cloche enfin va naître aux regards de la foule,

C'est le jour si longtemps appelé par nos vœux!
Qu'une ardente sueur couvre vos bras nerveux!
L'honneur égalera la peine et le courage
Des joyeux ouvriers, si Dieu bénit l'ouvrage!

Il faut associer, comme un puissant secours,
Au travail sérieux de sérieux discours.
Le dur travail, rebelle à des esprits frivoles,
S'accomplit sans efforts sous d'heureuses paroles.
Méditons entre nous sur les futurs bienfaits,
D'une cause vulgaire admirables effets.
Honte à qui ne sait pas réfléchir pour connaître!
Par la réflexion, l'homme ennoblit son être,
S'exalte, et la raison fut donnée aux humains
Pour sentir dans leur cœur l'ouvrage de leurs mains.

Choisissons les tiges séchées
Des pins tombés sous les hivers,
Pour qu'au fond des tubes ouverts
Les flammes volent épanchées.
Dompté par les feux dévorants,
Que le cuivre à l'étain s'allie,
Pour que cette masse amollie
Roule en plus rapides torrents!

Ce pieux monument, que vont avec mystère
Édifier nos mains dans le sein de la terre,
Il parlera de nous des sommets de la tour.
Vainqueur, il franchira les temps, et tour à tour
Comptera des humains les races disparues.
On verra dans la nef, à sa voix accourues,
Des familles sans nombre humilier leur front.
Aux plaintes de nos cœurs ses bruits s'accorderont,
Et ce que les destins, loin de l'âge où nous sommes,
Dans leur cours inégal apporteront aux hommes,
S'en ira retentir contre ses flancs mouvants,
Qui le propageront sur les ailes des vents.

J'ai vu frémir la masse entière;
L'air s'enfle en bulles. — Cependant,

Des sels de l'alcali mordant
Laissons se nourrir la matière.
Il faut que, du bouillant canal,
L'impure écume s'évapore,
Afin que la voix du métal
Retentisse pleine et sonore.

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
L'enfant, dont le sommeil enveloppe les yeux;
Qu'il repose! — Pour lui, tristes ou fortunées,
Dans l'avenir aussi dorment les destinées,
Mais sa mère, épiant un sourire adoré,
Veille amoureusement sur son matin doré.

Les jours font place aux mois, et les ans se succèdent.
Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et, de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance impatient vers un monde orageux!
Follement entraîné dans ses trompeuses voies,
Enfin, il a connu le néant de ses joies;
Au hameau paternel il revient étranger,
Et, devant lui, de l'air d'un divin messager,
Apparaît dans la fleur de sa grâce innocente,
Les yeux demi-baissés, la vierge rougissante;
Alors un trouble ardent qu'il ne s'explique pas
S'empare du jeune homme; il pleure, il rit; ses pas
Cherchent les bois déserts et les lointains rivages;
Et, de ses compagnons fuyant les rangs sauvages,
Aux traces de la vierge il s'attache rêveur,
Adorant d'un salut la douteuse faveur.
Des aveux qu'il médite il s'enivre lui-même;
Aux nuages, aux vents, il dit cent fois qu'il aime;
Sa main aux prés fleuris dérobe, chaque jour,
Ce qu'ils ont de plus beau, pour parer son amour;
Son cœur s'ouvre au désir, et ses rêves complices
Du ciel anticipé connaissent les délices.
Hélas! dans sa fraîcheur que n'est-elle toujours,
Cette jeune saison des premières amours!

Comme les grands tubes brunissent! —
Qu'un rameau dans la masse admis

Plonge, et, quand ses bords se vernissent,
On peut fondre; — courage, amis!
Tentons cette épreuve sensible,
Par qui nous sera révélé
Si le métal ferme au flexible
S'est heureusement accouplé.

Car où l'on voit la force à la douceur unie,
De ce contraste heureux naît la sainte harmonie.
C'est ainsi qu'enchaîné par un attrait vainqueur,
Le cœur éprouvera s'il a trouvé le cœur.
L'illusion est courte, et sa perte est suivie
D'un amer repentir aussi long que la vie...

Voici, des fleurs au sein, des fleurs dans ses cheveux,
La vierge, pâle encor de ses premiers aveux;
Sur son front couronné, sur sa pudique joue,
Le voile de l'épouse à plis moelleux se joue,
Quand la cloche hâtive en gais balancements
A l'éclat de la fête invite les amants.
La fête la plus belle et la plus fortunée
Hélas! est du printemps la dernière journée!...
Car, avec la ceinture et le voile, en un jour,
Le frêle enchantement se déchire, et l'amour
Menace d'expirer quand sa flamme est plus vive.
A l'amour fugitif que l'amitié survive,
Qu'à la fleur qui n'est plus succède un fruit plus doux!

Mais quoi! la vie hostile appelle au loin l'époux;
Il faut qu'il veille, agisse, ose, entreprenne, achève,
Pour atteindre au bonheur, insaisissable rêve!
D'abord il marche aidé de la faveur des cieux;
L'abondance envahit ses greniers spacieux;
A ses nombreux arpents d'autres arpents encore
S'ajoutent; sa maison s'étend et se décore;
La mère de famille y règne sagement;
Du groupe des garçons gourmande l'enjoûment;
Instruit la jeune fille, aux mains laborieuses;
Vouée aux soins prudents des heures sérieuses,
Des rameaux du verger elle détache et rend

Tout le linge de neige à son coffre odorant;
Y joint la pomme d'or que janvier verra mûre;
Tourne le fil autour du rouet qui murmure;
Partage aux travailleurs la laine des troupeaux,
Les dirige et, comme eux, ignore le repos.
Du haut de sa demeure, au jour naissant, le père
Contemple en souriant sa fortune prospère;
Ses murs dont l'épaisseur affronte les saisons,
Ses granges regorgeant des dernières moissons,
Quand déjà du printemps les haleines fécondes
De ses jeunes épis bercent les fraîches ondes.
D'une bouche orgueilleuse, il se vante : « Aussi forts
Que ces rocs, où du temps s'épuisent les efforts,
Pèsent les bâtiments que mon or édifie.
Vienne l'adversité, leur splendeur la défie! »
— Malheureux! qui peut faire un pacte avec le sort?
Le ciel rit, un point noir paraît, la foudre en sort!

Bien! le rameau fait son épreuve.
Commençons la fonte... un moment!
Avant de déchaîner le fleuve,
Avez-vous prié saintement?...
A présent, allons!... qu'on se range!
Ouvrez les canaux... ah! que Dieu
Nous aide! — Voyez le mélange
Accourir en vagues de feu!

Il est de l'univers la céleste merveille,
Le feu, quand l'homme en paix le dompte et le surveille,
Et c'est par son secours que l'homme est souverain;
Mais, quel démon fatal, lorsque, seul et sans frein,
Préludant sur soi-même à ses fureurs prochaines,
Il part, comme un esclave affranchi de ses chaînes!
Malheur! lorsque la flamme, au gré des aquilons,
A travers les cités roule ses tourbillons!
Car tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine!
Entendez-vous des tours bourdonner le beffroi?
A la rougeur du ciel, le peuple avec effroi
S'interroge. — Au milieu des noirs flots de fumée

S'élève en tournoyant la colonne enflammée;
L'incendie, étendant sa rapide vigueur,
Du front des bâtiments sillonne la longueur;
L'air s'embrase, pareil aux gueules des fournaises;
La lourde poutre craque et se dissout en braises;
Les portes, les balcons s'écroulent, — plus d'abris!
Les enfants sont en pleurs sur les seuils en débris;
Les mères, le sein nu, comme de pâles ombres
Courent; les animaux hurlent sous les décombres :
Tout meurt, tombe ou s'enfuit par de brûlants chemins;
Le seau vole emporté par la chaîne des mains;
Dans les rouges foyers l'onde arrive et bouillonne;
La nuit plus que le jour est brillante et rayonne;
La trombe auxiliaire accourt de l'occident,
Et le feu s'en irrite et l'accueille en grondant.
Sur la moisson séchée il s'abat et serpente,
Se redresse, et des toits soulève la charpente,
Comme un affreux géant qui veut toucher les cieux...
L'homme sous les destins fléchit silencieux.
Ses œuvres ont péri, partout la flamme est reine;
Ses murs brûlés, debout, restent seuls, sombre arène,
Où des froids ouragans s'engouffre la fureur;
La nue, en voyageant, y regarde, et l'horreur
Dans leurs concavités profondément séjourne. —
Une dernière fois, l'homme en priant se tourne
Vers sa fortune éteinte, et bientôt, plus serein,
Prend, avec le bâton, les vœux du pèlerin.
Tout ce qui fut son bien n'est plus qu'un peu de cendre,
Mais un rayon de joie en son deuil vient descendre;
Voyez : il a compté les têtes qu'il chérit;
Pas une ne lui manque, et triste il leur sourit!

Le métal, que la terre enferme,
A comblé le moule. Ah! du moins
L'œuvre, arrivé pur à son terme,
Paîra-t-il notre art et nos soins? —
Mais, si l'enveloppe fragile
Rompait sous le bronze enflammé! —
Peut-être, dans la sombre argile,
Le mal est déjà consommé!

Nous confions notre œuvre aux entrailles profondes
Du sol qui mûrit tout. — Dans ses ombres fécondes,
Le soigneux laboureur laisse tomber encor
L'humble grain en espoir riche et flottant trésor. —
Vêtus de deuil, hélas! nous venons à la terre
D'un germe plus sacré déposer le mystère,
Dans la foi, qu'à son jour au cercueil redouté
Ce dépôt fleurira pour l'immortalité! —

Des hauts sommets du dôme, où planent les ténèbres, —
La cloche a du tombeau tinté les glas funèbres.
Écoutez! — Ses accents au timbre surhumain
Suivent un voyageur sur son dernier chemin...
Qu'est-ce donc, c'est la mère, hélas! la tendre épouse,
Que vient du roi des morts l'avidité jalouse
Séparer des enfants, de l'époux délirant...
L'époux les reçut d'elle; et tous, l'un déjà grand,
L'autre dans ses bras, l'autre encore à sa mamelle,
Il souriaient... alors rien n'était beau comme elle.

C'en est fait! — Elle dort sous le triste gazon,
Celle qui fut longtemps l'âme de la maison;
Déjà manquent tes soins, ô douce ménagère!
Et demain, sans amour, va régner l'étrangère!

Laissons froidir la cloche... et vous,
Comme l'oiseau sous la feuillée,
Libres et joyeux, courez tous...
Voici l'heure de la veillée!
Le compagnon vole au plaisir;
Dans les cieux, en paix, il voit naître
Et briller les astres... Le maître
Doit se tourmenter sans loisir.

Sous la forêt où glisse une pâle lumière,
O pèlerin, hâtez vos pas vers la chaumière;
L'*Angelus* des hameaux retentit dans les airs.
Le filet allongé pend sur les flots déserts;
L'agneau devant les chiens vers le bercail se sauve;
Le troupeau des grands bœufs, au front large, au poil fauve,

S'arrache en mugissant aux délices des prés; —
Il s'avance, couvert de festons diaprés,
Le lourd char des moissons croulant sous l'abondance,
Et les gais moissonneurs vont par couple à la danse.
Peu à peu tous les bruits meurent dans la cité;
Devant l'âtre flambant, par l'aïeule excité,
S'arrondit la famille, et quelque vieille histoire
Captive, en l'effrayant, l'immobile auditoire. —
La porte des remparts se ferme pesamment;
Sous son aile, l'oiseau courbe son front dormant. —
La nuit, qui des méchants éveille le cortége,
Du citoyen, que l'ordre et que la loi protége,
N'épouvante jamais le sommeil innocent.
Ordre sacré, tes nœuds, joug aimable et puissant,
Resserrent les anneaux de l'égalité sainte;
Tu traças des cités et tu défends l'enceinte;
Ta noble voix, du fond de ses antres lointains,
Appela le sauvage à de meilleurs destins;
Doux tuteur des mortels, dans leur premier ménage,
Tu pénétras timide; — et, plus fort d'âge en âge,
Soumis au frein des mœurs leurs rebelles penchants;
C'est toi qui présidas aux limites des champs,
Toi qui créas enfin cette autre idolâtrie,
Le plus saint des amours, l'amour de la patrie!
A son nom, mille bras, d'un mutuel secours,
S'animent, et, croissant par cet heureux concours,
Sur tous les points rivaux les forces dispersées
Tendent au bien commun, librement exercées.
Chacun, fier et content du poste qu'il a pris,
Des grands, au cœur oisif, dédaigne les mépris.
Le plus noble attribut du citoyen qui pense,
C'est le travail; son œuvre en est la récompense.
Si les rois de splendeur marchent environnés,
De nos créations nous brillons couronnés;
Ils sont par le hasard, et nous par le génie!
Paix gracieuse, douce et divine harmonie,
Que nos bras fraternels enchaînent vos attraits!
Qu'il ne se lève plus le jour où j'entendrais
Des hordes d'étrangers, turbulente mêlée,
Parcourir en vainqueurs ma tranquille vallée,

Où l'horizon du soir, flambant de pourpre et d'or,
Des chaumes embrasés resplendirait encor! —

Maintenant brisez l'édifice,
Pour que notre œil soit récréé,
Que notre âme ait son bénéfice
De l'œuvre par nos mains créé;
Frappez! — Que le marteau résonne
Jusqu'au moment où, des débris
De l'écorce qui l'emprisonne,
Naîtra la cloche au jour surpris.

C'est le maître prudent qui doit rompre le moule;
Mais, lorsqu'à flots hâtifs l'airain s'échappe et roule,
Quand sa puissance même a rejeté ses fers,
Il mugit, et, pareil aux laves des enfers,
De sa captivité court punir ses rivages.
Tel le flot populaire étend ses noirs ravages.
Ah! malheur, lorsqu'au sein des États menacés,
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple un jour, las de sa longue enfance,
S'empare horriblement de sa propre défense!
Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
Se suspend la révolte, ivre et rouge de sang;
L'airain, qu'au Dieu de paix la piété consacre,
Sonne un affreux signal de guerre et de massacre!
Un cri de toutes parts s'élève : *Égalité!*
Liberté! — chacun s'arme ou fuit épouvanté.
La ville se remplit; — hurlant des chants infâmes,
Des troupes d'assassins la parcourent; — les femmes
Avec les dents du tigre insultent sans pitié
Le cœur de l'ennemi, déjà mort à moitié,
Et du rire d'un monstre avec l'horreur se jouent.
De l'ordre universel les liens se dénouent;
Les gens de bien font place à la rébellion. —
Certe, il est dangereux d'éveiller le lion;
La serre du vautour est sanglante et terrible;
Mais l'homme en son délire est cent fois plus horrible.
Oh! ne prodiguons point, par un jeu criminel,
Les célestes clartés à l'Aveugle éternel!

Il s'en fait une torche et d'une main hardie,
Au lieu de la lumière, il répand l'incendie!

Dieu ne veut plus nous éprouver!
Voyez, du sol qui l'environne,
Lisse et brillante, la couronne,
En étoiles d'or s'élever!
Déjà le cintre métallique
En mille reflets joue à l'œil;
Déjà l'écusson symbolique
Du sculpteur caresse l'orgueil.

Que le chœur de la danse à pas joyeux s'approche!
Venez tous, pour donner le baptême à la cloche!
Trouvons-lui quelque nom propice et gracieux...
CONCORDIA, — soyez son doux nom sous les cieux!
Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa joie argentine ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants;
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps!
Que le temps, mesuré dans sa haute demeure,
De son aile, en fuyant, la touche heure par heure;
Aux voluptés du crime apportant le remord,
Qu'elle enseigne aux puissants qu'ils sont nés pour la mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace!

Plongez, câbles noueux! — De son lit souterrain,
Arrachez lentement la cloche aux flancs d'airain...
Oh! qu'elle monte en reine à la voûte immortelle!
Elle monte, elle plane, amis! — et puisse-t-elle,
Dissipant dans nos cieux les nuages épais,
De son premier accent nous proclamer LA PAIX!

NE CROYEZ PAS LES AUTRES

Madame, ils vous diront: « Vous êtes bien crédule!
N'allez-vous pas souffrir, plus que lui, de ses maux?
Poëte, son chagrin s'évapore en vains mots,
Se cadence en soupirs, que sa lyre module.

« Vous partez, il languit, il se meurt... un instant;
Puis, de son art chéri rappelant la magie,
Il voit dans votre absence un sujet d'élégie,
Et de son désespoir se console en chantant. »

Voilà ce qu'ils diront... C'est leur joie et leur vie
De blasphémer les arts, de nier l'amitié!
Mais vous, les croirez-vous ces discours de l'envie
Qui refuse au talent jusques à la pitié!

Non, la douleur n'est point la muse du poëte;
Il lui faut des parfums, des sourires, des fleurs;
Quand mon cœur crie, hélas! ma voix devient muette,
Et mon luth, loin de vous, se détend sous mes pleurs.

A MADAME CAROLINE C***

(POUR SON DÉPART A DIEPPE)

Vous partez! je ne vous dis pas
Que de larmes Paris dépense;
Mais dites-moi donc à quoi pense
Le maire de Dieppe, là-bas?
Quand, d'une façon trop civile,
Il vous appelle dans son port,

Il devrait calculer le tort
Que vous allez faire à la ville.
Là de tout temps on débarqua
Les gens qu'une fièvre incommode;
Ils guérissaient, charmante mode,
En vingt bains et trente polka,
Puis, ils payaient, — c'était commode! —
Mais, à semblable rendez-vous,
Au bord de sa baignoire amère,
Rencontrer vos regards si doux
Et vouloir guérir, — c'est chimère!
Aussi, bourgeois et grands seigneurs,
Banquiers même, tout extravague,
On voit s'enflammer sous la vague
Le peuple frileux des baigneurs.
Ce mal devient irréparable;
Plus d'un étranger, bien souvent
Fort peu malade en arrivant,
Chez lui s'en retourne incurable...
Tout cela n'est pas engageant;
Dieppe y perd sa récolte entière;
A vos bains porter son argent,
C'est le jeter à la rivière.
Puis, aux baigneuses de Paris,
Montrer Dieppoise si jolie,
L'attention n'est pas polie.
Qu'on ne soit donc pas trop surpris
Si, désormais, toutes nos dames,
Même pour quitter leurs maris,
S'exposent beaucoup moins aux lames,
Et regardent bien plus au prix!

Pressé par des raisons si fortes,
Monsieur le maire, en vérité,
Devrait prendre un bon arrêté,
Afin qu'on vous fermât les portes;
Sans quoi les affaires sont mortes,
Et Dieppe à la mendicité!

LE RETOUR DU CHATELAIN

LÉGENDE ARAGONAISE

I

LE CHEVALIER ET LA DAME

LE CHEVALIER.

— « Vous êtes plus blanche, ô ma reine,
Que la lune, en son beau sommeil;
Votre joue, ô ma souveraine,
Est rose, il faut qu'on vous l'apprenne,
Comme la fraise, au teint vermeil!

« Mais on cueille la fraise mûre...
Voilà bientôt sept ans, oui sept,
Que je n'ai quitté mon armure;
Je la quitterai sans murmure,
Si vous dénouez ce lacet.

« Oh! je la passerai, ma belle,
Avec vous je la passerai,
Cette nuit que mon cœur appelle,
Depuis le jour où la chapelle
Vous vit, fort maussade, il est vrai,

« Votre main dans celle du comte,
Lui jurer bien bas ce grand oui,
Dont le bon époux fit son compte,
Et dont, à ce que l'on raconte,
Il est toujours plus réjoui. —

« C'est assez pour lui d'allégresse,
C'est assez de gloire pour lui. —
J'ai rêvé sur les mers de Grèce

Que sa femme était ma maîtresse...
Est-ce un rêve encore aujourd'hui?

« J'ai vu de bien belles esclaves
Dans les marchés de Bassora;
Leurs yeux noirs domptent les plus braves,
Et de saints évêques très-graves
Se battent à qui les aura.

« Eh bien! je ne leur ai pas même
Touché le bout du petit doigt;
Mon cœur a fait un long carême,
Jeûnant pour la dame qu'il aime,
Comme un bon chevalier le doit.

« Donc, si par votre souvenance,
Chaste j'ai pu me conserver,
J'arrive, en sainte continence,
Pour que, de mon vœu d'abstinence,
On daigne enfin me relever. »

LA DAME.

— « C'est le moins qu'on vous en dispense...
Tant souffrir, par pure amitié,
Beau sire! et cela, quand j'y pense,
Reste encore sans récompense!
Sainte Vierge! c'est grand'pitié!

« Passez, passez là sans alarmes,
Chevalier, n'ayez nul souci,
Et très-vite quittez vos armes...
J'ai versé sans vous bien des larmes;
Priez-moi, je dirai : merci.

« Le comte, ma joie est bien vraie,
Est en chasse aux monts d'Aragon. —
Que ses chiens, qu'aucun loup n'effraie,
Meurent enragés!... que l'orfraie
Mange les yeux de son faucon!

« Qu'il jure, tempête et blasphème!...
Et que le grand diable d'enfer
Tout un jour, ainsi qu'un Bohême,
Par les pieds le traîne, tout blême,
Avec ses dix ongles de fer! »

Ils en étaient sur ce bizarre
Chapitre, et sur d'autres encor
Que n'a point redits la guitare,
Quand du comte, en aigre fanfare,
On entendit sonner le cor.

II

LE COMTE, LA DAME

LE COMTE.

Qu'est-ce? quel désordre ici règne,
La blanche fille, aux chastes vœux?
Et que faites-vous là sans duègne?

LA DAME.

Seigneur, vous voyez, je me peigne.
Je tresse, en pleurant, mes cheveux,

Parce que, veuve et sans compagnes,
Vous me laissez à la maison,
Pour courir seul dans les montagnes.

LE COMTE, à part.

Par le vieux patron des Espagnes,
Ces mots sentent la trahison!...

(Haut.)

A qui, ma colombe chérie,
Est donc ce cheval qu'à présent
J'entends hennir dans l'écurie?

LA DAME.

C'est à mon père, qui vous prie
De le recevoir en présent.

LE COMTE.

Je n'ai pas reconnu la housse
Des seigneurs de Bellamonte. —
A qui sont, dame noble et douce,
Ces armes d'une teinte rousse
Qu'on voit dans la salle à côté?

LA DAME.

C'est une armure que m'envoie
Mon frère, aux croisades vainqueur,
Pour que j'y brode avec la soie
Un ramier blessé, qui tournoie,
Ou bien un dard qui perce un cœur.

LE COMTE.

Ou la flèche ou l'oiseau, n'importe;
Mais votre frère a bien grandi! —
Et cette lance longue et forte,
Qui se dresse contre la porte...
A qui donc cette lance, di?

LA DAME.

Prenez-la, voici ma réponse;
Prenez-la, comte, et, sans remords,
Qu'en mon cœur votre bras l'enfonce,
Et croyez, par saint Ildefonse,
Que j'ai mérité cette mort!

LES RUINES DE THOREN

(*Poésie anglaise.* — LADY ***)

Au-dessus des sombres vallées
Thoren au soleil luit encor;
Le long de ses tours mutilées,
Glisse le dernier rayon d'or.
Regardez! regardez! il écrit sur la pierre :
« Ainsi passent bientôt l'orgueil et le pouvoir;
L'éclat de la fortune altière
Fuit comme le rayon du soir. »

Au loin tinte et gémit la cloche,
Dernier son dans les airs vivant,
Qui roule et des cieux se rapproche,
Emporté sur l'aile du vent.
Écoutez! écoutez! — La cloche salutaire
Semble dire à chacun : « Songe au soir éternel,
Où tes sanglots, nés de la terre,
Frapperont aux portes du ciel. »

Mais déjà tout dort, rien ne bouge,
Si ce n'est, sur l'humide champ,
La dernière vague encor rouge,
Plaintif oreiller du couchant.
Écoutez! écoutez! mourante, elle soupire :
« Aux lueurs de l'espoir ne livre point ta foi;
L'illusion terrestre expire
Ainsi que ce reflet sur moi. »

Maintenant l'ombre épaisse et noire
Tombe en silence sur la mer,
Ressuscitant dans la mémoire
Chaque rêve inquiet et cher.

Regardez! regardez!... mais plus haut que ce monde,
Sur vous, de tous ses yeux veille le firmament :
Puissent vers la clarté féconde
Vos cœurs s'envoler saintement!

DÉLIRE

— « Mais son amour est autre part!
C'est un cavalier de Figuière,
Tu sais, qui, depuis ton départ,
L'a prise et ne s'en cache guère.
Qu'as-tu donc à guetter ses pas?
Rappelle-toi... — Je me rappelle
Qu'elle a vingt ans et qu'elle est belle;
Le reste, je n'y songe pas.

Je l'aime, parce que je l'aime,
Je l'aime partout et toujours;
Si j'ai fêté d'autres amours,
Pitié! je mentais à moi-même.
En vain j'ai couru, combattu...
Car je l'aime tant cette femme!
De mon cœur les autres n'ont eu
Que la cendre... elle avait la flamme!

Je l'aime, comme la voilà :
Double nature, humble et divine,
Qu'un soir de Prado révéla,
Et qu'il faut toujours qu'on devine.
Je l'aime pour ses peurs d'enfant,
Pour sa nonchalance créole,
Et pour son esprit triomphant,
Coquette et magique auréole!

Je l'aime pour le doux satin
Et l'ivoire de son épaule,
Où ses cheveux bruns, le matin,
Roulent comme les pleurs du saule.
Je l'aime pour sa jeune voix,
Et pour son haleine, plus fraîche
Que n'est le duvet de la pêche,
Le souffle printanier des bois.

Je l'aime pour ses pieds de biche,
Pour ses bras dorés, éclatants,
Qui feraient un collier plus riche
Que tous les colliers des sultans;
Pour son corps de Circassienne,
Pour ses yeux, saphirs du sérail,
Et pour sa bouche de corail
Qui me disait : non... sur la mienne !

Et pour son délicat profil;
Pour son front, beau lys qui se penche;
Pour sa joue, une fleur d'avril,
Rougissant sur la neige blanche;
Pour sa narine, qui soudain,
Comme une aile encor retenue,
S'enfle d'amour ou de dédain,
Au gré d'une brise inconnue...

Loin de lui, si mes deux genoux
Pressent jamais les tiens, chère ange,
« Ah! te dirai-je, trompons-nous!
La vie est un mystère étrange!
On subit plus d'un joug vainqueur;
Qui sait où l'amour nous emporte!...
Ton baiser, ton baiser! — qu'importe
S'il n'entraîne pas tout ton cœur! »

SYMBOLE

(*Poésie allemande.* — JEAN-PAUL RICHTER)

Les colombes, dit-on, se baignent avec joie
Dans les grands lacs d'argent, afin d'y voir nager
L'image des oiseaux de proie,
Qui, sur leur tête, en vain, font planer le danger.
Pourquoi l'oiseau du foudre et le vautour des tombes
Ne glisseraient-ils pas, eux-mêmes, sur les flots,
Afin d'y voir passer, en suaves tableaux,
L'ombre fuyante des colombes?

JE SUIS MORT

Oh! dites-moi, vous qui vivez encore,
Fait-on la guerre à ceux qui font l'amour?
Soupire-t-on sur la harpe sonore
De longs serments, qui ne durent qu'un jour?
Donneriez-vous tous les biens qu'on envie
Pour un des maux que l'on souffre en aimant?
Que font-ils, ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, quand la lune se voile,
Va-t-on encor rêver deux sous les bois?
Et des regards dans les feux d'une étoile
Se cherchent-ils de loin comme autrefois?

Et la beauté, courroucée et ravie,
Refuse-t-elle... un peu trop tendrement?
Que font-ils, ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, des billets pleins de flamme
Sont-ils cachés parmi les fleurs du bal?
Sait-on troubler le cœur des jeunes femmes?
Avec l'amour l'hymen est-il bien mal?
Au noir hibou la colombe asservie
Se venge-t-elle... on ne dit pas comment?
Que font-ils, ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, la belle poésie
A-t-elle encor les injures des sots?
Profanent-ils sa coupe d'ambroisie,
Sa lyre d'or, son prisme, ses pinceaux?
Mais n'est-on plus, contre leur froide envie,
Encouragé d'un sourire charmant?
Que font-ils, ceux qui sont en vie?
Moi, je suis mort pour le moment.

Oh! dites-moi, vous que, pour être aimée,
Mon plus beau songe une nuit vint m'offrir,
Légère et tendre, et si vite alarmée,
Divine enfant, qui m'avez fait mourir;
Vous que tout haut je nommerai... Sylvie,
Lorsque tout bas je vous nomme... autrement,
Dites-moi : « Reviens à la vie, »
Et je renais dans le moment!

LA FIANCÉE DE CORINTHE

(*Poésie allemande.* — GŒTHE)

Un jeune homme d'Athène à Corinthe est venu.
C'est la première fois; cependant il espère,
Chez un noble habitant, vieux hôte de son père,
Entrer comme un ami trop longtemps inconnu.
Les deux pères, rêvant une seule famille,
Fiancèrent jadis et leur fils et leur fille.

Mais devra-t-il encor prétendre à la faveur
Qui berçait son esprit d'espérances si hautes?
Il est resté payen comme Athène, et ses hôtes
Des premiers baptisés ont toute la ferveur.
Où germe un nouveau culte, hélas! l'amour s'effraie,
Et souvent meurt, détruit comme la folle ivraie.

Déjà, dans la maison, tout reposait sans bruit,
Le père et les enfants. La mère seule encore
Veillait; elle reçoit le jeune homme et l'honore
De la plus belle chambre, où, rêveur, il la suit.
Les gâteaux sont servis avec le vin qui mousse,
Puis elle lui souhaite une nuit calme et douce.

Mais les gâteaux dorés, le vin frais et vermeil
N'éveillent point ses sens, que sa fatigue enchaîne.
Encor tout habillé, sur la couche prochaine
Il se jette, et bientôt s'abandonne au sommeil...
Lorsque les grands panneaux de la porte pesante
S'ouvrent et qu'une forme étrange se présente!

Aux lueurs de la lampe, une pâle beauté
S'avance; un bandeau noir, où l'or brille en étoile,
Règne autour de son front; la neige d'un long voile
De sa tête à ses pieds tombe de tout côté.

Et, comme elle aperçoit l'étranger qui se penche
Hors du lit, elle étend et lève sa main blanche :

— « Suis-je dans la maison étrangère à ce point,
Au fond de ma cellule, aux ennuis réservée,
Que d'un hôte nouveau j'ignore l'arrivée?
La honte me surprend ici... ne bouge point.
Que ton calme sommeil sans crainte continue;
Moi, je sors promptement, comme je suis venue. »

— « Demeure, belle fille! et, d'un pied triomphant,
Le jeune homme a poussé la couche qu'il déserte :
« Vois, Bacchus nous sourit, Cérès nous est offerte,
Toi, tu conduis l'Amour avec toi, chère enfant...
Es-tu pâle de peur?... Viens voir, de nos délices,
Viens éprouver combien tous ces Dieux sont complices! »

— « Jeune homme, reste loin. — Eh! qu'oses-tu m'offrir?
Va, je n'appartiens plus à l'amour, à la joie;
Le dernier pas est fait dans la pénible voie,
Par le vœu d'une mère, hélas! qui, pour guérir,
Crut devoir, à son Dieu me donnant en pâture,
Enchaîner la jeunesse et tromper la nature!

« Le culte de nos Dieux n'est plus ce que tu crois;
Leur troupe a fui, brillante, et, dans ces murs funèbres,
On n'adore qu'un être entouré de ténèbres,
Et qu'un dieu misérable expirant sur la croix.
On épargne et taureaux et brebis, mais l'on mène
A l'autel, tous les jours, quelque victime humaine. »

Il pèse de ces mots le sens mystérieux,
Puis interroge encore et rêve : — « Est-il possible?
Eh quoi! dans cette chambre, à cette heure paisible,
Ma douce fiancée est là, devant mes yeux?...
Vierge, c'est toi! c'est moi!... le serment de nos pères
Nous rend l'hymen facile et les destins prospères. »

— « O bon ange, jamais tu ne m'approcheras!
A ma seconde sœur, enfant simple et crédule,

On te marie, et moi, dans ma froide cellule,
Je vais languir... Ami, pense à moi dans ses bras,
Moi qui pense à toi seul, moi qui t'aime et qui pleure,
Et que la terre, hélas! cachera tout à l'heure! »

— « Par ce flambeau, propice aux chastes entretiens,
Pour le bonheur, pour moi, non, tu n'es point perdue!
Dans ma maison d'Athène, ô Déesse attendue,
Viens enchanter mes jours en y mêlant les tiens!
Viens ici, chère enfant, par les Dieux amenée,
Célébrer sans témoins le festin d'hyménée! »

Ils échangent déjà les gages de leur foi :
Elle offre à son époux la chaîne d'or fidèle;
D'une coupe d'argent, rare et parfait modèle,
Lui, veut la doter : — « Non, elle n'est pas pour moi,
Dit-elle, seulement en signe de mémoire,
Donne de tes cheveux, donne une boucle noire! »

Et l'heure des Esprits vint à sonner. Alors
Elle fut plus à l'aise. Avidement dans l'ombre,
Avec sa lèvre pâle elle but un vin sombre,
De la couleur du sang... qui traversa son corps.
Mais vite elle écarta de sa vue inquiète
Le pain de pur froment, sans en prendre une miette.

Des lèvres du jeune homme elle approche à son tour
La coupe qu'il épuise avidement comme elle;
Mais au repas du soir bientôt l'amour se mêle,
Car le cœur du jeune homme était souffrant d'amour,
Et, comme elle résiste, indocile et farouche,
Lui, pleurant et priant, retombe sur sa couche.

Elle y vient près de lui : — « Mon Dieu! que j'ai regret,
Dit-elle, d'attrister ainsi tes fiançailles!
Mais, hélas! touche un peu mes membres... tu tressailles!
Tu connais maintenant mon funeste secret :
Blanche comme la neige, et comme elle glacée.
Beau jeune homme, voilà quelle est ta fiancée! »

Il l'enlève et la serre entre ses bras nerveux
Avec toute l'ardeur de la mâle jeunesse;
— « Il faut sous mes baisers que ta chaleur renaisse,
Fusses-tu de l'enfer envoyée à mes feux!
Brûlez, torrents d'amour! douce et cuisante extase!...
Tiens! tiens! ne sens-tu pas tout mon corps qui t'embrase?

De douleurs en plaisirs, de plaisirs en douleurs,
L'un par l'autre, tous deux, semblent mourir et vivre;
Du nectar des baisers, muette, elle s'enivre;
Son désespoir sourit et sa joie a des pleurs!
Mais parmi ces transports, cette ivresse chagrine,
On ne sent point de cœur battre dans sa poitrine!

La mère, cependant, qu'attire un bruit confus,
Retourne sur ses pas; elle écoute avec crainte,
Elle écoute longtemps un murmure de plainte,
Des rires effrénés et de vagues refus,
Et ces mots inconnus et ces accents étranges,
Ces cris que l'homme emprunte aux voluptés des anges.

Immobile, à travers la porte au bois épais,
Elle distingue enfin mille expressions folles,
Et les plus grands serments du monde, et des paroles
D'amour, de flatterie et de tristesse. — « Paix!
Le coq s'éveille, adieu! mais, demain au soir, tâche...
Reviens! » — Et les baisers succèdent sans relâche.

La mère, en ce moment, sans craindre aucun danger,
Ouvre avec violence et referme la porte :
— « Est-il dans la maison des femmes de la sorte,
Qui se rendent si vite aux vœux d'un étranger? »
Elle parlait ainsi; la rage en ses yeux brille;
Elle approche, elle voit... grand Dieu! sa propre fille!

Le jeune homme d'abord, de frayeur agité,
Sous les voiles épars qu'il rassemble et tourmente,
Et sous l'ample tapis veut cacher son amante;
Mais elle, hors du lit, fantôme révolté,

Avec force s'échappe, et, se dévoilant toute,
S'allonge, et lentement grandit jusqu'à la voûte!

— « O ma mère! ma mère! où pénètrent vos pas?
Pourquoi venir troubler ma belle nuit de noces?
Enfant, j'ai du malheur goûté les fruits précoces;
Ma tendre mère! — Eh! quoi! ne vous suffit-il pas
De m'avoir, sous les plis de ce pâle suaire,
Étendue avant l'heure en mon lit mortuaire?

« Mais un arrêt fatal, de ma sombre prison,
Me tire, spectre ardent jeté parmi les êtres;
Vos prières, les chants murmurés par vos prêtres,
N'ont tous aucun pouvoir hors de cette maison;
Malgré le sel et l'eau, le cœur ne peut se taire;
Ah! l'amour ne s'est point refroidi sous la terre!

« Ce jeune homme est à moi. Libre, on me le promit,
Quand l'autel de Vénus brûlait près du Permesse;
Ma mère, deviez-vous trahir votre promesse
Pour je ne sais quel vœu dont la raison frémit!
Aucun dieu n'a reçu les serments d'une mère
Qui refusait l'hymen à sa fille... chimère!

« Fanatisme insensé!... je m'enfuis des tombeaux
Pour goûter les plaisirs qu'on m'a soustraits, et comme
Pour éteindre ma soif dans le sang d'un jeune homme.
Si ce n'est lui, malheur! d'autres sont grands et beaux :
Et partout la jeunesse épuisée et livide
Succomberait en foule à mon délire avide.

« Jeune Grec, tu ne peux vivre longtemps encor,
Tu vas languir ici; je t'ai donné ma chaîne;
Et j'emporte avec moi dans ma prison de chêne
Ta boucle de cheveux, tardif et vain trésor.
Leurs pareils, dès demain, vont blanchir sur ta tête,
Et ne rebruniront que là-bas, pour la fête!...

« Il pâlit... Entendez au moins mon dernier vœu,
Ma mère... Ouvrez le seuil de ma demeure étroite;

Élevez le bûcher que mon ombre convoite,
Placez-y les amants... quand brillera le feu,
Quand les cendres seront brûlantes, il me semble
Que vers nos anciens Dieux nous volerons ensemble ! »

AU TOMBEAU DE PICHAT

Ils avaient déposé dans la terre muette
Ce corps que dévora son âme de poëte ;
Mais nous tous, ses amis, nous revînmes le soir,
Près de ses restes froids, saintement nous asseoir ;
Et nous jetions des vers à son ombre ravie,
Comme au tombeau des rois, pour saluer leurs noms,
Gémit, en longs échos, la douleur des canons,
Quand soudain (c'était bien sa voix pendant la vie)
Parvint à nous ce chant, tel que nous le donnons :

« O songes, confidents de l'Éternel mystère,
Songes, doux messagers des astres à la terre,
Apprenez à cette ange, hélas ! manquant au ciel,
Qu'au sein des purs esprits et du bonheur réel,
Triste, je cherche encor ses fleurs, ses eaux limpides,
Et le bruit de son rire et le bruit de ses pas,
Et de son front voilé les modestes appas ;
Et que des beaux instants, près d'elle si rapides,
Mon immortalité ne me console pas. »

Et tous, levés ensemble, attentifs au prodige,
Nous nous taisions. — Enfin : « O mes amis, leur dis-je,
Vous voyez bien (et certe, on ne peut démentir
Cette voix que la tombe en s'ouvrant fait sortir),
Quand on croit le poëte occupé d'un vain faste,

Qu'on ne lui croit un cœur, des pensers et des yeux
Que pour son nom, il traîne un mal silencieux,
Et, trop jeune, s'éteint, brûlé d'un amour chaste,
Qui survit à la mort et souffre dans les cieux! »

CHENONCEAUX

Sainte et magnifique demeure,
Vouée au culte du passé,
De tout ce qu'autre part on pleure,
Chez vous rien ne s'est effacé.
Le temps, qui ravage et moissonne,
Semble endormi sous vos grands bois;
Votre horloge aujourd'hui nous sonne
L'heure qu'il était autrefois ! —
Et ce lieu, par un charme étrange,
Est ancien et non pas vieilli;
Et jamais rien de beau n'y change,
Pas même pour être embelli.
Telle, en ces contes que l'on aime,
La princesse aux palais flottants
Se réveillait jeune et la même
Après un sommeil de cent ans.
Ah! du feu céleste échauffée,
L'humaine volonté peut tout;
Le sceptre des arts et du goût
Vaut la baguette d'une fée.
C'est pourquoi Chenonceaux toujours
S'ouvre comme un magique livre,
Dont chaque page fait revivre
Le doux fantôme des vieux jours.
Du Portail à la Galerie,
De l'Office à la Librairie,

Et de la Chapelle au Dortoir,
L'étranger, ardent à tout voir,
Marche en pleine chevalerie.
Nous venons à peine d'entrer
Qu'ici nous croyons respirer
Les nobles mœurs de nos ancêtres ;
Et l'hospitalité des maîtres,
Cette prompte séduction,
Par la courtoisie et la grâce,
D'un cercle enchanté nous embrasse
Et complète l'illusion !

DERNIÈRE OFFRANDE

D'un fol amour gage timide,
Que la complaisante amitié
Accepte aujourd'hui par pitié
Tresse brune, de pleurs humide.

A son oreille, ô mes cheveux,
Vous serez placés pour entendre
Ou prière ou reproche tendre,
Bien des serments, bien des aveux;

Ah ! qu'elle trouve un cœur sincère!
L'amour qui change est si cuisant!
Et son bonheur m'est nécessaire...
Je n'en ai pas d'autre à présent.

Si j'ai voulu de sa jeune âme
Posséder les amours constants,
C'était pour qu'elle fût la femme
La plus heureuse de son temps.

Eh bien! privé d'elle, auprès d'elle,
Déchu du rêve de mes jours,
Qu'elle soit heureuse toujours;
Je la croirai toujours fidèle!

Mais, s'il se pouvait que d'un fat,
Chantant l'amour pour qu'on l'adule,
L'hommage insolent triomphât
De ce cœur perfide... et crédule,

O mes cheveux, vous serez là;
Sonnez l'alarme à son oreille;
Criez: au trompeur! — sauvez-la
D'une vie à mon sort pareille.

Car je mourrais de son regret.
De mon front brûlant, mon ivresse
N'a détaché que cette tresse. —
Mon désespoir achèverait.

Quand le vent d'Afrique profane
Le frais empire du printemps,
Tout à coup pâlit et se fane
La rose aux boutons éclatants;

Et, sous le même vent flétrie,
La couronne du peuplier
Tombe autour de la fleur chérie
Qu'il aimait tant à voir briller.

Et vous, mes vers, les seuls sans doute
Que je puisse encor soupirer,
L'ingrate en son cœur vous redoute,
Et les feux vont vous dévorer. —

Mourez aussi dans sa mémoire,
Et jamais, jamais, croyez-m'en,
Ne lui racontez mon histoire,
De peur d'attrister son roman!

FRAGMENT DES LUSIADES

(*Poésie portugaise.* — CAMOENS)

(Dans le VIIe chant, Vasco de Gama commence à expliquer aux chefs indiens les combats représentés sur les bannières portugaises... Tout à coup Camoëns interrompt ce récit pour faire un retour sur lui-même...)

. . . . . .
. . . . . .

Des exploits qu'aux regards raconte la peinture
L'Indien dévorait la vivante imposture...
Mais, que fais-je, insensé? ma voix meurt sans écho...
Muses du Tage, ô vous, nymphes du Mondégo,
Oserais-je, sans vous, de ces faits mémorables
Tenter ces grands récits? — Soyez-moi secourables;
Mon esquif est livré, sur une mer sans fond,
A la guerre que l'onde et tous les vents me font :
Sauvez-le, sauvez-moi, Muses, de leur furie!

Vous le savez, mes chants voués à la patrie
N'ont conjuré jamais orages ni périls :
De malheurs en malheurs et d'exils en exils,
Par le souffle du sort poussé comme une paille,
Et toujours sur les flots ou les champs de bataille,
Je lutte, je combats... et j'écris cependant!
J'écris encor, semblable en mon délire ardent
A la fille d'Éole, expirante, qui lève
Le style d'une main, et de l'autre le glaive!
Tantôt, ayant pour sœurs l'indigence et la faim,
Sans amis que mes vers, sans autre asile enfin
Que la triste demeure ouverte, dans la ville,
Par la pitié publique à la misère vile!

Si l'espérance encor reparaît dans ma nuit,
C'est la fleur qui se fane, ou l'étoile qui fuit;
L'abîme, qui s'était fermé comme une plaie,
Se rouvre plus profond sous mon pied qui s'effraie.
Tantôt, couché, lugubre ainsi qu'Ézéchias,
Sur un lit de douleur, je n'attends plus, hélas!
Qu'un bras pour me jeter au dernier habitacle,
Et, comme lui, j'échappe à la mort, par miracle.

Pour comble d'injustice et de calamités,
Je dois mon infortune à ceux que j'ai chantés;
Elle est le prix des vers qui parent leur histoire. —
Au lieu du saint repos qu'espère la victoire,
Au lieu de ces lauriers qu'a mérités mon front,
Je n'ai donc récolté que torture et qu'affront,
Et le sauvage oubli de ces ingrats superbes!...

Nymphes, qui sous vos jeux foulez les molles herbes,
Muses du Tage, eh bien! soyez mon seul trésor!
Soutenez du regard mon homérique essor;
Ne m'abandonnez pas à mon aile incertaine
Lorsque je vais chanter la gloire lusitaine!
Vous ne me verrez point, couronné de vos mains,
Prostituer vos dons à d'indignes humains;
Je le jure par vous; et, si jamais mon âme
Se traînait bassement dans un parjure infâme,
Puissent mes oppresseurs, de ma honte surpris,
A leur ingratitude ajouter leurs mépris!...

Voilà donc, juste ciel! le destin qu'au génie
Réservent les enfants de la Lusitanie!
Aussi, les malheureux! leur idole est Plutus!
Contempteurs du poëte, ils rampent sans vertus!
O Plutus! dieu de l'or, dieu de sang et de boue!
Seule idole qui règne et que le siècle avoue,
L'opulent et le pauvre, avec même ferveur,
Luttant d'avidité, harcèlent ta faveur.

Le crime entre aussitôt dans l'âme qui t'adore.
C'est pour avoir les biens du riche Polydore

Que le roi de la Thrace, intrépide guerrier,
Se changea, sans remords, en lâche meurtrier. —
L'impénétrable tour s'ouvrit à cette pluie
Dont l'or divin baignait la captive éblouie. —
L'or égara, devant les grands dieux protecteurs,
Tarpéia qui, la nuit, aux Sabins corrupteurs,
Livra le Capitole, et mourut étouffée
Du poids des boucliers, funéraire trophée.

L'or conseille ardemment la bassesse aux grands cœurs;
Il attache la fuite aux étendards vainqueurs;
Il fait les faux amis, les sujets infidèles;
Mieux que le fer, il prend les fortes citadelles;
Dans le sein de la vierge, à son bruit suborneur,
Se taisent les combats pudiques de l'honneur;
Il tente quelquefois les enfants de Minerve,
Et l'inspiration se dépravе et s'énerve.

L'or, qui tient la balance et le glaive soumis,
Interprète et corrompt les arrêts de Thémis :
Il condamne, il absout, il juge, il interroge;
Les lois qu'il suscita, plus tard il les abroge;
Le poison avec lui surgit entre parents;
Sacriléges pour lui, les rois se font tyrans;
On l'a vu se glisser jusques au sanctuaire,
Troubler et fasciner presque sous le suaire
Le cénobite, au seuil de son éternité,
Et des chastes autels souiller la sainteté !...

Mais je vous prie encore et vous adjure, ô Muses!
Devant qui les cœurs vils ne trouvent point d'excuses,
Si Camoëns chantait pour de l'or une fois,
Otez-lui, pour jamais, le génie et la voix.

LA NUIT DE JEANNE

Minuit frappait à la grande pendule
Et la grand'mère avait les yeux fermés;
Mais l'ombre est chère au cœur tendre et crédule...
Et vous veillez, Jeanne, car vous aimez!

Vos longs regards, perdus dans une étoile,
Y vont chercher des regards enflammés;...
Mais quoi! déjà le bel astre se voile...
Jeanne, aime-t-il, celui que vous aimez?

Les chants d'un cor ont percé la nuit sombre;
Un doux frisson court dans vos sens charmés...
Mais quoi! là-bas, les chiens hurlent dans l'ombre...
Jeanne, vient-il, celui que vous aimez?

Et puis, soudain s'arrête la pendule;
Les deux flambeaux s'éteignent consumés...
Tout est présage au cœur tendre et crédule...
Jeanne, est-il mort, celui que vous aimez?

LE MESSAGE

La nuit d'hiver étend ses voiles;
Au ciel neigeux quelques étoiles
A peine ont lui.

Tiens, ô ma colombe fidèle,
Cache ce billet sous ton aile,
Car c'est pour lui.

Ah! qu'il fait noir sous les bois de Saint-Guy!

Vole, vole vers sa demeure.
Pourquoi laisse-t-il passer l'heure,
L'heure d'amour?
La vieille Hélène est endormie,
Il m'appellerait son amie,
Jusques au jour?

Ah! qu'il fait noir sur l'étang de la tour!

Comme un flambeau, blanche colombe,
A travers le givre qui tombe
Guide ses pas.
Chante de loin, s'il vient... s'il m'aime!
Et ne reviens jamais toi-même,
S'il ne vient pas!

Ah! qu'il fait noir dans les ravins, là-bas!

A MONSIEUR CH. DE LACRETELLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quel poëte eut jamais — plus profond et plus haut —
Imagination plus fraîche, et cœur plus chaud?
— De toutes les grandeurs union fraternelle!...
Aux montagnes, voyez! le génie est pareil:
Elles gardent au front la fraîcheur éternelle,
Quand leurs flancs embrasés tressaillent au soleil.

LE ROI DE THULÉ

BALLADE

(*Poésie allemande.* — GŒTHE)

Il fut à Thulé, dit l'histoire,
Un roi tendre et fidèle encor.
Sa maîtresse, en mourant, pour boire,
Lui fit don d'une coupe d'or.

Rien n'avait pour lui tant de charmes,
A son couvert, à son chevet;
Ses yeux se remplissaient de larmes
Toutes les fois qu'il y buvait.

Et, quand l'écuyer sombre en croupe
Vint le prendre, à son héritier
Il laissa son royaume entier,
Mais non, certes, sa belle coupe.

Il siégeait au royal gala
Sous la grande salle gothique,
Dans son château sur la Baltique;
Tous ses chevaliers étaient là.

Mort dans son cœur, le vieux convive
Réchauffa sa force, en buvant;
Et sur la mer, loin de la rive,
Jeta sa chère coupe au vent.

Il la vit tomber, s'emplir toute,
Et disparaître en moins de rien;
Puis, fermant les yeux, dit: « C'est bien! »
Et plus onc ne but une goutte.

A MIGNON

(*Poésie allemande.* — GŒTHE)

Dans les cieux qui font silence
Du soleil le char s'élance.
Ah! faut-il que dans son cours
Il redouble encor mes peines
Et les tiennes!...
C'est ainsi de tous les jours.

La nuit même, plus de trêves:
Je conserve dans les rêves
Le secret de ma douleur;
Des fantômes de nos peines
Mes nuits pleines
Me rejettent au malheur.

Des vaisseaux que les vents chassent
Sous mes yeux les voiles passent;
Vers son port chacun s'en va;
Mais au cœur il est des peines
Surhumaines
Que nul vent n'emportera.

Aujourd'hui pourtant j'apprête
Mes plus beaux habits de fête;
Car c'est fête pour eux tous.
Ils ignorent quelles peines
Sont les miennes,
Quel mystère est entre nous.

Ma pauvre âme se déchire;
Mais, voyez, je sais sourire
Et montrer un joyeux front...

A quand la fête où mes peines
Et les tiennes
Avec nos jours finiront?

CHANT DE MIGNON

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

La connais-tu cette contrée
Où fleurissent les citronniers,
Où sous les soleils printaniers
S'enflamme l'orange dorée?
Un vent doux souffle du ciel bleu,
Le myrte penche un front débile;
Tout repose, et dans l'air en feu
Le laurier s'élève immobile...
La connais-tu? c'est là que je voudrais, un jour,
Aller avec toi, mon amour!

La connais-tu cette demeure
Dont cent colonnes sont les murs?
Les salons brillent clairs et purs,
La chambre étincelle à toute heure;
Et, sur leurs grands socles debout,
Les marbres, rangés en famille,
Me regardent... puis tout à coup:
« Que vous a-t-on fait, ô ma fille? »
La connais-tu? c'est là que je serais si bien
Avec toi, mon ange gardien!

La connais-tu cette montagne
Dont le front fume dans l'azur,
Où le mulet de son pied sûr

Fend l'épais brouillard qui le gagne ?
Dans le ravin noir et profond
La race des dragons habite;
Le rocher tombe et roule au fond;
Le flot sur lui se précipite...
La connais-tu? c'est là que s'en va mon chemin;
Père, allons, donne-moi la main.

SUR LE MANOIR BEAUCHÊNE

Vous qui passez sur le chemin,
Quel est donc ce manoir aux tourelles gothiques,
Aux murs de lierre et de jasmin,
Antithèse adorable au siècle des boutiques?

Par ses trois porches blasonnés,
Par tous ses vitraux peints et par ses moindres fresques,
Il crie à nos cœurs étonnés :
« Amour et poésie et foi chevaleresques! »

Inutile séjour, qui n'est que saint et beau !
Noble terrain perdu ! pierres improductives,
Comme un temple ou comme un tombeau!
Des grands âges lointains magiques perspectives!

Tout honneur — nul profit, c'est bien!... et l'on prétend
Qu'un homme d'aujourd'hui (mais qui pourrait y croire?)
A bâti ce castel enchanté! Quelle histoire!
— Cet homme, c'est Beauchêne. — Ah! vous m'en direz tant!

LES PLAINTES DE LA JEUNE FILLE[1]

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

La cime des forêts frissonne sous l'orage...
La jeune fille au bord du fleuve vient s'asseoir.
Les vagues à ses pieds se heurtent avec rage;
Sa plainte se répand dans les ombres du soir.
Sous les pleurs s'éteint son courage;
La jeune fille au bord du fleuve vient s'asseoir:

— « Mon cœur est mort; la flamme à ce cœur est ravie:
Le monde est un désert, et son prisme est brisé.
Sainte, rappelle à toi l'enfant qui t'a servie:
Des bonheurs de la terre, ah! j'ai tout épuisé,
Ayant aimé, j'ai clos ma vie!
Le monde est un désert, et son prisme est brisé.

— « Aux plaintes vainement ta douleur s'abandonne,
Les pleurs sont impuissants à réveiller les morts;
Mais dis : quelle autre fête, enfant, quelle couronne
Remplacerait pour toi l'amour et ses transports!
Moi, la sainte, je te les donne.
Les pleurs sont impuissants à réveiller les morts;

— « Coulez donc, ô mes pleurs! éclatez, plaintes vaines,
Éclatez et coulez sans réveiller les morts.
Pour celle qui d'amour vit se rompre les chaînes,

1. Cette poésie et la suivante, ainsi que les dix ayant pour titres : *les Pressentiments du Guerrier, le Voyageur, le Vieillard, Sérénade, les Astres, le Roi des Aulnes, Marguerite au Rouet, Barcarolle, le Charme de l'Eau,* et *le Chant de la Caille,* insérées dans ce volume, sont toutes traduites de l'*allemand,* et font partie de l'édition des Œuvres musicales de Schubert, publiées en 1839 et année suivante, par l'éditeur Schlesinger.

Il n'est plus d'autre joie, hélas! ou de trésors
Que ses soupirs même et ses peines!
Qu'ai-je à vivre, si rien ne réveille les morts? »

LA JEUNE NONNE

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

Comme il souffle et mugit l'ouragan, dans les tours!
Les murs craquent là-bas, les grands arbres se cassent.
Le tonnerre est sur nous, les éclairs brillent, passent...
Et la paisible nuit retombe aux alentours.

Ainsi, moi, je n'avais nul repos. — Deuil ou fête,
Mes pensers s'agitaient comme une autre tempête.
Mes membres frissonnaient comme ces grands vitraux.
De flamboyants éclairs s'allumaient dans ma tête...
Puis, mon cœur est rentré dans la paix des tombeaux.

Eh bien! grand ouragan, que la forêt t'acclame!
L'inaltérable paix habite enfin mon âme.
L'amante est épurée aux feux chastes et doux,
Elle a bu les rayons de la mystique flamme,
Et, d'en bas, elle aspire à son divin époux.

Viens donc, mon fiancé, chercher ta fiancée.
Oui, j'attends mon sauveur, l'œil humide d'amour;
Viens enlever mon âme à la terre glacée...
Paix! la cloche dans l'air s'éveille avec le jour!
Sa voix doucement me convie,
Je plane avec elle, et ma vie
Remonte au foyer qui brilla,
Dans tous les temps! — alleluia!

SONNETS

I

A MON AMI ÉDOUARD GOUT-DESMARTRES

Votre cœur est à peine en sa verte saison;
Le monde vous appelle en ses routes fleuries;
Les Muses sur leur sein bercent vos rêveries,
Et les Grâces, là-bas, dansent sur le gazon.

Richement déployé, comme un double horizon,
Des temples d'un côté, de l'autre des prairies,
L'avenir s'ouvre à vous, — nos âmes attendries
Soupirent vos soupirs, chantent votre chanson.

Oh! savourez-la bien cette manne choisie,
Ami, fêtez l'amour, fêtez la poésie,
Tandis que vous avez la jeunesse et la voix;

Aimez, chantez, riez! le mal vient à son heure;
Et je vous dis cela, comme, avant qu'il ne meure,
Un vieil oiseau blessé prêche encor dans les bois.

II

A ÉVARISTE BOULAY-PATI

Oui, noble sort de voir l'ami dans le poëte!
L'amitié quelquefois est de la gloire aussi;
Ton luth, d'un seul accord, nous réalise ainsi
Ce que rêve l'orgueil, ce que le cœur souhaite.

Il couvre d'un laurier notre vie inquiète,
Perce d'étoiles d'or notre ciel obscurci;
Et, nous tenant charmés loin d'un monde endurci,
Dit : « C'est le rossignol et non pas l'alouette! »

Oh! chante encor! — Tes chants consoleraient l'enfer.
Transformés à ta voix, ses lourds piliers de fer
S'arrondiraient d'eux-même en colonnes attiques.

Je crois presque à mon nom dans tes rhythmes vanté;
Et mon frère, aspirant tes baumes poétiques,
A senti de son mal fléchir la dureté!

III

A MADEMOISELLE LOUISE BERTIN

Saint délice, où se prend l'être immatériel,
Interprète du cœur, volupté salutaire,
Chaste langage, exempt de mélange adultère,
Pur nectar, que jamais ne corrompt aucun fiel;

Musique, le seul art des anges dans le ciel,
Une femme, jeune ange envoyée à la terre,
Une seule a surpris votre intime mystère,
Et vos sonores fleurs lui donnent tout leur miel.

C'est que, pour sa ferveur mâle et laborieuse,
Votre charme toujours fut chose sérieuse;
C'est qu'elle songe à l'œuvre et non pas aux bravos.

Or, au culte du Beau dès l'enfance vouée,
Mozart en l'écoutant l'a bénie et douée
Pour chanter sans rivale entre quelques rivaux.

IV

A ALPHONSE LEFLAGUAIS

Paris, qu'eût envié la Rome des Césars,
Des rayons de la France est le gouffre et le centre;
Tout gravite vers lui, rien n'en sort qu'il n'y rentre;
L'or français lui bâtit et temples et bazars.

La vie ailleurs n'a plus que stériles hasards;
Le lion du pouvoir dans Paris a son antre;
Et de Paris encor tout peintre ou divin chantre
Date sa gloire et prend son vol au ciel des arts.

Un poëte pourtant, cygne de Normandie,
Dédaigne un joug pompeux que le reste mendie,
Et s'obstine à chanter où Dieu posa son nid;

C'est toi, cher Leflaguais, et ma joie étincelle
Lorsque j'entends Paris, la voix universelle,
Se faire écho pour toi, que ta ville bénit.

V

A MADAME MARIE MENNESSIER-NODIER

(RÉPONSE SUR LES MÊMES RIMES)

Nous avons quatre fois lu votre long poëme.
Ainsi qu'un grand plaisir j'en voudrais grand profit,
Mais pour écrire comme un ange ou comme fit
Le chantre de SBOGAR et du ROI DE BOHÊME,
Madame, il me faudrait votre plume suprême
Qui sous vos doigts de fée à tous les tons suffit,

Plume idéale, au miel délicat et confit,
Que notre esprit savoure et que notre cœur aime.

Or, ce grand enchanteur, Nodier, que nous pleurons,
De notre diadème un des plus beaux fleurons,
En retournant, là-haut, vous légua cette plume,

Disant que tous ses pleurs lui faisaient leurs adieux
Et qu'il ne la prêtait, de ce côté des cieux,
Qu'à sa fille, dont l'âme à ses rayons s'allume.

VI

A JULES LACROIX

(RÉPONSE SUR LES MÊMES RIMES)

Que parlez-vous de poésie
Qui fait au monde ses adieux?
Tant qu'il nous restera des dieux,
Nous leur verserons l'ambroisie.

Si les sots n'ont point fantaisie
Du théorbe mélodieux,
Ni de l'art jeune et radieux,
Autre soleil, qui vient d'Asie;

Si l'harmonie et les couleurs,
Si nos poëtes-ciseleurs
Touchent peu les cœurs prosaïques;

Loin du tréteau des bateleurs,
D'autres font, sur vos *Mosaïques*[1],
Pleuvoir les lauriers et les fleurs!

1. Poésies de Jules Lacroix.

VII

A MADAME DELPHINE DE GIRARDIN

La France a vu longtemps le sceptre poétique
D'homme en homme transmis comme un sceptre de rois,
Laissant aux filles d'Ève, heureuses de leurs droits,
De la frêle beauté l'empire despotique.

Corinne, sous vos traits, du rivage italique
Aborda parmi nous, plus reine qu'autrefois,
Et, si la grâce encore impose mieux ses lois,
Dans la France de l'art s'éteint la loi salique.

La Muse avait ses dons à demi renfermés ;
Elle dotait, jalouse envers ses plus aimés,
L'un d'esprit scintillant, l'autre de poésie ;

Mais, désarmant, un jour, ses avares décrets,
Dans la coupe où votre âme a puisé ses secrets,
Sa main mêla le sel attique et l'ambroisie.

VIII

SUR UN BOUQUET

(24 FÉVRIER 1848)

Tout humides encor de rosée et de pleurs,
Que le vent du matin vous porte et vous caresse
Jusqu'où l'on fête Emma, fraîches moissons de fleurs,
Symboles passagers d'éternelle tendresse !

Comme au fond du désert une onde enchanteresse,
Comme un gentil sourire au milieu des douleurs,
Comme aux cris de la foule un doux chant de la Grèce,
Comme sur un ciel noir l'écharpe aux sept couleurs;

Jeunes sœurs du printemps, vous êtes apparues
Dans le feu des mousquets et dans le sang des rues,
Trouvant, dans ce chaos, je ne sais quels abris;

Ainsi, quand les chagrins, sous qui l'âme est pliée,
Ravagent tout en nous, l'amour, fleur oubliée,
Rit dans un coin du cœur, caché sous des débris.

A QUELQUES RICHES

Incapables d'amour, comme d'enthousiasme,
Chaque fête, en fuyant, vous rejette au marasme;
Cependant voulez-vous qu'en vos cœurs sans désir,
Un doux parfum survive aux roses du plaisir?
Essayez d'être bons et d'être charitables.
Conviez l'indigence aux miettes de vos tables;
Et, sous des pleurs de joie, oublié trop longtemps,
Votre âme sentira refleurir son printemps,
Et l'ennui, seul chagrin des riches de ce monde,
Mourir enfin, détruit comme une herbe inféconde.

A CLAUDIUS JACQUAND

DEVANT SON TABLEAU DE L'AVEU

(*Poésie italienne.* — REGALDI)

Claudius, ton pinceau, trempé des saints mystères,
Emporte notre esprit dans les vieux monastères,
Et lui montre infamie, amour et piété! —
Fulgence est assis là sur une informe pierre;
La Bible, le cilice offrent à sa prière
La paix du ciel, trésor loin du monde abrité.

De fleurs environnée, une croix suspendue
S'appuie au mur, qui seul entend la voix perdue
De l'austère vieillard, au siècle déjà mort. —
Un frère du couvent s'approche plein de crainte,
La colère de Dieu sur ses traits est empreinte!...
Il a sans doute au cœur un horrible remord!

Pâle et sans pouvoir dire un mot, il se prosterne;
Il attache au pavé son œil sanglant et terne;
Ses ongles convulsifs mordent ses bras croisés.
A la fin, suffoquant et parlant tout ensemble:
« Mon père, Dieu me pousse à vos pieds, où je tremble!
Écoutez!... pour m'absoudre, après, si vous l'osez!

« Elle priait, pleurait, à l'autel de la Vierge,
Lorsque je l'aperçus aux doux rayons d'un cierge,
Cette ange de beauté qui fascina mes sens.
J'avançai... vers les cieux elle élevait son âme,
Pour fuir une pensée, une image de flamme
Qui la suivait partout de ses charmes absents.

« Un jour, que le soleil commençait à décroître,
Elle invoqua, plus forte, un ministre du cloître,
Pour se régénérer dans le pardon chrétien.
Confesseur, je reçus les aveux de la femme,
Je connus son péché ; puis, sacrilége infâme,
Maître de son secret, je lui parlai du mien.

« Elle, que Dieu touchait d'une ferveur si vraie,
Qui de son pauvre cœur m'avait ouvert la plaie,
Tomba froide à mes pieds... et presque à moi déjà...
Et je la possédai !... d'une extase fatale
Dans mon être courut l'étincelle infernale ;
Le misérable Frère en démon se changea...

« Ah ! Fulgence ! attendez : je n'ai pas dit encore
La moitié du supplice affreux qui me dévore ;
Vous n'êtes pas encore assez épouvanté ! —
Malheur !... je la revis dans ma chambre isolée,
Mon esclave y venant honteuse et désolée,
Et funeste toujours par sa grande beauté !

« Ah ! Dieu !... je devins père !... et de crimes en crimes,
Pour cacher le premier j'immolai deux victimes !
Quelle nuit je passai d'angoisse et de fureur !
J'enfouis de mes mains le meurtre sous la terre ;
Mais les remords sont là qui ne peuvent se taire,
Et qui de cette nuit éternisent l'horreur !

« Toujours l'enfant... la mère... ils obsèdent sans trêves
Ma prière à l'autel, et, dans le lit, mes rêves !
Mon secret orageux déborde de mon cœur !
La cellule, l'autel, ma parole confuse,
La voix du ciel, la voix des morts, ah ! tout m'accuse !
Pitié !... je me repens devant le Dieu vainqueur !

Grâce !... »
Mais Claudius, à quoi servent ces rimes ?
Tu fais dire au pinceau des histoires sublimes,
Des histoires de pleurs, que tous répéteront. —

De son trône descend la blanche poésie;
Elle admire longtemps ta palette choisie,
Et du laurier delphique elle entoure ton front!

AU MÊME

(SUR SON TABLEAU REPRÉSENTANT RUBENS
APRÈS LA MORT DE SA MÈRE)

Comme à ce lit désert, ô Mort, tu mets ton sceau!
Comme une absence attriste et remplit cette toile!
Et Rubens! tout Rubens à nos yeux s'y dévoile:
C'est bien son noble port, son front... et son pinceau!

A M. DE MIATLEW

QUI A TRADUIT MES POÉSIES EN RUSSE

Toute fière d'un tel hommage,
Ainsi refaite à votre image,
Ma poésie, humble en naissant,
Sous son habit russe doit être
Belle... à ne pas la reconnaître...
C'est ce qui m'arrive à présent.

Sûre, à ce prix, qu'elle est charmante,
Mon ignorance la tourmente,

La froisse des mains et des yeux;
Elle m'échappe, ombre légère,
Et de sa splendeur étrangère
Se fait un voile radieux.

Telle une beauté sous le masque :
Le caprice ardent et fantasque
La tourne et retourne cent fois;
On brûle d'en voir quelque chose;
Et l'élégant domino rose
Nous dérobe jusqu'à sa voix.

Mais, à sa molle et svelte allure,
Aux parfums de sa chevelure,
A je ne sais quel vague attrait,
On s'aperçoit avec ivresse
Qu'il s'agit d'une enchanteresse,
Et que tout le cœur s'y prendrait.

A ADOLPHE DUMAS

Poëte aux nobles chants, flatteur aux douces choses,
Comment! mon nom timide en ton vers étoilé!
C'est l'humble liseron mêlé
Parmi les lauriers et les roses;
C'est dans une fanfare un son faible et voilé.

Ton beau livre acclamé, j'étais bien sûr d'avance
D'y trouver la palette aux magiques tableaux,
Et l'harmonie aux larges flots,
Et le soleil de ta Provence
Avec tous les trésors sous son amour éclos;

Mais pouvais-je songer (et puis-je encore y croire?)
Que mon pâle joyau ne siérait point trop mal
Au bord de ton manteau royal;
Que j'aurais place dans ta gloire,
Et que j'y brillerais d'un reflet amical?

ÉLOGE DES LARMES

(LIED DE SCHUBERT)

Quelle grâce, quel mystère
Qu'une larme dans les yeux!
C'est un baume salutaire
Qui pour nous descend des cieux.
Sous les pleurs, l'âme brisée
Se relève par degrés,
Comme on voit sous la rosée
Reverdir l'herbe des prés.

De nos peines si les larmes
Amortissent les rigueurs,
Elles donnent plus de charmes
Aux plaisirs des jeunes cœurs.
D'une main folle et profane
Les plaisirs jettent des fleurs,
Dont l'éclat bientôt se fane,
S'il n'est point baigné de pleurs.

Loin des routes infidèles,
Quand deux cœurs se sont élus,
Les paroles, que sont-elles?
Une larme en dit bien plus.
L'amour tremble — et, vainqueur même,

Est à peine rassuré :
On apprend combien l'on s'aime,
Lorsqu'ensemble on a pleuré!

SUR L'ALBUM

DE MADAME ADOLPHE DE SAINT-VALRY

Au poétique appel de notre cher Adolphe,
Ses frères *de la Muse,* ici rassemblés tous,
Comme grands et petits vaisseaux dans un beau golfe,
N'attendent qu'un bon vent qui les conduise à vous.
Moi, par droit d'amitié, sinon de poésie,
Je me mêle, humble esquif, à l'escadre choisie.
Partons! et traversée heureuse! — Sous nos yeux,
Votre image, à la poupe, aplanira les lames,
Et du poëte ami l'étoile aux douces flammes
Sourit et nous répond de la faveur des cieux.

LE FLEUVE

Soit que l'onde bouillonne et se creuse, en grondant,
Parmi les durs rochers un lit indépendant;
Soit qu'elle suive, en paix, une pente insensible,
Un pouvoir inconnu, vers un but invisible
L'appelle; elle obéit; et, torrent ou ruisseau,

Ne reverra jamais les fleurs de son berceau. —
Le fleuve réfléchit dans sa course limpide
Et l'immobile azur et l'orage rapide;
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots;
Rien ne l'arrête; il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de vers gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais ou des landes sauvages;
Puis, apparaît soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Chers compagnons, ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil ou de fleurs couronnées,
S'écoulent, flot à flot, jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'Éternité!

ROSE-ROSSIGNOL

(*Poésie turque.* — RESCHID-PACHA)

A MADEMOISELLE EUDOXIE DE CHANCOURTOIS

Au jardin de beauté combien de fraîches Roses!
Mais en elles n'est pas la voix du Rossignol.
Le Rossignol, son chant surpasse toutes choses;
Mais l'éclat de la Rose est absent de son vol.
Des amants, tous les deux, bien qu'ils soient les délices,
Tous les deux ont leur gloire à part, couleur ou bruit.
L'œil du jour suit la Rose au fond des bois complices;
Le Rossignol ravit l'oreille de la nuit;
Elle et lui, c'est qu'ils sont doués d'un seul prestige;
On peut, près d'elle ou lui, sauver sa liberté.
Quand l'un règne dans l'air et l'autre sur sa tige,

Comment s'uniraient-ils dans la même beauté?
Moi, j'ai trouvé les deux nectars dans un seul vase;
Oui, la grâce céleste et la divine voix!
Hélas! et je m'égare au vallon de l'extase;
J'ai vu le Rossignol et la Rose à la fois.
Oui, j'ai vu dans Paris une Nymphe chanteuse;
Le Rossignol se tait devant son chant vainqueur,
La Rose l'aperçoit et se cache honteuse,
Et... ROSE-ROSSIGNOL est son nom dans mon cœur.

DEUX ACROSTICHES

I

Humbles fleurs, c'est sa fête! emportez auprès d'elle,
Emportez notre encens mêlé dans vos parfums,
Nos souvenirs aussi, troupe heureuse et fidèle,
Rêves, miroirs vivants de nos plaisirs défunts.
Il est des jours si doux qu'ils font tort à la vie,
Éclairs trop fugitifs, trop rares oasis!
Tout ce charme est fatal à notre âme ravie,
Tant sa fuite, Madame, est de regrets suivie!...
Et Dieu, près de vous seule, a mis ces jours choisis.

II

Imaginez un être au delà des louanges,
Sirène, au cœur de feu; nymphe, à la voix des anges;
Ajoutez, par miracle, aux lèvres des houris,
Un élégant parler des dames de Paris;
Rêvez palmier, gazelle, étoile... mieux encore...
Embellisez le tout. — Vous aurez presque Isaure.

LYRE CAPTIVE

La gloire comme un beau fantôme
M'apparut; son doigt immortel
Me montrait, dans le noir royaume,
Une palme, un sceptre, un autel.
J'adorai ses promesses vaines,
Son feu s'alluma dans mes veines,
Je crus l'affreux oubli vaincu...
Et mon nom s'éteint sans mémoire,
Et je mourrai sans que la gloire
Ait raconté que j'ai vécu!

D'obscurs travaux de mon délire
Tiennent les élans enchaînés,
Et je ne dirai qu'à ma lyre
Mes vers à l'oubli destinés.
Telle, au fond d'un bois, Philomèle
A ses petits, craintifs comme elle,
Enseigne des airs ignorés;
Ou tel, un oranger sauvage
Laisse tomber sur le rivage
Sa fleur blanche et ses fruits dorés.

Souvent, oh! bien souvent encore,
Je vois, du sein de mes ennuis,
Un ange, qu'un laurier décore,
Passer à l'horizon des nuits.
Fuis, bel ange de poésie,
Avec ta coupe d'ambroisie,
Avec ton prisme radieux;
Fuis, ne regarde pas l'asile
Où ma jeunesse, en pleurs, s'exile,
Sans chanter même ses adieux!

LA COULEUR FAVORITE

(Poésie allemande)

Le jour ou j'ai vu Berthe,
Un voile en gaze verte
Flottait sur sa pâleur.
Depuis ce jour, loin d'elle,
Partout mon cœur fidèle
Choisit cette couleur.

Au bord des vastes ondes,
Dans les forêts profondes,
J'égare ma douleur...
Bel ange que j'adore,
Je crois te voir encore
Quand brille ta couleur.

S'il faut que je succombe,
Amis, couvrez ma tombe
De rosiers sans la fleur.
Point de sombre grillage;
Vert gazon, vert feuillage...
Ah! rien que sa couleur!

CHANSONNETTE DU RUISSEAU

(Poésie allemande)

Bon sommeil, clos enfin tes yeux.
Dors, jeune homme, le cœur joyeux!
Je t'offre un bon lit sous les eaux,
Pose ton front sur mes roseaux.

Ne crains rien, mon cristal est pur,
Je t'ouvre un frais palais d'azur.
Venez, doux flots, le caresser;
Jusqu'au jour il le faut bercer.

Si le cor sonne au fond des bois,
Je t'assoupirai par ma voix.
Lis bleus, ondulez sans rumeur,
Vous troubleriez mon beau dormeur.

Jeune fille au regard malin,
Fuis; quitte le pont du moulin.
Heureux, il dort; parle tout bas,
Tu l'éveillerais; ne ris pas.

Bon sommeil! — Tout se tait pour toi,
Jeune homme, repose avec moi;
La lune se mire en mon cours,
Dors; les nuits consolent des jours!

LE GÉNIE

Le Génie, autre solitaire,
Dédaigné comme la Vertu,
Loin des possesseurs de la terre,
Passe, d'un vil manteau vêtu;
Mais, au gouffre du siècle immonde,
S'il périt consumé, le monde
Voit sa gloire et l'appelle grand;
C'est l'écrevisse humble et mulâtre
Qui revêt, au brasier de l'âtre,
Sa robe de pourpre en mourant!

LE DOGUE

Voyez ce dogue en feu; l'ardente hydrophobie,
Empruntant ses fureurs aux tigres de Nubie,
Presse ses flancs; il fuit. — Ses yeux rouges, hagards,
Jettent autour de lui leurs sinistres regards.
Il mord son maître, et passe; et sa gueule écumante
Multiplie en fléau le mal qui le tourmente.
La soif aux bords du lac le pousse tout sanglant,
Il voit l'onde et s'irrite et se roule en hurlant... —
Mais qu'un serpent sorti de la forêt profonde
Le perce de son dard où le poison abonde,
Les venins ennemis luttent, rivaux affreux,
Et dans ses flancs calmés se détruisent entre eux.

LES PRESSENTIMENTS DU GUERRIER

(Poésie allemande)

Autour de moi mes frères d'armes
Reposent jusqu'au jour.
Mon pauvre cœur est gros de larmes
Et tout brûlant d'amour.

Ah! comme dans ses bras d'albâtre
Je rêvais doucement!
Comme il brillait le feu de l'âtre
Sur son beau front dormant!

Ici la flamme ne rayonne
Que sur des dards sanglants.
Mon cœur bondit sans que personne
Réponde à ses élans!

Pauvre cœur, aux pleurs faisons trêve;
La guerre nous poursuit.
Bientôt je dormirai sans rêve!
Chère ange, bonne nuit!

LE VOYAGEUR

(Poésie allemande)

I

DÉPART

Mon père, en quelle gêne
Je sens mon cœur languir,
A voir, libres de chaînes,
La nue et l'onde fuir!

Les flots et les nuages,
Exempts de nos douleurs,
Vont, légers, en voyages,
Sans regarder les fleurs.

Ils partent dès qu'ils naissent
Et ne s'arrêtent pas. —
On dirait qu'ils connaissent
Un beau pays, là-bas!

Et moi, la nue et l'onde
M'ont légué leurs amours;
A parcourir le monde
Je suis poussé toujours.

Vergers et pâturage,
Qu'un autre en prenne soin! —
Mon cœur est un orage
Qui veut s'étendre au loin.

Je ne sais... Mais j'espère!
Ma bonne mère, adieu!

Bénissez-moi, mon père,
J'irai béni de Dieu.

Ah! votre enfant vous aime,
Et pleure en vous quittant;
Et vous pleurez de même...
Il vous quitte pourtant!

L'avenir porte un voile,
Mais n'ayez point d'effroi;
Là-haut j'ai mon étoile,
Et votre image en moi!

Nul danger ne se cache
Et le chemin est sûr.
Car c'est le cœur sans tache
Qui fait le ciel d'azur.

Mais des flots de lumière
Entrent de toutes parts,
Remplissant la chaumière
Et mon âme... je pars!

II

VOYAGE

Mes pas descendent des montagnes,
Le vallon est noir et l'orage est là,
Je vais, triste, par les campagnes,
Un instinct secret me dit toujours : Va!

Eh quoi! le soleil est sans flamme,
Et les fleurs sans parfum, comme les fruits sans goût;
Les paroles qu'on dit ne vont pas à mon âme;
Je suis un étranger partout!

Hélas! où donc es-tu, pays aux belles choses,
Longtemps cherché, jamais trouvé?
Pays où fleurissent mes roses,
Pays où le bonheur ne sera plus rêvé?

Pays où mes amis m'attendent,
Où revivent mes morts, si chers... si vite enfuis;
Pays où tous les cœurs me parlent et m'entendent!...
Où donc est ce lointain pays?

Plus triste, je poursuis ma route,
Un instinct secret me dit toujours : Va!...
Mais une voix dans l'air ajoute :
Frère, où tu n'es pas le bonheur est là!

III

RETOUR

Du haut de ces bleuâtres cimes,
Penché sur mon bâton noueux,
Dans les vallons, riants abîmes,
Tout morne, je plonge mes yeux.

Et puis du bon chien qui me garde,
Sur la pente, je suis les pas.
Je rêve et sans que j'y regarde
Mes pieds arrivent jusqu'en bas!

Des fleurs que sème au loin l'aurore,
Je vois la plaine se couvrir,
Je les cueille, hélas! et j'ignore,
Et j'ignore à qui les offrir!

Je fuis sous l'épaisse ramée
L'orage dans les airs luttant...
La porte, là-bas, est fermée;
Personne au sentier ne m'attend,

Et l'arc-en-ciel, sur l'humble chaume,
Descend du nuage éclairci.
Mais n'est-elle plus qu'un fantôme
Ma mère?... et vous, mon père, aussi?

Oh! ne laissons pas au village
Nos vieux parents!... qui peut savoir,
Le chagrin se joignant à l'âge,
Si l'on doit un jour les revoir!

LE VIEILLARD

(Poésie allemande)

I

La neige des années
Blanchit mon front;
Sous les hivers fanées
Mes fleurs s'en vont.
Pourtant je garde en l'âme
Mon jeune essor;
Et, dans mon cœur, la flamme
Rayonne encor.

Le temps qui me caresse,
De ma première ivresse
M'a conservé le doux trésor.
Oui, purs et sans nuage,
Ont fui mes jours;
Et leur fidèle image,
Plus fraîche à travers l'âge,
Revient toujours.

II

L'espoir, à chaque aurore
S'éveille en moi ;
Joyeux et jeune encore
Je la revoi.
Sous l'ombre solitaire,
Où vont mes pas
Les peines de la terre
N'arrivent pas.

D'un âge heureux et tendre
L'écho se fait entendre
Dans mon cœur, soupirant tout bas ;
La coupe de ma vie
N'a point de fiel ;
Sans crainte et sans envie,
Mon âme, ainsi ravie,
Habite au ciel !

ELMANCE

BALLADE

« Beau chevalier, au pays maure,
Voyage et combat pour la croix ;
Tous les soirs sous le sycomore,
Il m'appelle en rêvant : j'y crois ;
Et moi, l'œil sur sa pâle étoile,
Tous les soirs, j'attends en ce lieu,
Où de sa décroissante voile
Me parvint le dernier adieu. »

C'est ainsi qu'Elmance, la blonde,
Chantait sur la tour des remparts.
Là, naguère, aux bruits sourds de l'onde,
Osval lui dit : « J'aime et je pars. »
Et sous cette ogive qui penche,
La vierge, en croyant refuser,
Laissa fuir son écharpe blanche
Et pensa mourir d'un baiser.

Comme Elmance chantait encore,
Sa mère accourt et la rejoint;
Sa mère, qui sans doute ignore
Que l'amour ne se guérit point :
— « Cesse tes plaintes éternelles,
Ton Osval, là-bas, a cherché
Quelque amante aux noires prunelles...
Ou sous les sables est couché.

« Écoute : George d'Eristole
Offre ses trésors pour ta main;
Il a ma foi, j'ai sa parole,
Tu seras sa femme demain. »
— « Ciel! s'écrie Elmance effrayée,
Quelle image osez-vous m'offrir!
Osval ne m'a point oubliée...
Et, s'il est mort, je veux mourir. »

George, baron farouche et sombre,
Au pied de la tour vient s'asseoir;
Debout, devant lui, comme une ombre,
Elmance apparaît vers le soir.
Il s'émeut, une joie étrange
Brille sur son front menaçant;
Mais elle, de la voix d'un ange,
Lui dit ces mots en rougissant :

« J'aime Osval; la fée Armantine
M'a promise au beau chevalier;
A son départ en Palestine,
J'ai pleuré sur son bouclier.

Osval! je garde sa promesse
Écrite dans mon cœur brûlant...
Lui seul, après la sainte messe,
Doit dénouer mon voile blanc.

« Mais, si mes plaintes étouffées
Ne me rendent pas mon Osval,
Tu connais le pouvoir des fées...
Malheur, malheur à son rival!
Qu'il tremble! — Au moment où l'infâme
Croirait triompher de ma foi,
Il n'aurait qu'un spectre pour femme...
A présent, George, épouse-moi! »

Elle dit, et dans les ténèbres
Fuit et précipite ses pas,
En murmurant des mots funèbres
Que George écoute et n'entend pas.
Mais est-il un frein légitime
Pour cet impie au cœur de fer?
Il rit des pleurs de sa victime
Et des menaces de l'enfer.

Déjà la gothique chapelle
S'orne de feuillage et de fleurs,
Et la cloche joyeuse appelle
L'époux sombre et l'épouse en pleurs.
Vingt pages, en grande toilette,
Vont cherchant Elmance... Un d'entre eux
La trouve enfin près d'un squelette,
Lisant dans des livres hébreux.

On l'entraîne. — Triste et parée,
La victime est devant l'autel.
La foule, en deux rangs séparée
S'amuse à son trouble mortel.
Vers son épouse infortunée
George se tourne, en souriant;
Déjà le voile d'hyménée
Ne couvrait qu'un spectre effrayant!

La cérémonie est troublée,
Le prêtre se tait, l'époux fuit.
Voilà qu'à travers l'assemblée
Le fantôme ardent le poursuit.
Il le poursuit pendant une heure
Parmi les grands bois d'alentour,
Et le ramène à sa demeure,
Et monte avec lui dans la tour!

Depuis, quand l'horloge prochaine
Lentement a sonné minuit,
Une morte, traînant sa chaîne,
Du cercueil s'échappe à grand bruit.
Au lit du veuf elle prend place,
Froide, à côté de lui, s'étend,
Et, par un sourire de glace,
Réclame un hymen révoltant.

Le méchant se signe et récite
Psaume et pater... vains talismans!
Le spectre s'acharne et l'excite
Par d'horribles embrassements.
Et, pour un moment, s'il retombe
Au fond d'un sommeil plein d'effroi,
Une voix, qui sort de la tombe,
Soudain lui crie : « Épouse-moi! »

SUR LE BUSTE DE SPONTINI

Triomphateur lyrique, en son char où s'étale
Son *Olympie,* avec *Cortez* et la *Vestale,*
Dans Rome, dans Paris, dans Berlin immortel,
Il vient, multipliant sa victoire infinie,
Asseoir sous tous les cieux le camp de son génie,
Comme un dieu voyageur, qui va changeant d'autel.

Et voilà que superbe, en mes humbles pénates,
Où mon luth n'a pour lui que d'indignes sonates,
Spontini m'apparaît, sous le ciseau vivant! —
Spontini! chaque fois que mon œil le contemple,
Fier de l'hôte divin, j'ai honte de son temple...
Mais tout temple est splendide où le culte est fervent!

A MADAME RÉCAMIER

Celle qui, sous les bois de l'antique Abbaye,
Projette un pur reflet de grâce et de beauté,
Sans commander jamais, à toute heure obéie,
Je l'ai vue, exerçant sa douce royauté.

L'ange de bienveillance est assis auprès d'elle,
Et le génie, un jour, enchaîné sur ses pas,
Forme autour de sa vie une garde fidèle,
Luxe miraculeux que d'autres rois n'ont pas!

SÉRÉNADE

Nuit calme et sombre,
Délices des chaleurs,
    Verse ton ombre
Sur les balcons en fleurs.

Quand les jaloux sommeillent,
Sous tes voiles s'éveillent
    Le rossignol
Et le luth espagnol.

Comme à Grenade
Qu'on soit ici fêté ;
La sérénade
Suit partout la beauté.

Quand les jaloux sommeillent,
Dans les ombres s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

A Paris même,
L'amour nous appela.
Pourvu qu'on aime,
Nos guitares sont là.

Quand les jaloux sommeillent,
Dans les ombres s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

La jeune femme
Nous entend sans nous voir,
Et dans son âme
Se glisse un vague espoir.

Quand les jaloux sommeillent,
Dans les ombres s'éveillent
Le rossignol
Et le luth espagnol.

A MON AMI A. DE VAUCORBEIL

Les arts, des nations glorieux contumaces,
Sont lents à pénétrer dans l'épaisseur des masses.
La musique surtout. Car, c'est un fait certain,
On voit avant d'entendre. — Ouvert dès le matin,

L'œil juge ou croit juger; et l'oreille tardive,
A goûter les accords péniblement arrive.
Individus ou peuple ont presque tous des yeux;
L'oreille aristocrate est un luxe en tous lieux.

Qui le sait mieux que vous, noble enfant de la Muse
Que rien n'arrête et rien n'abuse,
Et qui si vaillamment, parmi tant de hasards,
Courez la palme des Mozarts!

L'ANE ET LE ROSSIGNOL

FABLE

(*Poésie russe.* — KRILOFF)

Un âne (il s'en trouve partout)
Se promenait dans un bocage,
N'admirant pas et mangeant le feuillage;
Il jouissait bêtement, mais beaucoup.
Voilà qu'il aperçoit, retiré sous l'ombrage,
Un rossignol. — Soudain,
Prenant son air badin :
« Ah ! c'est toi ! salut, mon confrère,
Se met-il galamment à braire.
Tu chantes, m'a-t-on dit, comme un petit Martin :
Voyons, de ton gosier déroule les merveilles.
Devant moi tu peux tout chanter :
Je suis digne de t'écouter;
Regarde plutôt mes oreilles! »

Soudain le chantre du printemps
Éleva dans les airs sa voix sonore et tendre :
Il pressait, suspendait ses concerts éclatants :
Il chantait le plaisir, puis gémissait longtemps.

Et les oiseaux groupés se taisaient pour l'entendre,
Et les vents s'arrêtaient, et les troupeaux charmés
Oubliaient l'onde fraîche et les prés embaumés ;
Et, guidant ses amours sous l'ombre bocagère,
Le pâtre, plus hardi près d'un sein plus troublé,
Soupirait, sur les chants du troubadour ailé,
De longs aveux plus doux au cœur de sa bergère.

L'oiseau divin a fini sa chanson.
L'âne aussitôt : « Pas mal. Nous ferons quelque chose.
Fort bonne qualité de son !
Qui sait? tu deviendrais peut-être un virtuose,
Si notre coq t'avait donné quelque leçon.
C'est lui qui chante, oh ! oh ! d'une belle façon !... »

Contre l'arrêt grotesque implorant un refuge,
Le pauvre rossignol, loin, bien loin s'envola;
Et dans les déserts s'en alla
Chanter pour les échos et non pour un tel juge.

Vous êtes parmi nous des rossignols aussi,
Poëtes ; fuyez les profanes;
Chantez, mais à l'écart; hélas ! dans ces temps-ci,
Qui trouvez-vous souvent pour vous juger? — Des ânes !

C'EST A MON TOUR!

CHANSON D'UN TROUVÈRE

Allais portant de belle en belle
Mon tendre feu ;
Tous les jours conquête nouvelle,
Nouvel adieu.

Renvoyais dans l'histoire ancienne
Parfait amour...
Ma main a rencontré la tienne :
C'est à mon tour!

D'amour n'ayant connu les chaînes,
N'avais tourments;
Toujours gai, riais de vos peines,
Pauvres amants!
A présent si, loin de tes charmes,
Perds un seul jour,
Le cœur gros, les yeux pleins de larmes,
C'est à mon tour!

Mais ton sourire, une parole
Que tu me dis,
Et me voilà, ma belle idole,
Au paradis!
Je n'ai souci du roi lui-même
Ni de sa cour:
A moi gloire et bonheur suprême,
C'est à mon tour!

Ne voudrais d'un si doux servage
Jamais sortir...
Et, quand pour le sombre rivage
Faudra partir...
Si ta main presse encor la mienne
Avec amour...
« Ah ! pourquoi, dirai-je en grand'peine,
Est-ce à mon tour!!... »

MISCELLANÉES

La poésie, hélas! n'est rien par elle-même,
Tant que d'un cœur, touché de la grâce suprême,
Elle n'éveille point le sympathique amour;
C'est Galatée ouvrant ses yeux de marbre au jour;
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime!

—

Bourges, où j'ai connu le sourire et le jour,
De mes tout premiers ans ô maternel séjour,
Je fus loin de ton sein jeté par une trombe,
Enfant déraciné comme un frêle roseau.
Mais, n'importe où le sort doit élever ma tombe,
Ma dernière pensée ira vers mon berceau.

—

Un avare portait ses souliers à la main
Dans ses excursions champêtres.
Un jour qu'il eût fallu des bottes ou des guêtres,
Tant ronces et cailloux hérissaient le chemin,
Ce *va-nu-pieds* des plus ingambes
Se déchira si fort et les pieds et les jambes,
Qu'ils n'avaient plus l'aspect humain.
Ah! ah! s'écria-t-il, en se moquant des autres,
Si cependant, messieurs les beaux,
J'avais mis mes souliers, ils seraient en lambeaux
Et tout troués commes les vôtres!

—

Vous avez des douleurs, nous avons tous les nôtres,
Madame; c'est le sort des enfants d'Ève; mais,
Vos yeux souffrants ce soir ne vous feront jamais
Tant de mal qu'ils en font aux autres!

—

Un ami du progrès et de l'humanité,
Un grand savant nous dit comme il faut qu'on opère
Pour avoir des enfants d'esprit à volonté...
C'est grand dommage, en vérité,
Qu'il n'ait pas enseigné son secret à son père!

—

Les plus aimables fleurs, sous d'agrestes berceaux,
Fleurissent chastement, loin de la multitude;
Les plus mélodieux oiseaux
Chantent dans la nuit calme et dans la solitude.

Pourra-t-on s'étonner qu'une sainte langueur
Vous fasse rechercher l'ombre des monastères
Pour répandre, dans leurs mystères,
Les parfums et les chants qui sont dans votre cœur!

—

Cet ouvrage en natte, humble écrin...
Voilà, sous sa triple muraille,
Madame, comme en son chagrin,
Un pauvre prisonnier travaille.
Ah! si tous vos captifs tressaient ainsi la paille,
La paille deviendrait plus chère que le grain!

—

Un bal de charité! de la chaumière au trône,
Ces deux mots vont frapper aux cœurs, et les saisir!
Ce n'est point profaner l'aumône,
C'est sanctifier le plaisir.

—

D'une main elle chante et de l'autre elle tonne;
Elle a ce qui nous charme et ce qui nous étonne.
Telle est sur le clavier sa double mission :
Tantôt c'est l'incendie et tantôt l'étincelle,

Et l'on dirait une gazelle
Ayant la force d'un lion.

—

Le parapluie, ami fidèle, ami nouveau,
Ne suit pas le commun usage :
Il demeure à l'écart du moment qu'il fait beau,
Pour se montrer aux jours d'orage.

—

Anna vit; mais, si l'on insiste
Pour deux témoins suivant la loi,
Voilà sa mère et voici moi :
Nous existons, donc elle existe!

—

Quoi! Narcisse est mort aujourd'hui!...
Une grande perte... pour lui!

—

Tes grâces, ton esprit, tout est beau, tout est neuf,
Tout est divin... aussi je n'en veux rien rabattre.
Les Grâces étaient trois, les Muses étaient neuf...
Tu chantes, tu souris; elles sont dix et quatre!

—

Quand les divinités entraient dans les cabanes
(La fable nous l'apprend et j'y crois un peu tard),
En adorations on voyait les profanes,
Et tout prenait un air de temple et de nectar.
Pour vous aider, Madame, à nous venir encore,
Supposez nos lambris quelque temple enchanté,
Supposez le nectar en buvant notre thé...
Mais ne supposez pas surtout qu'on vous adore!

—

Chaque heure, loin de vous, Marie, est languissante,
Vos bouquets vont donner un charme à nos douleurs;
Et nous regarderons souvent ces belles fleurs,
Pour que vous soyez moins absente.

—

En ce bas monde il n'est complète chose:
Les mieux pourvus ont, au plus, demi-dose.
Du bel oiseau qui poésie a nom,
Aucuns ont-ils tous les attributs? non.
Si troubadours en prirent le ramage,
Trouvères donc en eurent le plumage;
Et dans son cœur puisent bardes bretons,
Moins curieux de couleurs et de tons.

—

N'allez guère en voiture et ne dormez point tard,
Nous disait Dupuytren; c'est l'hygiène entière;
Tout lit est plus ou moins une espèce de bière,
Toute voiture un corbillard.

—

« Calmez-vous, dit Tronchin prêt à quitter la scène,
Cher confrère, par tous les saints!
Je laisse après ma mort deux fameux médecins,
Qui? — La diète et l'eau de la Seine. »

—

Depuis dix ans, aux mois de la neige ou des fleurs,
Je pleure et brûle pour ma dame,
Sans que mes feux, hélas! aient pu tarir mes pleurs,
Ni mes pleurs éteindre ma flamme.

—

Ci-gît Isabella. — Passants de toute sorte,
Reposez-vous sans peur sur ce gazon pieux;

Elle n'a point péri d'un mal contagieux;
Lisez : « C'est de constance en amour qu'elle est morte. »

—

La douleur véritable et le vrai dénûment
Échappent aux regards des hommes, dit l'Apôtre;
Une pudeur d'instinct recouvre également
Les blessures de l'une et les haillons de l'autre.

—

On s'attend à tout, eh bien!
On ne se prépare à rien.

—

Le sage, en tous lieux, se défend
De ce qui premier rire ou premiers pleurs se nomme;
Le crocodile sait pleurer comme un enfant;
Et l'hyène rit comme un homme.

—

Les astres calmes pour témoins,
Une vague disait à l'autre :
« Quelle course rapide, hélas! est donc la nôtre! »
Et la troisième dit : « Vivre peu, souffrir moins. »

—

La vie — il faut le savoir —
N'a pas assez de biens dans toutes ses richesses,
Pour nous dédommager, bourgeoises ou duchesses,
De l'oubli d'un seul devoir.

—

Parler bas, ce n'est rien qu'un petit bruit qui passe;
Or, écrire au crayon, c'est parler à voix basse.

—

Souffrez qu'à huis clos je m'en ouvre :
La médecine, c'est un art
Qu'on exerce de toute part,
En attendant qu'on le découvre.

—

Quelqu'un, charmante Anna, qui croit bien s'y connaître,
Disait, en me voyant passer de sa fenêtre,
Que je ne suis pas fier, ni content... à demi.
Pourquoi non?... j'ai la chance d'être
Votre cousin et votre ami.

—

L'homme très-souvent sacrifie,
— Même le plus spirituel, —
La vie au moment actuel,
L'éternité même à la vie.

—

Grands esprits et grands cœurs, les poëtes, les sages,
Si pareils de fortune, et de traits si divers,
Sont les proscrits de tous les âges,
Les exilés de l'univers.
Le mal, pour ces hommes d'élite,
Est l'éternel cosmopolite.
Mais ne seraient-ils pas d'eux-mêmes par trop vains,
Sans le fiel que leur lèvre incessamment déguste?
Vertu, génie, ils ont tous les trésors divins...
Les autres ont les biens de la terre... c'est juste!

—

Les miséricordes divines
Gardent les roses sans épines
Du printemps éternel... à ceux
Qui, sur la terre, peu chanceux,
N'ayant que le revers des choses,
Cueillent les épines sans roses.

TOBIE

I

C'est toi, mon fils, car j'entends bien ta voix !
Que ton absence eut de jours et d'alarmes !
Ton père aveugle a des yeux pour les larmes,
Larmes d'angoisse et d'ivresse à la fois.
Oh ! parle encor ! — Quand je t'écoute
J'ai comme une image de toi ;...
Mais tout est noir... Mon Tobie est sans doute
Plus beau qu'un ange, et ce n'est pas pour moi !

Hélas ! Quel baume d'Arabie,
Un seul jour, me rendra mes yeux
Pour voir les cieux
Et mon Tobie !

II

L'ange de Dieu, qui te ramène au port,
Ne peut-il point d'une céleste flamme
Percer la nuit où s'engloutit mon âme ?
Car voir, c'est vivre — un aveugle est un mort !
Mais... tes doigts touchent ma paupière,
Qui s'ouvre au feu de ton amour !
Mon fils, je vois ! je vois ! c'est la lumière !
Tu m'as rendu la vie avec le jour !

Ma longue épreuve est donc subie !
Oh ! double trésor de mes yeux !
Je vois les cieux
Et mon Tobie !

III

Oui, te voilà! que je t'admire encor!
Et l'ange aussi qui sur nous prie et veille!
Et cette autre ange, enfant toute pareille
A Rébecca, près du puits de Nachor!
Viens, Sara, fleur de la famille,
Sur mon sein tremblant de bonheur!
Merci, mon fils! je n'avais pas de fille!
— Chantons, tous trois, un cantique au Seigneur!

Seigneur du juste et de l'impie,
Seigneur, tu peux fermer mes yeux :
J'ai vu les cieux
Et mon Tobie!

KASIMIR PREMIER, DIT LE MOINE

(*Poésie polonaise.* — NIEMCEWIEZ)

La Pologne était forte; elle était donc heureuse;
Elle avait un grand roi, le glorieux Chrobry;
Ses voisins redoutaient son aigle aventureuse,
L'aigle blanche au vol large, — et, sous ce noble abri,
Les serfs, jouant avec leurs chaînes,
Semaient l'or des moissons prochaines;
Tandis que dans la lice, où casques et harnois
S'entre-choquent aux bras des chênes,
Les seigneurs s'élançaient des festins aux tournois.

Miézyslas, après lui, des combats incapable,
Prit d'une main pygmée un sceptre de géant.

Sans vertu, débonnaire, et sans crime, coupable,
Il gagnait, jour à jour, son nom de fainéant.
Avec d'indignes fils des Slaves,
Ducs et barons à cœurs d'esclaves,
Il noyait d'hydromel l'oubli des grands exploits;
Et cependant au front des braves
Son épouse Rixa jetait ses dures lois.

D'un pays ennemi cette femme arrivée
Sur la Pologne en deuil régnait pour s'en venger.
Ce n'était dans les champs que rapine et corvée
Pour nourrir des flatteurs le ramas étranger.
Et quand l'indolent à la terre
Fut rendu... quand, las de se taire,
Le peuple — un peuple entier — osa tout haut gémir,
Couverte d'or et de mystère,
Elle fuit, emportant le jeune Kasimir.

Alors les Polonais d'une hydre d'anarchie
Sentirent se presser les anneaux étouffants;
Toutes les nations, dans la poudre affranchie,
Traînèrent de Chrobry les faisceaux triomphants.
La Bohême, la Moscovie,
Relevant leur tête asservie,
Des frontières partout insultèrent l'orgueil;
Et, découragés de la vie,
Le peuple aux saints autels n'implorait qu'un cerceuil.

Gnesne, royal séjour, noble cité des maîtres,
La ville des palais, des amours, des festins,
En proie à Bretystaw, vit ses trésors, ses prêtres
Et ses vierges partir pour des exils lointains.
Tout ce qui restait du royaume,
Dans les châteaux et sous le chaume,
Se ressouvint alors de Kasimir absent :
« Lui seul a le glaive et le heaume;
Allons vers lui! — Chrobry vit encor dans son sang. »

Dans un pays, bien loin, au fond d'un monastère,
Ils trouvèrent le roi saintement enfermé,

A deux genoux devant un autel solitaire,
Avec l'habit du cloître et le cierge allumé.
« Prince, notre Pologne expire,
Son peuple décimé soupire
Après sa vieille gloire, après son jeune Roi.
Ayez pitié de votre empire;
Prince, prenez ce glaive et dites : Suivez-moi ! »

— « Suivez-moi ! » dit le prince, et de son vœu de moine
Délié par le Pape, il fondit du coteau
Dans la plaine, et reprit son royal patrimoine,
Bataille par bataille, et château par château...
« Enfin, c'est toi, ma capitale !
Tends-moi tes bras, ville natale,
Comme à la voix du Christ ému d'humanité,
Déchirant la robe fatale,
Cette mère embrassa son fils ressuscité ! »

Le Sénat, le clergé, le peuple, à sa rencontre
Se portèrent : « Salut ! et sois le bienvenu,
Petit-fils de Chrobry ! Le maître enfin se montre !
A ton œil fier et doux nous t'avons reconnu.
Ta vue, à nos maux qu'elle apaise,
Est comme l'onde à la fournaise !
Ne souffre pas qu'un feu se rallume en nos chairs,
Et que la race polonaise
Terreur des étrangers, tombe encor dans leurs fers ! »

Kasimir dépassa tant d'espoir. — A son ordre
L'anarchie étouffa sa torche; et blonds Russiens,
Et pâles Allemands, balayés en désordre,
Jurèrent le tribut ! — et, comme aux jours anciens,
Le serf, jouant avec ses chaînes,
Sema l'or des moissons prochaines,
Tandis que dans la lice, où casques et harnois
S'entre-choquent aux bras des chênes,
Les seigneurs s'élançaient des festins aux tournois.

POÉSIE

LUE DANS LA FÊTE DE BIENFAISANCE POUR LES INONDÉS DE LA LOIRE AU CONSERVATOIRE DE PARIS EN 1847

S'il est au bout du monde, incendie ou famine,
Ou déluge, un fléau tombé sur les humains,
Ta prompte sympathie, ô France! n'examine
Ni races ni climats pour ouvrir tes deux mains:
N'importe ce qui souffre ou ce qui périclite,
Ton aumône cosmopolite
Au-devant du malheur court par tous les chemins. —
Si la tempête, au Nord comme au Sud familière,
Tonne sur un proscrit... Dieu peut te l'envoyer,
France; tu fus toujours la grande hospitalière :
Ton chêne tend ses bras au lierre;
L'exil, moins orphelin, se chauffe à ton foyer!

Eh bien! toi que jamais la plainte n'importune,
Redouble de pitié! — Ce n'est plus aujourd'hui
L'étranger fugitif, la lointaine infortune,
Qui réclament ton saint appui;
Le mal te frappe au cœur : ce sont tes enfants mêmes;
Souffrant dans tes cités, souffrant dans tes hameaux,
C'est ta chair, c'est ton sang qui crie : « Ah! si tu m'aimes,
Vois l'abondance de mes maux! »

Et, de Nevers à Tours, de paroisse en paroisse,
Avec les flots hurlants monte ce cri d'angoisse.
Le grand fleuve de Loire a perdu la raison,
Comme a dit le poëte; et, sur ses bords qu'il froisse,
Déracine et meurtrit grange, temple, maison...
« Car, tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine[1]! » —

1. Schiller, *la Cloche.*

Donc, ces pays, si beaux hier,
Si riches, les voilà, provinces condamnées,
Sans moissons dans l'été, sans abris dans l'hiver,
Et sans fleurs au printemps... et pour combien d'années !..
Non, il n'en sera point ainsi;

Paris ne le veut pas! — Ses largesses prodigues
Débordent, à leur tour, rompant toutes les digues;
Car Paris, c'est la tête... et c'est le cœur aussi! —
Loire, console-toi de tes propres ravages,
L'ingénieuse charité
Vient réconcilier le fleuve et ses rivages;
Et ce prix, tu l'avais d'avance mérité :
O fleuve! n'es-tu pas cette immortelle Loire
Qui, sauvant nos drapeaux troués par le canon,
Et faisant de tes flots un rempart à la gloire,
Nous gardas notre armée et lui donnas ton nom?

Ah! du lit mouvant de tes sables,
Écoute sur tes bords pleuvoir avec douceur
Tous ces secours intarissables,
Tributs de la Seine, ta sœur!
Et puis, te soulevant à demi hors de l'onde,
Tourne de son côté ta belle tête blonde,
Vois ce cirque de fleurs, de diamants et d'or,
Où brillent, plus que tout, des balcons jusqu'aux cintres,
Tant de beautés, amour et désespoir des peintres!...
Cette magnificence est une aumône encor!
Noble et contagieuse aumône
Qui descend des marches du trône,
Et dont un jeune prince électrise l'essor;
Seules fêtes, qu'aux jours où la grande famille
Dans ses fils devait tant souffrir,
Veuille accepter de nous l'Infante de Castille :
Des bienfaits à répandre, et des pleurs à tarir!

Honneur aux blanches mains qui, pieuses complices
D'un si haut patronage, ont partout récolté
Ce libre impôt, espoir de l'humble adversité,
Des heureux suprêmes délices;

Et qui peuvent enfin applaudir, sous leur gant,
De leurs efforts bénis le produit élégant! —
Il fallait, même avec ces douces émissaires,
L'appât des beaux plaisirs pour tenter la pitié,
Alliage utile aux misères,
Qui dans l'or des vertus se glisse pour moitié...
La musique est venue en aide aux commissaires;
C'est entre elle et le bien une vieille amitié :
Conseillère de foi, d'amour et d'héroïsme;
Pure ivresse, où se prend l'être immatériel,
Communion sonore, où se tait l'égoïsme,
Musique, le seul art des anges dans le ciel;
Toi qui berces l'enfance et consoles de vivre,
Prière du chagrin, prière du bonheur,
Musique, encens de l'âme, agréable au Seigneur,
Langue sainte, où jamais ne germe un mauvais livre !...

Bref — et ce mot sans doute arrive un peu tard — chœurs,
Virtuose, vont faire accueillir leur présence
Comme un luxe de bienfaisance
Pour qui battront ensemble et les mains et les cœurs.

Le mien tremble, agité d'une émotion sourde :
J'ai pris légèrement une tâche trop lourde...
Après tout si ma voix n'est pas à la hauteur,
Comme la royauté vous avez la clémence,
Mesdames, pardonnez aux fautes de l'auteur...
Je finis. — Maintenant, que le plaisir commence.

LA BRANCHE COUPÉE

(*Poésie russe.* — MIATLEFF)

— Où vas-tu flottante sur l'onde,
Pauvre branche? Tu ne sais pas.

Prends garde : la mer est profonde,
La mer est méchante, là-bas.

Avec la vague mugissante
Tu n'auras qu'un moment lutté,
Comme l'orpheline innocente
Avec notre perversité.

La terrible, quoi que tu souffres,
Te terrassera mille fois
Et t'entraînera dans ses gouffres...
Branche, prends garde, entends ma voix!

— Qu'ai-je besoin de prendre garde,
Répondit la branche, et pourquoi?
Je suis déjà sèche, regarde :
La vie, hélas! n'est plus en moi!

Du tronc paternel, presque morte,
L'aquilon vient de m'arracher...
Que la vague à tout vent m'emporte :
Je ne fais rien pour l'empêcher.

Aussi bien, sois juste, à cette heure
Qu'ai-je à désirer que mourir?
A mon cher arbre qui me pleure
Je ne pourrais plus refleurir!

LES ASTRES

(*Poésie allemande.* — KLOPSTOCK)

Les antiques forêts, les prés jeunes et verts,
Les monts brûlés, le vallon sombre,

L'humble voix du ruisseau, les vastes bruits des mers,
Et l'aurore et le jour et l'ombre
Proclament saintement le Dieu de l'univers.

C'est le Seigneur, c'est lui, par qui tout fut créé,
Dont la gloire aux cieux se fait lire,
Et qui d'un soleil d'or fit l'espace éclairé;
Sous sa main la céleste lyre
Des astres immortels conduit le chœur sacré!

Hosanna! que béni soit le Dieu des douleurs,
Qui fait briller, quand l'espoir tombe,
Les astres de la mort si doux à l'âme en pleurs!...
O belle terre, notre tombe,
C'est lui qui sur ton deuil jette un voile de fleurs!

RETOUR A PARIS

A LA PETITE LOUISE DE CROZE

Château de Chassaigne, 183..

Il faut que je vous parle, aujourd'hui que je pleure,
Louise, à m'écouter voulez-vous perdre une heure?
On peut bien perdre une heure alors qu'on a sept ans.
Oui, prêt à fuir, hélas! bien loin, pour bien longtemps,
Ces grands bois, ces grands monts, cette Auvergne chérie,
De mon cœur orphelin adoptive patrie,
Et votre frais château que d'avance j'aimais...
Qui sera déjà noir si j'y reviens jamais,
Il faut que je vous parle; et vous, petite folle,
Comme au lit d'un mourant pesez chaque parole.
Je ne le voulais pas, mais, c'est toujours ainsi,
Votre mère le veut, et je le veux aussi.
Je ne le voulais pas, car j'ai l'âme si sombre

Que c'est pitié vraiment qu'elle verse son ombre
Sur vos regards en feu, sur votre joue en fleur...
Vous demandez pourquoi je souffre, et quel malheur?...
Eh! mon Dieu! qui voudrait recommencer sa vie,
Au prix des maux qui l'ont, de jour en jour, suivie!...
Quel malheur?... un destin manqué; ce monde à voir;
Un chaos de pensers que nul ne doit savoir;
Vœux déçus, repentirs, lames empoisonnées,
Couleuvres dans le cœur sans cesse retournées;
Ou des rêves dorés, un fantôme charmant
Qu'emporte chaque aurore impitoyablement;
Ou des amis jetés loin de nous; quelque femme
Qui jouait un caprice à peine contre une âme;
O u le mal lent et sourd d'un cœur qui se souvient
Des morts... ou bien peut-être est-ce l'âge qui vient...
C'est tout cela. — Donc, moi je suis sombre et morose,
Comme vous, mon enfant, vous êtes blanche et rose.

Or, Louise, à nous deux! — Plusieurs vous apprendront
Que la grâce vous pose un diadème au front,
Et que, toute petite encore que vous êtes,
Il n'est guère de taille et de jambes mieux faites;
Que vos yeux sont très-noirs et vos cheveux très-blonds
(Double et rare beauté!), que vos cils fins et longs
S'abaissent palpitants sur votre belle joue,
Comme un grand papillon qui dans les fleurs se joue;
Que vous aurez bientôt la voix d'un rossignol!
Des pieds à rendre fou tout un bal espagnol;
Et que Dieu mit en vous l'harmonieux mélange
D'un esprit de lutin avec le cœur d'un ange.
Que sais-je? ces messieurs répandront sur vos pas
Mille douceurs encor... moi, je n'en parle pas.
Tous ces charmes d'ailleurs qu'après eux j'énumère,
Le beau miracle, étant fille de votre mère!

Ce dont il faut parler, c'est du futur emploi
D'une si riche dot. — Jurez, oh! jurez-moi
De ne la point user dans un monde profane
Où, comme la beauté, l'âme aux flambeaux se fane,
Où les hommes n'ont point d'amis s'ils n'ont point d'or,

Où les femmes, niant la pudeur, leur trésor,
Vous diront que, pourvu qu'on soit la plus jolie,
Aller s'inquiéter d'autre chose est folie;
Où mille sots blasés se creusent, jours et nuits,
A chercher des plaisirs qui les changent d'ennuis!...
Riez pourtant, chantez et bondissez de joie
Sur votre banc, sitôt que l'archet se déploie;
Soyez reine d'un bal, c'est bien, j'applaudirai.
Ainsi que la douleur le plaisir est sacré;
Mais qu'il soit, à travers les devoirs et l'étude,
Une distraction et non une habitude.
Malheur à vous, heureux du siècle! je vous plains :
Une fête vous prend d'une orgie encor pleins;
Le reflux du *raout* vous berce et vous emporte,
Mais, avec votre *groom*, le *spleen* est à la porte.
Quand le feu d'artifice est tiré, ce n'est plus
Qu'un échafaud, squelette aux bras noirs vermoulus,
Qui, devant nous, se dresse horrible, et dont la tête,
Se détache, plus sombre, aux lampions de la fête!

Et puis, qui sait? votre ange, enfant, vous garde-t-il
Des palais et des bals ou l'ombre d'un exil?
Qui peut savoir? comment serez-vous adorée?
Sur la verte pelouse ou la moire dorée?
Belle en manteau de cour ou belle en blanc corset,
Vous dirai-je : Princesse, ou Louise? qui sait?
Peut-être que le ciel, ainsi qu'à votre père,
Qui ne fait dans ses bois qu'une halte, j'espère,
Vous prépare un destin orageux, des combats,
D'où l'on ne sort plus grand que pour plonger plus bas,
Mais pour cueillir enfin des palmes peu communes,
Quand on a, comme lui, porté ses deux fortunes.
Savons-nous rien, sinon que tout est incertain?
Qui donc sera le soir ce qu'il fut au matin?
L'avenir porte un masque ou change de visage.

Que voulez-vous? la vie est comme un paysage
Qui fuit se transformant à l'œil du voyageur.
C'est la lune : tantôt, dans sa pleine largeur,
Sur le bord d'un nuage elle s'arrête... et passe,

Comme le front d'un spectre égaré dans l'espace,
Tantôt, frêle croissant, elle se penche aux yeux,
Comme un vaisseau d'argent échoué dans les cieux;
Le soir, c'est une reine, écartant tous ses voiles
Qui rassemble autour d'elle et tient sa cour d'étoiles;
Hier, morne et sanglant, son disque avait surgi
Comme un grand bouclier dans les forges rougi;
Et demain elle aura, loin du ciel effacée,
Caché sa honte, ainsi qu'une épouse chassée...
Telle est la vie, avec ses retours inconstants,
Depuis le péché d'Ève et surtout dans nos temps,
Où, du monde en péril accumulant les phases,
Dieu laisse au grand chaos en secouer les bases,
Et partout arracher le vieux manteau des rois,
Et pour l'arbre de sang déraciner la croix,
Cependant que son souffle avec de lourdes nues,
Pousse du Gange au Rhin des pestes inconnues...
Pourquoi les bons punis? pourquoi le mal vainqueur?
Mystères! adorons, et vivons par le cœur;
Vivons par la vertu, vivons par la pensée,
Triple don, négligé de la foule insensée :
Force, Amour et Lumière, humaine trinité,
Symbole temporel de la divinité!

— Vous souriez, Louise, et sans doute vous dites
Que je tiens des discours bien forts pour des petites
De sept ans. Mais toujours l'orgueil se glisse en nous,
Et c'est pour les mamans que sont les beaux joujoux.—

Ah! vivez par le cœur! tout le reste est fragile:
Ambition?... colosse avec des pieds d'argile;
Vanité?... faux brillant que le jour amortit,
Fruit de cire qui tente et trompe l'appétit;
Fortune?... fastueuse et basse courtisane
Qui vend cher ses faveurs, nous énerve et nous damne;
Sale idole debout sur tous nos saints débris,
Et, dans son temple grec, patronne de Paris.
Ah! vivez pour aimer, aimer Dieu, la nature,
Les arts, passion chaste et sublime imposture,
La sainte poésie au feu sombre ou vermeil,

Par qui l'âme s'épure et remonte au soleil;
Pour aimer les travaux, les fêtes domestiques,
Les fabuleux récits des merveilles antiques,
Et les jeux fraternels sous le large noyer
Qui défend des chaleurs et chauffe le foyer;
Pour aimer vos parents, si joyeux de leur fille;
Et leurs amis, qui sont encore une famille;
Et pour aimer aussi quelqu'un... d'un autre amour,
Qu'il vous faudra connaître en l'inspirant un jour;
Mais l'amour idéal, jeune, exclusif, austère,
Qui traverse une vie et n'est pas de la terre,
D'abord faible et tremblant comme un astre qui point,
Bientôt comète ardente et qui ne s'éteint point;
L'amour enfin!... et non cet amour des coquettes,
Volant qui rebondit sur toutes les raquettes,
Qui va, vient, tourbillonne, insensé de plaisir,
Comme un oiseau magique impossible à saisir,
Mais qui, lorsque le jeu se prolonge et s'allume,
Se prend l'aile, et toujours y laisse quelque plume.
Et d'ailleurs, dans ce monde étourdi, froid, moqueur,
Prenez-y garde, il peut se rencontrer un cœur.
Un seul regard de femme y verse un incendie.
Ne jouez pas ainsi! c'est une maladie,
Un sort que vous jetez avec un front serein.
C'est ainsi que l'on brise un homme, et qu'un chagrin,
Quand ses jours pâlissants commencent à décroître,
Le pousse à la folie, au crime ou dans le cloître!

Un exemple en dit plus que tous mes grands sermons;
Je le prends de nos jours et sans passer les monts...
Vous entendrez partout crier à vos oreilles
Qu'amour est mort... propos de banquiers ou de vieilles!

Eh! quel homme aima plus une femme!... c'était
Un amour frais, brûlant, qui souffre et qui se tait;
Le feu, longtemps caché, qui grandit sous la cendre;
A force de se taire il sut se faire entendre...
Vous peindre son extase alors, un Séraphin
Le pourrait... mais voilà ce qu'il lui dit enfin :
« Oh! vous m'avez placé sur un trône céleste!

Oh! j'ai pitié des rois si votre cœur me reste!
Tout ce que j'ai perdu, tout ce que j'ai rêvé,
Vos yeux cherchent mes yeux et tout est retrouvé.
Avais-je des chagrins? je ne sais pas, j'oublie!
Avec mon avenir je me réconcilie;
Comme Lazare, un Dieu me vint toucher du doigt!
Je renais! — Qu'il est beau le jour que l'on vous doit! —
Mais parlez, ordonnez : voulez-vous que le monde
Aux appels de ma voix par mille échos réponde?
J'occuperai le monde à répéter mon nom.
Ne le voulez-vous pas, mon amour? eh bien, non :
Pourvu que je vous serve et que je vous adore,
Et que je vous le dise et vous le dise encore,
Toute autre gloire est folle, et mon nom ne m'est doux
Qu'enchaîné près du vôtre et prononcé par vous...
Comment! c'est vous, c'est moi, là, tous deux, loin des autres,
Ces deux mains dans mes mains sont-elles bien les vôtres?
Vous tremblez!... et pourquoi tremblez-vous, mes amours?
M'aimerez-vous longtemps? — Je ne sais; — mais toujours!

Or, la première fois qu'il revit sa fidèle,
Un étranger marchait d'un certain air près d'elle...
Disons tout cependant : trois mois s'étaient passés...
Qui peut tromper des yeux d'amant? C'en fut assez.
Le rêve en cauchemar bien vite dégénère,
Et la source en torrent. L'arbre atteint du tonnerre
Croule avec tous ses fruits qui ne mûriront pas.
C'en fut assez, vous dis-je; et, se mourant tout bas,
Fort gai d'ailleurs, afin de n'égayer personne,
Il jeta trois dés, puis... Mais c'est midi qui sonne,
Ma Louise; êtes-vous gentille et moi bavard!...
Allez donc; vous saurez mon histoire plus tard.
Avec vos grands cheveux, allez, petite reine,
Secouer mes leçons au pont de la Garenne;
Mais songez-y, le soir; et priez le bon Dieu
Pour celui qui vous prêche et qui va dire adieu!...

. . . . . .
. . . . . .

Paris, novembre 183..

L'adieu fut prononcé. J'ai revu la grand'ville
Où la guerre étrangère et la guerre civile
Ont dressé tour à tour et traîné vingt drapeaux.
La ville sans raison, sans air et sans repos,
Et sur qui, tous les ans, l'ange maudit secoue
Quatre mois de poussière après huit mois de boue.
M'y voilà cependant. — Oh! le sombre séjour,
Par une fin d'automne et vers la fin du jour!
Où sont mes rocs brûlants et mes fraîches arcades,
Les cris de l'aigle à jeun, le fracas des cascades,
Les soupirs des forêts et des beaux lacs?... Au lieu
De ces grands bruits qui sont comme la voix de Dieu,
C'est la voix des crieurs de la Bourse, Gomorrhe,
Qu'il faudra bien qu'un jour le feu du ciel dévore!
Le chagrin est plus noir dans la noire cité;
Et partout le brouillard, comme un crêpe jeté...
La pâle aurore touche au pâle crépuscule,
Ce monde est triste à voir, et le soleil recule...
Deuil au ciel! — Deuil au cœur!...
Quel magique univers
A rejeté soudain le linceul des hivers?...
Pour un soleil mourant des milliers de bougies,
Et splendides galas et dansantes orgies
Et fleurs de mousseline et femmes de satin
De leur nocturne joie insultant le matin;
Et bouillants orateurs, vaporeux virtuoses,
Drames échevelés, festivals grandioses;
Et rêves insensés et systèmes changeants,
Pour qui, sans y rien voir, se battent tant de gens.
Et Rachel, Carlotta, Cruvelli... que dirai-je?
Et le musée ouvrant ses salons où Corrége
Revit avec Rubens, Poussin et Canova,
Sous des noms, jeune espoir du vieux siècle qui va,
Et romans de l'enfer, céleste poésie,
Double ivresse de punch brûlant et d'ambroisie;
Et, comme au blanc Moscou, tout le jour les traîneaux,
Comme à Naples, les soirs, masques et dominos;

Et, sous les lustres d'or, les longues causeries
D'aventures, de guerre et de galanteries,
Tant d'éblouissements, tous ces chants, tous ces cris,
Ce prisme, ce chaos harmonique, Paris!
Ce temple à mille dieux, ce bazar, cette fête!
Paris, la vie ainsi que les hommes l'ont faite,
Opposant, fils rivaux du monarque du ciel,
Leur monde fantastique à l'univers réel;
Monde dont le caprice enfanta la merveille,
Monde qui sous la neige et dans les nuits s'éveille,
Monde qui vous fascine et l'âme et les regards,
Car la nature est belle... un peu moins que les arts;
Car, bien que morne au bord de cette mer qui roule,
Et muet dans ce bruit, et seul dans cette foule,
Tant de prestiges, tant d'éclat, de mouvement
Vous entoure, qu'il faut s'y mêler par moment;
La vapeur du festin malgré vous vous enivre,
Et l'on croyait mourir, et l'on se prend à vivre.

Salut, gouffre sauveur, Babylone du nord!
Toi que je blasphémais, toi l'orage et le port,
Salut! — il n'est que deux séjours sur cette terre,
L'exil où maintenant s'accomplit le mystère
De quelque belle amour cachée à tous les yeux,
Court exil que l'on quitte à regret pour les cieux,
Et Paris, grand foyer, lumineuse tempête,
Où le cœur s'étourdit, où l'on vit par la tête,
Salut donc! de ton luxe et de tes arts pompeux,
Réveille mes regards éteints, et si tu peux,
Couvre de tous tes bruits les cris d'une âme en peine.
Entendre et voir, c'est vivre. — Allons, Paris, en scène!
Je veux du drame immense, aux huit cent mille acteurs,
Suivre la marche, assis au banc des spectateurs.
Tristes soulagements à l'Irrémédiable,
Passez, maux et douleurs des autres! — Et toi, Diable,
Qui cent ans dans la fiole es demeuré honteux,
Casse encor ta prison avec ton pied boiteux.
Jamais pays, jamais siècle ne fut plus digne
Du ouet étincelant de ta verve maligne.
Sottise, vice heureux, faux amours, folles mœurs

Tout est mieux qu'à Madrid... sors, sors donc ou tu meurs!

— Bien; il est nuit : partons. D'un coup de ta béquille
Des maisons, des palais fais sauter la coquille;
Étale devant moi les cœurs, la vie à nu,
Et des types humains le revers inconnu;
Ote aux hommes leur masque, à nos dames leurs voiles.
Qu'au fond de tout, partout, l'œil ardent des étoiles
Plonge; et dans ses comptoirs, au bal, au club, au lit,
Prenons Paris entier comme en flagrant délit.
Viens, démon! — Tu seras le plus fêté des anges
Si, parmi ces tableaux, ces mystères étranges,
Je puis, sous la magie où tu vas me tenir,
De moi-même, un instant, perdre le souvenir!

LE ROI DES AULNES

Poésie allemande. — GŒTHE)

Qui donc passe à cheval dans la nuit et le vent?
C'est le père avec son enfant.
De son bras, crispé de tendresse,
Contre sa poitrine il le presse,
Et de la bise il le défend.

— « Mon fils, d'où vient qu'en mon sein tu frissonnes.
— Mon père... là... vois-tu le Roi des aulnes,
Couronne au front, avec un long manteau?
Tiens! Tiens! — Mon fils, c'est un brouillard sur l'eau.

« Viens, cher enfant, suis-moi dans l'ombre;
Je t'apprendrai des jeux sans nombre;
J'ai de magiques fleurs et des perles encor;
Ma mère en son palais a de beaux habits d'or! »

— « N'entends-tu point, mon père (oh! que tu te dépêches!)
Ce que le Roi murmure et me promet tout bas?
— Endors-toi, mon cher fils, et ne t'agite pas;
C'est le vent qui bruit parmi les feuilles sèches. »

— « *Veux-tu venir, mon bel enfant? oh! ne crains rien!*
Mes filles, tu verras, te soigneront si bien!
La nuit, mes filles blondes
Mènent les molles rondes...
Elles te berceront,
Danseront, chanteront!... »

— « Mon père, dans les brumes grises
Vois ses filles en cercle assises!
— Mon fils, mon fils, j'aperçois seulement
Les saules gris au bord des flots dormant. »

— « *Je t'aime, toi... je suis attiré par ta grâce!*
Viens, viens donc! un refus pourrait t'être fatal! »
— Ah! mon père, mon père! il me prend... il m'embrasse.
Le Roi des aulnes m'a fait mal! »

Et serrant de plus près son enfant qui sanglote...
Le père alors frémit et galope plus fort.
Il touche au vieux manoir, son manteau s'ouvre et flotte...
L'enfant, dans ses bras, était mort!

MARGUERITE AU ROUET

(*Poésie allemande.* — GŒTHE)

Ma paix est loin, mon cœur est lourd! — La paix
Ne reviendra jamais, oh! non, jamais!

Ah! c'est ma tombe,
Où *lui* n'est pas.
Un voile tombe
Devant mes pas.
Ma pauvre tête
Tourne déjà...
Avec ma fête
Elle s'en va.

Ma paix est loin, mon cœur est lourd! — La paix
Ne reviendra jamais, oh! non jamais!

C'est *lui* que je guette
Aux vitres toujours;
Dehors, inquiète,
Pour *lui* seul je cours.
Voilà (quel délire!)
Son port gracieux,
Son tendre sourire,
L'éclair de ses yeux;
Sa voix qui résonne
Pour m'électriser,
Sa main qui frissonne...
Ah! Dieu! son baiser!!

Ma paix est loin, mon cœur est lourd! — La paix
Ne reviendra jamais, oh! non, jamais!

Après *lui,* sans rien craindre,
S'élance mon désir;
Ne pourrai-je l'atteindre
Là-bas, et m'en saisir!
Et puis, libre et maîtresse,
De baisers le couvrir?...
Dussé-je enfin d'ivresse
Sous tous les siens mourir!

Ma paix est loin, mon cœur est lourd!...
. . . . . .

ENVOI

A MADAME ANNA D***

Chez vous, qui les aviez vus naître,
Mes vers, enfants voilés pour tous,
Qui les caressiez, et peut-être
Vous plaisiez à faire paraître
Comme ils se plaisaient avec vous;

Chez vous, d'un air froid et morose
Mon livre un jour fut accueilli...
Les papillons laissent la rose
Du moment qu'elle est tout éclose,
Et les oiseaux, le fruit cueilli.

La lyre a chanté sans mystère,
Son chant vous devient importun;
L'encens, qui brûlait solitaire,
Vole en nuage sur la terre,
Et vous n'aimez plus son parfum.

Vous aimiez la source inconnue
Qu'entourait un ombrage épais;
Bien souvent, quand grondait la nue,
Sur ses bords vous êtes venue
Chercher son murmure et la paix.

A son petit bruit attentive,
Vous perdiez les heures du jour,
Laissant quelque larme furtive
Tomber dans cette onde, plaintive
Comme un chant de deuil et d'amour.

Puis, vous vous preniez à sourire
A vos traits frémissant dans l'eau,
Comme les cordes d'une lyre
Que balancerait le Zéphire
Aux faibles branches d'un bouleau.

Jamais, le soir, vous n'en revîntes
Sans en rapporter quelque fleur,
Quelques plumes mollement peintes
De ses ramiers, chanteurs sans craintes
Loin des piéges de l'oiseleur.

Et, comme un écho qui s'enflamme,
Vous répétiez tous leurs accords;
Et, j'en suis sûr, aucune femme
Ne se réjouit dans son âme
Plus que vous ne faisiez alors.

Mais, la paresseuse fontaine
Dans l'ombre a lentement grossi;
Et, comme une biche incertaine,
Vers quelque pelouse lointaine
Elle veut s'échapper aussi.

Elle sort de son lit de mousse,
Et déjà son flot diligent,
Cédant à l'instinct qui le pousse,

Fuit parmi l'herbe épaisse et douce
Comme une couleuvre d'argent.

Et, plus fort d'épreuve en épreuve,
Le ruisseau devient un torrent,
Et le torrent un large fleuve
Où des grands bœufs plonge et s'abreuve
Le troupeau d'île en île errant.

Et vous, comme si chaque aurore
N'arrivait pas à son midi,
Comme si, plus brûlant encore,
Avec tout ce qui vous décore
Notre amour n'avait pas grandi;

Vous en voulez à l'humble source
De marcher en fleuve à la mer;
Vous semblez dévouer sa course
Aux froides haleines de l'Ourse,
Aux feux dévorants du Cancer.

Quoi! l'abandonner de la sorte
Parce qu'il prend un libre essor!...
Hélas! hélas! que vous importe
S'il coule obscur, ou s'il emporte
Dans son sable quelques grains d'or!

Avant que le matin se lève,
Vous informez-vous seulement
Si sur les cailloux de sa grève
Une vierge, en pleurs, fuit le rêve
Qui ressemble aux pas d'un amant?

Si, lorsque l'ombre s'amoncelle
Sous le vol nébuleux du soir,
Chaque astre, dont l'œil étincelle,
N'aperçoit pas dans la nacelle
Deux êtres différents s'asseoir?

Si, parmi tant de clameurs viles,
Le fleuve élève au ciel sa voix?
S'il baigne d'opulentes villes
Et, loin de leurs palais serviles,
Quelques fiers donjons d'autrefois?

Savez-vous s'il soupire ou gronde?
S'il fertilise ou s'il détruit?
Si, dans la candeur de son onde
Se dégorge la fange immonde
Des égouts, lâchés à grand bruit?

Ou s'il roule, aux yeux du vulgaire,
Sous quelque beau pont habité
Par ces vieux grands hommes de guerre
Que David a dotés naguère
D'une double immortalité?

Que vous importe?... ah! c'est dommage,
Car toujours, orageux ou non,
Chaque flot, d'hommage en hommage,
Aurait balancé votre image,
Tout en murmurant votre nom!

NOTRE-DAME ÉTOILE DE LA MER

(*Poésie bretonne*)

I

Sire Raoul, avec ses hommes d'armes,
Faisait bien loin la guerre aux sarrasins;
Il fallait voir que d'ennuis et d'alarmes
Dans son castel et les castels voisins!...
Blanche surtout s'éteignait dans les larmes.

Quatorze mois avaient déjà passé,
Et de Raoul pas la moindre nouvelle !
Blanche, en songeant à son cher fiancé,
Sentait son cœur se fondre, et sa cervelle
Tourner, tourner dans un cercle insensé.

A la veillée où, tout bas, de Marie
Elle disait le Rosaire sept fois,
Son front tombait sur sa tapisserie,
La longue aiguille échappait à ses doigts ;
Rose qui meurt n'est pas plus défleurie.

Or, un matin qu'un souci plus amer
Jetait plus d'ombre au printemps de son âge,
A Notre-Dame Étoile de la mer,
Elle entreprit un saint pèlerinage,
Pour déjouer les piéges de l'enfer.

Elle avait mis, au lieu de serge et bure,
Toute en velours, sa mante aux plis royaux ;
Ses blonds cheveux, naturelle parure,
Portaient bandeaux de fleurs et de joyaux ;
Un voile d'or flottait sur sa figure.

Elle marchait ainsi par les sentiers,
Elle marchait, gracieuse et sévère,
Suivie en tout de deux hallebardiers ;
Et puis devant, luth en main, le trouvère
Chantait des lais amoureux et guerriers.

— « Oh ! disait-on, voyez ! c'est la plus sage,
Et la plus belle, et la plus tendre encor ! »
Et tout le monde admirait son corsage,
Et sa couronne et son grand voile d'or,
Et se rangeait pour lui livrer passage.

II

Longtemps, tous quatre, ils cheminèrent seuls,
Par des forêts, des landes inconnues;
Parfois, les soirs, des morts sous leurs linceuls
Semblaient glisser le long des avenues...
Enfin, enfin, voilà les huit tilleuls!

Car, huit tilleuls, auprès de la chapelle,
Verts en tout temps, s'élevaient hauts et droits;
Et, comme alors, — chacun se le rappelle, —
Chacun à part fait un signe de croix
Et l'oraison que tout chrétien épelle.

Le vent fouettait les grands tilleuls fleuris.
Un étranger, assis sous la verdure,
Humait le frais de leurs profonds abris,
Et de ses reins dénouait sa ceinture,
Et détendait ses pieds lourds et meurtris.

Que si c'était un homme de bataille,
Nul n'aurait pu l'affirmer sans affront;
Car il n'avait ni gantelet ni maille,
Ni dague au poing, ni panache à son front;
Acier ni fer ne lui serrait la taille.

Mais seulement, comme d'un chapelet,
A ses côtés pendaient les grains d'ivoire,
Comme une croix à son collier tremblait
Avec un buis bénit, on pouvait croire
Qu'il était clerc, ermite ou récollet.

Et cependant la douloureuse amante
Ne voyait rien au travers de ses pleurs;
Et pas à pas, elle avançait, charmante
Sous son bandeau de joyaux et de fleurs,
Sous son beau voile et sa royale mante.

Et puis voilà que le zéphyr léger,
En se jouant avec ses blondes tresses,
De leur couronne, à l'éclat passager,
Cueille une rose, et parmi cent caresses
La fait tomber aux pieds de l'étranger.

Et l'inconnu se baisse, prend la rose...
Il la portait à ses lèvres si bien!...
Mais un des deux hallebardiers s'oppose
A son ardeur et lui crie : « Ose, chien,
D'un souffle impur salir cette fleur, ose! »

Maudite soit la rose et l'églantier!
Ah! maudits soient les tilleuls dont l'ombrage
Vit ce débat! chaque hallebardier
Tira le glaive et fondit avec rage
Sur l'inconnu qui mourut sans crier.

Maudite soit cette fleur de discorde!
Car l'étranger, couché sous ce tilleul,
Portant rosaire et ceinture de corde,
C'était Raoul, qui revenait tout seul,
Seul et vaincu!... Dieu de miséricorde!...

III

C'était Raoul! Raoul! — Aux yeux de tous,
Blanche pressa d'une étreinte brûlante
Ces restes froids... qui seraient son époux;
Elle y reprit la fleur toute sanglante,
Et pénétra dans l'église, à genoux.

Une heure et plus, aux pieds de la madone
Et de son fils, chargé de blanc lilas,
Elle gémit; puis, ôtant sa couronne :
« Reine des cieux, perle ni rose, hélas!
N'orneront plus mon front, je te les donne;

« Moi-même avec ;... et seulement permets
Que cette fleur qui de son sang est teinte,
Sur moi toujours, dise combien j'aimais! »
Et, dès le soir, on vit la grille sainte
Sur ses vingt ans se fermer pour jamais.

LES DEUX ITALIES

LA MÈRE DES CÉSARS

« Ma sœur, ma jeune sœur, je règne, et tu t'amuses
A mêler des fleurs, des accords.
As-tu bien, nymphe grecque, oisive enfant des muses,
L'âme de Rome en ton beau corps?
La Sibylle a prédit — malheur à tout rebelle! —
Que l'univers serait à nous.
Il est à moi, regarde un peu : n'est-on pas belle
Avec cent rois à ses genoux?
Vois-tu mes légions, mes cirques, mes navires,
Mes festins, rivaux du nectar?
Jette tes chants, tes fleurs, tes rêves aux zéphires,
Et sois déesse de mon char. »

LA FILLE DES MUSES

« Reine de la terre et de l'onde,
Divine Impératrice, auguste sœur, salut!
Je me prosterne avec le monde
Au bruit de tes clairons... mais je garde mon luth!
Qui sait si les guerriers sauvages,
Sombre ouragan poussé vers l'astre des Césars,
N'arrêteront pas leurs ravages,
Enchaînés par la grâce et vaincus par les arts!

Et si ma couronne de roses
Ne sera pas vivante et toute fraîche encor,
Quand, sur la pourpre où tu reposes,
Le temps aura rongé ton diadème d'or. »

LA LAMPE

La lune, sur les pas des heures,
Au trône des nuits va s'asseoir,
Et le sommeil dans nos demeures
Descend avec l'ombre du soir.
Des longs plis de son voile il touche
Vos beaux yeux, à demi fermés,
La lampe est près de votre couche...
Elle veille et brûle; — dormez!

Si, dans la nuit, l'aile d'un songe
En s'enfuyant rouvre vos yeux :
« Ah! direz-vous, reviens des cieux,
Reviens à moi, riant mensonge,
La lampe veille et brûle encor. »
Et, couronné de pourpre et d'or,
Demain, quand, sur son char d'opale,
Remontera le roi des jours,
Vous la reverrez faible et pâle,
Mais veillant et brûlant toujours!

Puisse alors une voix secrète
A votre cœur parler tout bas
D'une flamme ardente et discrète
Et que les ans n'atteindront pas!
Soit que, dans l'orgueil de vos charmes,
Vous regardiez, sans voir ses larmes,

Celui qui n'ose vous nommer,
Ou soit qu'à vous-même ravie,
Vous abandonniez votre vie
Au douloureux bonheur d'aimer!

LA JEUNE EMMA

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère... oh! non pas!
Je chante, écoutez bien! une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas.

C'est que j'ai rencontré des regards, dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir;
Et cette âme, sœur de mon âme,
Hélas! que j'attendais pour aimer et souffrir!

Ta bouche, ô mon ami, trop timide ou trop fière,
N'a trahi qu'à moitié le secret de tes vœux;
Moi, rien que pour te voir, je chéris la lumière,
Et, chaque nuit, un songe achève tes aveux.

Aussi, pleine de trouble et d'ivresse et d'alarmes,
J'ai fui de tes yeux noirs la brûlante douceur;
Loin de toi, contre toi, j'ai cru trouver des armes;
Mes pas du bois natal ont cherché l'épaisseur,
La biche y vient à moi se sauver du chasseur.
Tout ce qui me charmait n'a plus rien de ses charmes,
Et même, sans joie et sans larmes,
J'ai revu ma mère et ma sœur!

Ma mère, ma sœur, mes compagnes,
Vieux château, tout peuplé de souvenirs si doux,

Verts sentiers, mon beau lac, mes forêts, mes montagnes,
C'est moi, c'est votre Emma, la reconnaissez-vous?

Et vous, mes églantiers, qui, fêtant ma présence,
Balanciez ma parure à vos rameaux tremblants,
Oserez-vous refleurir blancs
Comme aux jours de mon innocence?

Je souffre, on ne me comprend pas;
On s'étonne; on me dit que je suis jeune et vive,
Qu'il faut rire et chanter... je vais chanter, hélas!
Pourvu qu'une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas!

DEUX SONNETS DE MICHEL-ANGE

I

Dante, voyageur sombre au ténébreux abîme,
De l'un et l'autre enfer traversa le milieu;
Et de là, comme un aigle en son essor sublime,
Vivant, il s'éleva par l'esprit jusqu'à Dieu.

La double éternité des vertus et du crime,
La Géhenne sans fond, le triangle de feu,
Il nous dévoila tout, poëte magnanime!...
On sait quel prix ingrat il obtint en tout lieu!

Le monde ne sut point comprendre et sentir Dante,
Ni le sincère amour de sa nature ardente
Pour ce peuple, du Beau spectateur dénigrant;

Et toutefois, que n'ai-je une semblable vie!
J'aurais à tous les biens que l'univers envie
Préféré son exil avec son cœur si grand!

II

Seul, dans un frêle esquif, sur une onde en furie,
Fatigué, vers le soir, j'arrive au port fatal
Où tout homme, en quittant sa mortelle patrie,
Doit compte au Très-Parfait de ce qu'il fit de mal.

Je reconnais combien, dans mon idolâtrie,
Pour l'art et la beauté, j'errais sans vrai fanal;
Car, dans notre âme sainte et pour le ciel nourrie,
Tout sentiment terrestre est frivole ou brutal.

Pensers d'amour si doux, extase renaissante,
Qu'êtes-vous maintenant que j'approche deux morts,
Deux morts, l'une certaine et l'autre menaçante.

Marbre et pinceaux n'ont plus un charme que je sente;
Je suis tout à ce Dieu, pitoyable au remords,
Qui nous ouvre ses bras sur la croix gémissante.

UN SONNET DU POETE ESPAGNOL QUEVEDO

Étranger, son regard, qui s'anime et retombe,
Cherche Rome dans Rome et ne l'y trouve pas;
Ses murs sont un cadavre, et l'Aventin sa tombe,
Et de tout son orgueil les vers font leur repas.

Le Capitole altier pierre à pierre succombe,
Semblable à son pouvoir qu'on vit fuir pas à pas;

Et la médaille d'or que le temps ronge et plombe
Est brillante de vie auprès d'un tel trépas.

Témoin des anciens jours, seul, le Tibre demeure,
Et loin du centre, autour des ruines, il pleure
Avec une chétive et lamentable voix.

De ton éternité de splendeur et de force,
Tu n'as rien gardé, Rome! — Une poudreuse écorce
Gît sans gloire où le chêne eut l'empire autrefois.

CANTILÈNE DU POETE ESPAGNOL VILLÉGAS

J'ai vu sur un thymier en fleur
Un petit oiseau bien en peine,
Parce que son doux nid, aux mains de l'oiseleur,
S'en allait à travers la plaine.
Je l'ai vu, désolé de ce larcin cruel,
Jeter au vent plaintes sur plaintes,
Pour qu'il portât ses larmes saintes
Et tout son chagrin jusqu'au ciel.

Tantôt de cris aigus il redoublait encore;
Tantôt il se taisait, comme n'en pouvant plus;
Et puis il reprenait, en efforts superflus,
Sa lamentation sonore.

Tantôt il voletait en cercles redoublés,
Et tantôt il rasait la prairie et la mare;
Ou bien, de branche en branche, il suivait le barbare
Et sautait sur le bord des blés.

Par ses pleurs, sous lesquels un roc pourrait se fondre,
Il disait : « Ah! méchant qui presses tant le pas,
Rends-moi mon cher trésor! »—Je vis l'homme répondre :
« Je ne veux pas! je ne veux pas! »

ÉCOUEN

(AIR DU MONTAGNARD ÉMIGRÉ)

Revoyez ces lieux pleins de charmes,
Où, tremblant d'espoir et d'alarmes,
Votre mère, un jour, vous mena,
En larmes,
Et revint appelant : Anna!
Anna!

Venez, montrez-nous votre place
Dans la chapelle et dans la classe;
Et le ruisseau qui, vous servant
De glace,
Vous vit heureuse, et bien souvent
Rêvant.

N'est-ce pas à cette fenêtre,
Les soirs, avant de nous connaître,
Que vous chantiez un chant d'amour,
Peut-être?
Et les oiseaux restaient le jour
Autour.

Voyons la chambre calme et sombre
Où, parmi vos sœurs en grand nombre,
La lune glissait doucement
Dans l'ombre,
Pour baiser votre front charmant
Dormant.

Où donc est la salle profonde
Qui vous applaudit, jeune et blonde,
Quand le guerrier qui gouverna
Le monde
Comprit vos yeux et devina
Anna!

Là, brillaient d'une triple flamme
Votre esprit, vos regards, votre âme;
Là, vous mettiez les cœurs en feu,
Madame!
Tout change, hélas! en temps et lieu...
Fort peu!

POUR LE MARIAGE DE JULES LEFÈVRE

CHANSON

Hier, comme dernier serment,
Et de par le code et la messe,
Vous fîtes d'une voix d'amant
Une conjugale promesse;
Au moment de s'en souvenir
Plus d'un cœur se trouve indocile,
Mais, pour vous, ne point le tenir
Serait, je vois, le difficile.

Poëte, votre âme autrefois
D'un orage était poursuivie;
Souvent du cœur et de la voix
Vous avez accusé la vie.
Gémir encor serait plaisant;
A tous les regards j'en appelle...
A moins qu'il se plaigne, à présent,
Que la mariée est trop belle!

Lorsque Apollon, pour s'égayer,
Approchait la nymphe riante,
Elle se changeait en laurier;
On n'est pas plus contrariante!

Nous valons mieux de ce côté;
Et grâce à vous deux il me semble
Que le génie et la beauté
Feront fort bon ménage ensemble.

APPEL POÉTIQUE

A M. A. BRUN

Est-ce pour les tenir en vous-même celés,
Comme un or qu'à tous on refuse,
Que sont faits les trésors dont vous dota la Muse?
Levez-vous, jeune homme, et parlez!

Le monde est incrédule à la gloire muette.
Comme un Dieu dans le bloc caché,
Du fond de votre cœur, avec force arraché,
Faites donc jaillir le poëte.

Oui, votre lyre, ami, quand nous chantons nos vers
Parmi les pleurs et les sourires,
Oui, votre lyre manque au grand concert des lyres,
Comme une fleur aux buissons verts.

Dans l'orchestre incomplet on entend son absence.
La symphonie, aux mille accords,
A besoin que votre âme anime son grand corps;
Rendez-lui toute sa puissance.

Poëte, rendez-nous cette adorable voix
Que l'écho des cieux nous envie,
Et que, sous les tilleuls qui couvrent votre vie,
Nous entendîmes une fois.

Dites, que craignez-vous pour si longtemps vous taire?
Les sots? on rit même des sots.
Si nous jetons souvent nos perles aux pourceaux,
Elles ne restent point à terre.

Quelqu'un passe toujours sur le bord du chemin,
Qui les ramasse et s'en empare;
J'en sais qu'un roi marchande, et plus d'une qui pare
Ou noirs cheveux ou blanche main.

Les méchants? gardez-leur plutôt votre indulgence.
Hélas! ils sont si malheureux!
Ils font tout contre nous, ne faisons rien contre eux;
Des succès pour toute vengeance!

La vertu dans le cœur et le génie au front,
Méritez deux fois qu'on vous loue;
Les envieux deux fois vous jettent de la boue :
Qu'y faire? ils donnent ce qu'ils ont.

L'impur crapaud coasse au chant de la colombe;
Un esclave insulta César
Et des fanges de Rome éclaboussa son char.
Qu'importe à César dans sa tombe?

Donc, piége, assaut, péril vous attend au début;
Plus d'un reculerait sans doute;
Mais vous, mortel choisi, marchez sans voir la route,
Chantant, les yeux fixés au but.

Quand l'ouragan fougueux court parmi les campagnes,
Que la grêle, fléau des épis jaunissants,
Tombe et bondit au bord des toits retentissants,
Et que la foudre au loin roule dans les montagnes,
Le passereau timide et le faible ramier
Cherchent l'abri du chaume ou l'arbre hospitalier,
Tandis qu'au bruit des eaux et des vents en furie,
Sortant de son puissant sommeil,
L'aigle traverse, en roi, la céleste patrie
Des orages et du soleil!

BARCAROLLE

Partons! partons! c'est l'heure
Où les songes du soir vont descendre sur nous;
Où la nacelle effleure
Des bords plus embaumés au sein des flots plus doux.
Ah! quel charmant rivage!
Quel frais ombrage!
Oui la plus sage
Verra finir d'un œil jaloux
Le voyage.

Chantons, chantons dans l'ombre,
Sous le saule, en passant, chantons de ces vieux airs
Que sur leur bateau sombre
Chantent les gondoliers aux longs échos des mers;
Quand, sous sa mante grise,
Fendant la brise,
La vierge éprise
A fui les grands palais déserts
De Venise.

Aimons, aimons encore.
Le temps fuit comme l'onde : aimons-nous aujourd'hui,
Trop tôt viendra l'aurore;
A demain les grandeurs et la ville et l'ennui.
Aimons! — Amour désole
Jeunesse folle,
Mais s'il s'envole,
O belles, rien jamais de lui
Ne console.

CE QUE J'AIME, CE QUE J'ADORE

(CHANT FILIAL)

Ce que j'aime, c'est l'avalanche,
L'aigle, qui joue avec l'éclair;
C'est la lune, veilleuse blanche,
Suspendue aux voûtes de l'air;
Ce que j'aime, c'est l'éphémère
Qui naît et meurt dans un rayon;
C'est la rose et le papillon...
Ce que j'adore, c'est ma mère!

Ce que j'aime, c'est toi, Grenade,
Aux lions de marbre, au ciel d'or;
Toi, Venise, veuve et malade,
Mais toujours jeune et belle encor;
Ce que j'aime, c'est l'onde amère
Qui vient s'endormir mollement
Au seuil de tes palais dormant...
Ce que j'adore, c'est ma mère!

Ce que j'aime, c'est la magie
Des pinceaux, du chant et des vers;
C'est le grand lustre où la bougie
Rayonne, soleil des hivers.
Ce que j'aime, c'est la chimère,
Fée aux sympathiques miroirs,
Qui court, dans nos bals, tous les soirs...
Ce que j'adore, c'est ma mère!

AUX ORPHÉONISTES

Quoi! les fils de Paris, qu'on disait si barbares,
Comme les instruments d'un orchestre accompli,
De leurs dix mille voix accordent les fanfares,
Et l'espace autour d'eux par l'extase est rempli!...
Hubert après Wilhem nous a fait ce prodige;
Tant un mortel est fort que l'art sacré dirige!

O nobles ouvriers, vénérables enfants,
Courage!... levez haut tous vos fronts triomphants;
Car sous les voix du peuple on sent Dieu dans vos fêtes;
Car à travers le *beau,* c'est le *bien* que vous faites;
Car les meilleurs plaisirs font les hommes meilleurs;
Car l'homme à ses plaisirs se juge et s'apprécie,
Comme l'astre à ses feux et l'arbuste à ses fleurs;
Car l'ombre de Wilhem à vos chants s'associe,
Et vous conduit toujours du bout de ses lauriers,
Vénérables enfants, ô nobles ouvriers!

Oui, courage! le prix ne s'est pas fait attendre :
Votre âme de la Ville agite le grand corps,
Et du palais des Rois on sort pour vous entendre,
Et les échos du ciel adoptent vos accords.

SUR LES RUINES DU CHATEAU D'ARQUES

Henri poursuivit en ce lieu
Et ses ennemis et sa belle;
Enflammé contre eux... et pour elle,
Ni les ligueurs ni Gabrielle

Ne résistèrent à son feu.
Voici la plaine et la tourelle
Où, vainqueur à ce double jeu,
Ce roi comme il en est si peu,
Fier d'une journée immortelle,
Cachait des nuits dignes d'un dieu.
Charmer, vaincre était son seul vœu ;
Pas un ou pas une rebelle
Qu'il ne soumît à sa querelle
Par son glaive... ou par un aveu.
A la gloire, à l'amour fidèle,
S'il leur dit une fois adieu,
Ce fut pour l'absence éternelle !

SUR UN BERCEAU

I

C'est aujourd'hui ton saint baptême,
Heureux enfant ;
De l'originel anathème
Il te défend.

Ton aveugle raison l'ignore,
Bouton fermé,
Qu'on arrose et qui doit éclore
Tout parfumé !

A ta mère, joyeux de naître,
Tu tends les bras ;
Bientôt, venant à la connaître,
Tu l'aimeras.

Plus tard, ouvrant ton aile blonde,
Jeune vainqueur,
Tu t'envoleras vers le monde,
L'espoir au cœur.

II

Le monde est grand... et l'âme humaine
Plus grande encor;
Elle a l'Infini pour domaine,
Dieu pour trésor.

Aux flots troublés elle s'abreuve
Un seul été;
Puis, après la rapide épreuve,
L'Éternité !

L'Éternité, gouffre des âmes,
Où tout se fond;
Fleuve de lumière... ou de flammes,
Sans bords ni fond;

Des intarissables délices
Centre divin;
Ou cercle immense de supplices,
Tournant sans fin;

Selon qu'on a suivi la route
De l'humble foi,
Ou l'oblique sentier du doute,
Ivre de soi;

Selon qu'en passant sur la terre
On a marché
Avec la vertu salutaire
Ou le péché;

Selon qu'on a trempé sa vie
De charité,

Ou qu'on eut de haine et d'envie
Le cœur gâté ;

Selon qu'on admit à sa table
Les indigents,
Ou qu'on s'enfermait, intraitable
Aux pauvres gens.

Ne voyons que la différence
Du mal au bien,
Et non la joie ou la souffrance
Qui ne sont rien ;

Car, au sein de la nuit suprême
Quand nous tombons,
Un cri descend, pour tous le même :
« Fûtes-vous bons ? »

III

Cependant, par l'eau du baptême
Le front lavé,
De l'originel anathème
Enfant sauvé,

Reprends les baisers de ta mère,
Son lait aussi ;
Joue et souris... la coupe amère
Est loin d'ici.

Dieu, qui bénit tes deux familles
De plus en plus,
Eut toujours leurs fils et leur filles
Dans ses élus.

Enfant, pour rester sous sa garde
Et dans sa loi,
Lorsque tes yeux verront, regarde
Autour de toi !

ENVOI, A MADAME DE ***

(CONFIDENTIEL)

Vous le vouléz, madame, et voilà mon *Baptême;*
Lisez; il deviendra la *Pénitence* même;
J'ai du moins avec vous cette *Communion.*
Si mes vers ont pourtant quelque chose qu'on aime,
J'en aimerais de vous la *Confirmation.*
Mais dussiez-vous, vingt fois, me rappeler à l'*Ordre,*
Au *Mariage* ici j'aimerais bien mieux mordre,
Je vous le dis avec une *Extréme-onction!*

KITTY-BELL

Chère lune, bonsoir!
Ne te cache pas, je te prie.
Qu'à tes rayons je puisse voir
L'ami dont je suis tant chérie!

Voici l'heure! c'est lui!
C'est lui qui passe grave et sombre;
Mais ses yeux sur la vitre ont lui,
Pareils à deux flammes dans l'ombre.

C'est ainsi, tous les jours,
C'est ainsi que je sais qu'il m'aime.
Pas un seul mot de nos amours :
Le roman s'achève en nous-même.

Kitty-Bell! Kitty-Bell!
Le poëte en pleurant me nomme...

Est-ce un adieu que cet appel?
Reviens, reviens, pauvre jeune homme!

Chère lune, bonsoir!
Ne te cache pas, je te prie.
Hélas! hélas! dois-je encor voir
L'ami dont je suis tant chérie!

QUE JE SUIS HEUREUSE!

I

Si vous saviez, ô mes jeunes compagnes,
Comme il est beau! Quel noble cavalier!
Nul que le Cid n'a su, dans les Espagnes,
A la grandeur tant de grâce allier.
De son œil fier et doux la flamme langoureuse
Consume tous les cœurs qui s'y laissent charmer...
Que je suis heureuse
De ne pas l'aimer!

II

Si vous saviez comme de ses paroles
Jaillit sans cesse un plus brillant éclair;
Comme au Prado, le soir, ses barcarolles
Font taire au loin tous les chantres de l'air!
Sa voix, mieux que la voix d'une lyre amoureuse,
Vous jette un trouble ardent que rien ne peut calmer...
Suis-je donc heureuse
De ne pas l'aimer!

III

Si vous saviez comme de ses louanges
Le bruit s'étend par la plaine et les monts!
Valence dit qu'il séduirait les anges;
Burgos soutient qu'il vaincrait les démons.
Contre lui la moins tendre ou la plus rigoureuse
De froideur ou d'orgueil voudrait en vain s'armer...
Je suis bien heureuse
De ne pas l'aimer!

LA ROSE ET LE GRENADIER

POUR LE MARIAGE DE MADEMOISELLE ROSE AVEC M. ***
CAPITAINE DE GRENADIERS

I

L'autre jour dans un beau parterre,
L'Amour, passant non loin d'ici,
Vit une Rose solitaire,
Puis un Grenadier seul aussi.
« Pauvres fleurs, dit-il, quoi, l'on ose
Les laisser ainsi s'ennuyer!
Vaudrait-il pas mieux que la Rose
Égayât le fier Grenadier! »

II

A ces mots, son aile céleste,
Fendant soudain l'air embaumé,
Au pied de la Rose modeste
Porte le Grenadier charmé.

« Près d'elle enfin qu'il se repose
Entre le myrte et le laurier;
Et toi, sans crainte, ô douce Rose,
Dors à l'abri du Grenadier. »

III

Tout près de sa Rose ravie,
Le Grenadier dit : Qu'on est bien !
La Rose, malgré son envie,
Et quoique femme, ne dit rien.
Mais le Dieu qui de tout dispose,
Et se plaît à tout marier,
Entrelaça la fraîche Rose
Dans les rameaux du Grenadier.

IV

L'Amour, voyant tout bien en ordre,
Déploya ses ailes de feu.
« Je vais ailleurs chercher à mordre,
Bonsoir, dit-il, mais sans adieu !
Tous les ans chaque fleur éclose
Des tiges qui vont s'allier
Aura la grâce de la Rose
Et la vigueur du Grenadier. »

V

Ah ! comme ils vont prendre à l'amorce
Que leur tendit l'Amour adroit !
Mais chut ! — Entre l'arbre et l'écorce
Gardons-nous de mettre le doigt.
Et, pour faire au moins quelque chose
(Car il ne faut pas s'oublier),

A la santé de notre Rose
Buvons tous comme un Grenadier!

LE CHARME DE L'EAU

(*Poésie allemande.* — SCHILLER)

L'onde gémit, la vague se balance;
Le pêcheur suit du bord,
En un ardent silence,
Sa ligne où pend la mort.
Soudain, tandis qu'il rêve,
S'agitent les roseaux,
Puis, une femme élève
Son beau corps sur les eaux!

La nymphe parle et chante :
« Pourquoi, pêcheur, pourquoi
De l'onde gémissante
Tirer mon peuple à toi?
Si tu pouvais connaître
Comme ils y sont bien tous,
Toi-même, pour renaître,
Tu plongerais vers nous!

« La Lune au lac se mire
Le Roi du jour s'y plaît;
Deux fois on les admire
Plus beaux dans leur reflet.
L'azur du ciel qui nage,
Tous ces mouvants tableaux,
Et ta flottante image
T'appellent sous les flots. »

L'onde gémit, la vague se balance
Et mouille son pied nu.
Son cœur troublé s'élance
Vers un charme inconnu.
La nymphe parle et chante...
Pour lui trop doux attrait !
Il cède... il suit la pente,
L'eau s'ouvre... il disparaît!

A MADAME DE WATTEVILLE

J'ai bien une demande encore,
Une prière énorme à faire au nouvel an ;
C'est qu'il me soit donné de prendre mon élan
Vers ces lieux qu'à lui seul le ciel jaloux décore;
Vers ce pays phénoménal,
Qui de ses saintes mœurs natives
Comme des neiges primitives
Garde le trésor virginal;
Pays aux mille aspects, aux merveilleux contrastes,
Par sa variété plus grand que les plus vastes,
Pays des beaux chalets et des simples castels,
Des lacs bleus et des monts où l'hiver a ses fastes
Écrits en glaçons immortels.
Pays qu'à chaque instant il faut que l'on devine,
Où, près d'une herbe agreste et sans transition,
Croît la fleur de distinction;
Pays où d'une voix divine
Le doux appel s'est élevé
Et, d'échos en échos plus tendre
Qu'un rêve ne pourrait l'entendre,
Dans mon exil m'est arrivé. —
Mais je tourmente en vain ma chaîne
Qui borne mes vœux et mes pas;

L'aube de liberté prochaine
A l'horizon ne brille pas !
Hélas ! je n'ai jamais senti la différence
Du désir avec l'espérance
Comme à présent — depuis votre bienfait cruel !...
Hélas ! que sert la brise aux joncs du marécage ?
A l'alouette dans sa cage,
Pourquoi montrer un coin du ciel ?

RÊVE

Elle est bien loin de nous, mais nous sommes près d'elle ;
Dans les flots inconstants son image est fidèle ;
Nos fleurs gardent son souffle et nos échos sa voix ;
On dirait que sa robe a frémi dans nos bois.
Voilà son pas léger, sa rêveuse attitude...
Son absence, pour nous, n'est point la solitude.
Nous écoutons ses chants, les yeux sur elle ouverts,
Et, quand ils ont cessé, nous lui faisons des vers.
O bonheur si connu ! le jour fuit — les étoiles
Des nuits et de son cœur vont écarter les voiles ;
Sa main à nos deux mains se livre sans combats,
Et nous pensons tout haut, et nous parlons tout bas.
Son doux regard, plus doux qu'un regard de la lune,
Cache son feu d'azur sous sa paupière brune,
Et ma bouche idolâtre effleure ses cheveux,
Et la sienne, en tremblant, s'enhardit aux aveux,
Et le mot d'amour... non ! non ! tout n'était qu'un songe ;
Tant de bonheur enfin a trahi le mensonge !

LA CHASSE ENCHANTÉE

Dans un noir vallon, où la Claie
Détourne ses flots écumants,
Selma, comme on cache une plaie,
Cachait sa vie et ses tourments.
Là, sur le tombeau de sa mère,
Elle soignait de tristes fleurs,
Parure fragile, éphémère,
Mais qui revivait sous ses pleurs.

Un jour l'écho de la vallée
Renvoie un bruit lointain de cor;
A ce bruit, la belle isolée
Cherche un abri, plus sombre encor.
C'était une biche tremblante
Fuyant le chasseur matinal.
Hélas! dans sa fuite brûlante,
Elle emporte le trait fatal.

« Pauvre biche, dit la bergère,
Comme te voilà toute en sang! »
Et déjà, d'une main légère,
Elle presse et lave son flanc.
« Quel monstre t'a si fort blessée,
Toi des bois l'orgueil et l'amour? »
Ah! ce monstre, jeune insensée,
Pourrait te blesser à ton tour!

Or, voici, palpitant de joie,
Le chasseur qui court à grands pas;
Des yeux il dévore sa proie,
Et son arc ne pardonne pas.
Déjà la mort est préparée,
Le trait va s'échapper... « Méchant!

Méchant! » dit la vierge éplorée,
Sous ses longs cheveux se cachant.

— « Va, la liberté t'est rendue,
Blonde biche, dit le chasseur,
Mais la mienne, je l'ai perdue;
Sera-ce amertume ou douceur?
Et toi? Les autres, que sont-elles?
Dis-moi, de grâce, si je vois
La plus charmante des mortelles,
Ou la déesse de ces bois?

— « Je ne suis qu'une pauvre fille,
Qui n'ai plus, hélas! qu'à souffrir;
Ma mère!... son âme au ciel brille;
Et pour la voir, — je veux mourir...
— Non, tu ne mourras point, bel ange. »
Il fait un signe, et la forêt
S'anime d'un murmure étrange,
Et toute une cour apparaît.

Nobles écuyers et beaux pages,
Sur un geste de leur seigneur,
Venaient, en galants équipages
Et le front nu, lui rendre honneur!
« Vous voyez cette pastourelle,
Dit-il, humble fleur du coteau;
Que tous les saluts soient pour elle,
Car c'est la dame du château! »

Et de ce nom chacun l'appelle...
Selma rêvait... Le lendemain,
Sire Enguerrand, dans la chapelle,
Mit un anneau d'or à sa main.
Grands festins, à la cour ravie,
Ne cessèrent durant vingt jours...
Dieu seul, qui mesure la vie,
Sait quand finiront leurs amours.

ENVOI

Acceptez-la cette romance,
Bien indigne de tant d'honneur,
Qui dans la tristesse commence
Et va finir dans le bonheur.
Puissiez-vous sentir, à l'entendre,
Quelque trouble, non sans appas,
Et vous embellir d'un cœur tendre,
Seul charme que vous n'ayez pas!

A ALFRED DE VIGNY

N'entends-je pas frémir la harpe des prophètes,
Dont les accents, échos du ciel et des enfers,
Parlaient de malheurs dans les fêtes
Et de triomphes dans les fers!
Ou qui, d'un monde à l'autre et du saint temple aux chaumes,
Passait, comme la voix du vent,
Semant la parabole ou répandant les psaumes,
Dans la langue du Dieu vivant!

A peine le sacré cantique
S'éloigne et meurt à l'Orient,
Entendez-vous, pur et brillant,
Un accord de la lyre antique?
Cette lyre que Thèbe a transmise aux Romains,
Qui sait chanter les dieux et Néère et la gloire,
Que Chénier réveilla si fraîche, et dont l'ivoire
S'échappa, sanglant, de ses mains?

Du lierre des donjons quels chants ont percé l'ombre?
Des ménestrels du Nord c'est le luth ingénu,
Rempli, comme autrefois, de merveilles sans nombre,
Toujours rêveur, toujours amoureux, mais plus sombre,
Plus mâle, et tourmenté par un souffle inconnu.
On sent, à ses élans de flamme,
On sent que Byron est venu,
Et qu'à la corde humide il a jeté son âme.

Cher Alfred, loin, bien loin des profanes moqueurs,
Interrogez le luth, et la harpe et la lyre,
Tous les lieux, tous les temps à vos appels vainqueurs,
En rhythmes variés répondent, et nos cœurs
Ne changent point d'idole en changeant de délire!

A ALBERT DE RESSÉGUIER

Cher enfant, vous avez des yeux,
Très-bleus, très-beaux, qui parlent mieux
Cent fois que la bouche d'un autre,
Et presque aussi bien que la vôtre.
Votre sourire et vos cheveux,
Dont l'or joue avec le zéphyre,
Sont les cheveux et le sourire
De l'enfant qui nous dit : je veux!
La Muse vous guette, et les Grâces
De vos manières ont pris soin,
Et ceux qui marchent sur vos traces
Y marcheront toujours de loin.
Vous voit-on une heure? on vous aime.
Vous aime-t-on? c'est pour longtemps.
Trouveriez-vous, à Paris même,
Des amis froids ou peu constants?
Et vous grandirez, je l'espère,
En esprit, en talent, beaucoup...

Vous en aurez trop... et surtout
Pas plus que n'en a votre père.

A MADAME MARIE MENESSIER-NODIER

Aujourd'hui que la vieille Europe,
Moitié Titan, moitié Cyclope,
Monstre cupide et factieux,
D'un bras avec idolâtrie
Plonge aux forges de l'industrie,
Et de l'autre insulte les cieux;

On voit le chaste chœur des Muses
Fuir, comme des biches confuses
Que pressent la meute et le cor;
Elles tremblent comme les Trônes,
Et... mais quelle est, sous vingt couronnes,
Cette Muse, si jeune encor?

Pour la fête le trépied fume;
L'air autour d'elle se parfume,
Et s'anime de bruits charmants.
Faisons-lui des bouquets par mille...
Il est un peu plus difficile
De lui faire des compliments.

Aux notes que sa voix soupire,
Le rossignol, qu'amour inspire,
Ferait taire ses chants jaloux;
Sa danse aux Nymphes eût fait honte;
Une colombe d'Amathonte
A le cœur et les yeux moins doux.

Si son âme, encore inquiète,
Tente un voyage de poëte

Et vogue, esquif sans aviron,
Ses vers ont la suprême grâce
Que son père hérita d'Horace
Avec le souffle de Byron.

Voudrait-on chanter ses louanges?
Autant vouloir flatter les anges;
La lyre humaine n'y peut rien;
Sur la terre, mal célébrée,
Contentez-vous d'être adorée,
Et, pour cela, vous l'êtes bien!

Ces discours vous fâchent peut-être,
Qu'y faire? le roi n'est pas maître
Dans ce siècle des libertés;
Les belles sont aussi des reines;
Il faut bien que ces souveraines
Entendent quelques vérités!

A DEUX SŒURS PEINTRES

Cécilia, Rosa, fraternelles rivales,
De grâces et d'esprit diverses, mais égales,
Sœurs charmantes, que l'art d'un charme encor lia,
Doux trésors ignorés, Rosa, Cécilia!
De la nuit qui vous cache, oh! secouez le voile!
Dans un ciel noir s'allume et perce chaque étoile;
Du sol profond jaillit émeraude ou saphir;
Toute fleur doit livrer ses parfums au zéphir.

Dieu vous doua d'un art; et, frères que nous sommes,
Des dons sacrés de Dieu nous devons compte aux hommes.
Nous devons aide et force à nos propres talents,
Et d'un sang courageux leur prêter les élans.

La mer que nous tentons ne connaît point de calme;
L'ouragan, sur un roc, tourmente au loin la palme,
Et, d'abîme en abîme et d'écueil en écueil,
C'est là qu'il faut chercher un trône ou le cercueil.
Point de souffles amis, point de port, point de phare!
Mais, si l'âme s'exalte et chante sa fanfare,
Si l'artiste en soi-même a l'amour et la foi,
Tonnerre, abîme, écueil, qu'importe? il sera roi!
C'est ainsi qu'invoquant la gloire, sa patronne,
Dante à travers l'orage emporta sa couronne.
Fouler le dur chemin en regardant le ciel,
C'est ainsi qu'on devient Ingres et Raphaël!

Jeunes sœurs, au grand jour pourquoi rougir confuses?
Vous passez au milieu du chaste chœur des Muses,
Et, comme un réseau d'or couvre deux tendres fleurs,
La palette aux rayons de flamme, aux cent couleurs,
D'un manteau lumineux protégera vos grâces.
Marchez, et les respects germeront sur vos traces;
Marchez, et gloire à vous! et, je vous le prédi,
Quand votre astre est bien loin encor de son midi,
Si d'un vol obstiné vous combattez ensemble
Ces brumes qu'au matin un noir esprit rassemble,
Un jour, vous monterez, libres de tous hasards,
Comme une double étoile, à l'horizon des arts.

Rosa, Cécilia, peut-être un jour, peut-être,
Aimerez-vous à voir quelquefois reparaître
Celui qui, le premier, pour vos pinceaux posa
En disant : Gloire à vous, Cécilia, Rosa!

VERSAILLES

Voilà le solennel, l'abandonné Versaille,
Qu'ose seule habiter l'ombre du grand Louis.

UofM

Des fêtes d'autrefois mon cœur encor tressaille;
Je rêve, et les héros de Lens et de Marsaille,
Les dames et le roi, sous mes yeux éblouis,
Tous, fantômes de gloire et de magnificence,
Repeuplent ce palais, solitaire cité,
Dont aucun roi vivant, dans toute sa puissance,
Ne peut remplir l'immensité!

Levez-vous donc, géants exhumés de nos fastes,
Habitants du passé, pressez-vous sur le seuil;
Héroïsme, génie, arts féconds, vertus chastes,
Hôtes sacrés, à vous ces olympes trop vastes,
A vous parcs et châteaux, nations du cercueil!
Si jamais en ce lieu, par un appel suprême,
Tout ce qu'a vu de grand la France est évoqué,
La gloire y fera foule, et dans Versailles même
L'espace, un jour, aura manqué!

Octobre 1852.

THÉOLOGIE

On est si longtemps sous la terre,
Si peu dessus! sombre mystère
Qui renferme un sens évident...
C'est que l'état normal de l'homme
Est la mort, et que ce qu'on nomme
La vie est un simple accident.
Mais, si mince qu'il soit, son importance est telle,
Que de lui seul dépend notre vie immortelle,
Enfer ou ciel!... selon que nous aurons marché,
Dans notre exil, avec la Grâce ou le Péché!

UN MOT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Ayant tout médité : l'âme, la mort et Dieu,
Et les tristes réveils des songes grandioses,
Le sage, mes amis, désire peu de choses,
Et le peu qu'il désire, il le désire peu!

MON DÉPART

O vous que je n'ose nommer,
Et que mon cœur nomme à toute heure,
Vous dont un sourire qui pleure
M'apprit le doux tourment d'aimer,

Quand l'affreux départ me réclame
Levez avec moi vers les cieux
L'éclair suppliant de vos yeux,
Ce visible rayon de l'âme!

Hélas! j'avais des jours si doux!
A quel enfer le sort me livre!
Près de vous je ne dois plus vivre,
Et ne puis vivre loin de vous!

Ma flamme longtemps contenue
Parmi les pleurs ose éclater.
Ah! pourquoi faut-il vous quitter,
Ou pourquoi vous ai-je connue!

Mais j'entends le fouet inhumain.
L'affreux messager va paraître.

Un frisson court dans mon pauvre être,
Je ne vous verrai pas demain!

Ah! mon dieu, dans le char funeste,
Déjà, déjà tout est placé.
Moi-même, immobile et glacé,
On m'y porte comme le reste.

C'en est fait. En éclats hideux
La voix du cocher monte et crie;
Le char fuit la maison chérie,
S'éloigne, et nous mourrons tous deux!

A SALVADOR CHERUBINI

LU SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE
POUR LA REPRISE DES « DEUX JOURNÉES », LE LENDEMAIN DE SA MORT

Fraîches comme autrefois, ainsi les *Deux Journées,*
Où le maître a versé le printemps de son cœur,
Après quarante hivers sont encor couronnées...
O triomphe incomplet où manque le vainqueur!
Hélas! du froid sommeil, au bruit de nos louanges,
Il dort, Cherubini! lui qu'avec tant d'amour
Le ciel dota du nom et de la voix des anges,
Rien n'a pu le sauver du départ sans retour!

Mais quoi! tes chefs-d'œuvre demeurent!
Puis, quand tu t'éloignais sur la voûte du ciel,
Ingres prit ses pinceaux des mains de Raphaël,
Pour te rendre aux yeux qui te pleurent...
Te voilà deux fois immortel!

Cette gloire est à nous. — Un soir, de sa Florence
Quittant les grands palais, le jeune Salvador,

Sublime déserteur, s'en vint à notre France
Demander des échos avec sa lyre d'or.

De l'astre florentin levé sur notre école,
Que de phases, voyez! ont varié le cours!
C'est le drame d'abord — les fureurs, les amours,
Toutes les passions de la jeunesse folle,
Les tortures de l'âme en lutte avec le corps;
L'ardent Cherubini les traduit en accords,
Et les lance au théâtre, où sont d'autres orages.
Alors *Anacréon, l'Hôte de Saint-Bernard,*
Lodoïska, Médée ou *les Abencerrages,*
Revivent évoqués par un coup de son art.
Puis, il franchit le Rhin avec eux, sans naufrages,
Et du vieux Hayden, un jour à son aspect,
Le front déjà courbé s'inclina de respect...

Après un tel triomphe, il n'en rêve plus d'autres,
Il se voue à prêcher l'art pur — et, tel qu'un Dieu,
Pour élèves bientôt il n'a que des apôtres.
— Il ne pouvait pas fuir la gloire — Boïeldieu,
Qui, trop jeune, au séjour des âmes le précède;
Auber, qui noblement aux honneurs lui succède;
Halévy, qu'il nomma son cher fils; et vous tous
Dont les talents aimés grandissent parmi nous;
Cherubini, voilà tes ouvrages encore,
Et, comme des plus beaux, ton orgueil s'en décore!

Mais l'âge est arrivé; — le maître, sous nos yeux,
Se transforme et, rempli d'une pieuse séve,
L'arbre de son génie avec son cœur s'élève,
Et va, par ses rameaux, s'enraciner aux cieux.
Plus de mondains accents, plus d'harmonie humaine;
Tout aux hymnes sacrés, l'église est son domaine.
Il monte, pour Dieu seul, sur un mode inconnu,
Sa lyre que n'éveille aucun souffle profane,
Et la mystique fleur, qui jamais ne se fane,
Vient d'elle-même éclore à son front pâle et nu.

Aussi, lorsque, fuyant ses chaînes refroidies,
Ton âme entra, sereine, aux portiques divins,

Par tous les élus applaudies,
Tu retrouvas tes mélodies
Sur les harpes des séraphins!

Maintenant, au milieu de tes amis sans nombre,
Permets qu'un seul moment, sur cet autel des arts,
Avec tes propres chants nous rappelions ton ombre,
Compagne, dans les cieux, des Glucks et des Mozarts!

AU Mis THÉOPHILE DE FERRIÈRE-LEVAYER

CHINOISERIE

Chez les magots on vous envoie,
Vous, le superlatif français!
Notre diplomatie est dans la bonne voie :
Qu'on vous entende au bout du monde, et qu'on vous voie,
Double chance pour le succès.

Mais dites, de ma part, à l'empereur de Chine
Que c'est peu de conduire une grande machine,
Si soi-même on agit tout machinalement,
Et qu'en fait de traités, il faudra qu'on l'échine,
S'il persiste à se clore en son appartement,
Faisant répondre à tout Européen qui sonne :
« Monsieur dort, monsieur mange et ne reçoit personne. »
Dites-lui qu'un canon, qui s'arrondit à Brest,
Pourra bien du couchant arriver droit à l'Est,
Et forcer les portes chinoises.
Si même, n'osant pas tout haut nous chercher noises,
Sa Majesté tartare élude encore, avec
Ses longs dîners, qui font regretter le pain sec,
Et ses politesses sournoises;
Dites-lui qu'à présent tout compliment s'exclut,
Qu'il nous faut du réel et non des apparences,

Et que toutes ses révérences
Ne feraient rien pour son salut.

Dites aux mandarins, littéraires momies,
Politiques pédants, qui, pour tout résultat,
Transforment sans pitié les conseils de l'État
En séances d'académies,
Dites-leur, toujours de ma part,
Qu'ils ont beau, vers le Nord, d'où siffle l'âpre haleine,
Et d'où l'invasion fond comme un léopard,
Se garnir d'un épais et colossal rempart;
Beau faire cuire au four des tours de porcelaine;
Beau porter plus de soie au corps que nous de laine;
Beau peigner de jolis jardins,
Beau se laisser flotter dans l'or des molles jonques
Avec des princesses quelconques
Et des troupes de baladins,
Beau s'hébéter d'*opium* vomi par cent gabares...
Ils n'en seront pas moins des brutes, des barbares,
Tant qu'ils conserveront deux très-graves défauts :
Étrangler les petits enfants, et chanter faux!

En effet, les ânons, les tigres font-ils pire?

Dites enfin, dites ceci
Aux dames du Céleste Empire
(En baisant leurs petits pieds, si
Vous les apercevez à force de recherches),
Dites-leur qu'à trotter en équilibre, ainsi
Que des sauteuses sur des perches,
Parfois il se peut, Dieu merci,
Qu'elles trébuchent... mais, moi qui veux vous apprendre,
A vous, comment il faut s'y prendre
Pour parler aux dames!... bon Dieu!
Là-bas, comme en France, à ce jeu,
Que de points vous pourriez me rendre! —
Or, seulement, conseillez-leur,
Pour régner sans effort et plaire sans caprice
Pour être étoile, perle ou fleur,
De copier beaucoup la jeune ambassadrice;

Comme, pour exceller en science et grandeur,
Vous marchez sur les pas de notre ambassadeur [1].

Mais la voile déjà, comme un beau sein, se gonfle,
Ou plutôt la chaudière, en fumant, bout et ronfle.
Pleurons... prions... adieu! — Que le flot africain
Soit pour vous sans orage ainsi que sans requin!
Cher Théophile, adieu! mais veuillez nous promettre
De songer, sous *la ligne,* aux amis plus qu'au mètre;
Puis, écrivez-nous de Pékin,
Et suivez de près votre lettre.

JEUNE ALLEMANDE

Nous avions et l'Elbe et le Tibre,
Nous avions le Tage et l'Oder;
Et déjà notre aigle, au vol libre,
Dans cette Europe manquait d'air.
De si haut faut-il qu'on descende?
Ces jours de gloire étaient si doux!...
Hélas! hélas! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous?

Ils ont enchaîné sans courage
Le fier colosse impérial,
Qui passait, comme un sombre orage,
Du Kremlin à l'Escurial.
Vingt rois ont crié : « Qu'il se rende! »
Il est mort, mais non à genoux...
Hélas! hélas! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous?

Chevaux et lion de Venise,
Drapeaux, orgueil de nos lambris,

1. M. de Lagrenée.

Forte épée à Berlin conquise,
Marbres grecs, ils ont tout repris.
Et la Diane, svelte et grande,
Flore, Apollon, tous les dieux, tous!
Hélas! hélas! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous?

Mais, comme pour venger nos larmes,
Tout ce qui mérite un succès,
Succès de génie ou de charmes,
Nous arrive et se fait Français.
Lorsqu'avec sa magique offrande
Nul ne manque au grand rendez-vous,
Hélas! hélas! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous?

Est-il vrai? Dantzick vous appelle?
Qu'il appelle!... n'écoutez rien.
Paris est beau pour une belle,
Et votre mère le sait bien.
Oh! si quelqu'un vous y demande
Ce *oui* qui fera cent jaloux...
Hélas! hélas! jeune Allemande,
Ne resterez-vous pas chez nous?

A MADEMOISELLE CLAIRE M***

Quand tout fut terminé, quand la fête éclatante,
Comme après la victoire, allait plier sa tente,
Au milieu des bouquets et des siéges déserts,
Glissant rêveuse, ainsi qu'un ange dans les airs,
La jeune fille, calme, et que j'avais bénie
Pour avoir écouté longtemps avec génie,
Réveilla tout à coup, d'un arpége puissant,
Le piano, triste encor, de Rosenhain absent.

Et les gais boléros, les sérénades tendres,
Et les valses sans fin, harmonieux méandres
De rhythmes et d'allure à chaque pas changeant,
Riaient, pleuraient, sonnaient sous ses dix doigts d'argent.
Et ses lèvres laissaient échapper des paroles
Pleines d'un sens exquis parmi les notes folles,
Et son sourire fin, et l'esprit de ses yeux,
Ses yeux éblouissants et son corps gracieux,
Apparaissaient, aux feux des mourantes bougies,
Comme une vision en des nuits de magies;
Et ceux qui s'en allaient, revenus sur leurs pas,
De peur qu'elle s'enfuît, ne respirèrent pas.

Là, sa mère, ou sublime, ou folâtre, ou touchante,
Trois fois avait chanté, chanté... comme elle chante!
Loyse avait donné sa musique du ciel,
Et Beauplan son concert vraiment *spirituel;*
Le violon d'Hauman avait, sous ses prestiges,
De la lyre thébaine exhumé les prodiges,
Que sais-je encore?... Eh bien! ce qui survit en moi,
Ce qui me reste au cœur avec un tendre émoi,
C'est toujours cette jeune et belle demoiselle,
Dont l'âme tour à tour se voile et se décèle,
Qui fut longtemps cachée et muette à son rang,
Puis vint ressusciter la fête en se montrant.
Enchaînés au clavier où son cœur se promène,
Nous aurions oublié la nuit — et la semaine; —
Mais une voix lui dit : « Venez, Claire! » Et soudain,
Comme si l'on coupait les roses d'un jardin,
La salle, à mes regards, pâlit, morne et fanée,
Et je sortis... la fête étant bien terminée!

Avril 1841.

A ALEXANDRE SOUMET

Lorsque, frais écolier, je revins d'Orléans,
Jeté, nain curieux, au pays des géants,
Certes, je n'avais pas assez d'yeux ni d'oreilles
Dans ce vaste Paris, la ville des merveilles,
Dont la plus merveilleuse était son empereur !

Un jour, — étais-je enfant ! — j'appris, non sans terreur,
Qu'Alexandre Soumet, lui-même, le poëte
Dont les vers, au collége, avaient tourné ma tête,
Désertait son Toulouse, et dans notre maison,
Précisément, venait passer une saison !
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle,
Trembla comme Psyché, quand l'amour se révèle,
Et je restai muet, et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du Roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte.
C'est que, dès mon enfance, et sans m'en rendre compte,
J'écoutais dans les airs un invisible chœur,
Et je souffrais d'un feu de poésie au cœur ;
C'est qu'une voix intime, oracle sans parole,
M'avait juré souvent que ma tête si folle,
Si rebelle à tout joug, se courberait plus tard
Devant la majesté du génie et de l'art.

Le voyageur venu, l'œil collé sur la vitre
Comme je le suivais, sans plume ni pupitre,
D'un bout à l'autre bout de son royal salon,
Peuplé de marbres-dieux, Pallas, Flore, Apollon,
Dieu lui-même, jetant d'une voix énergique
Ses défis glorieux à la muse tragique !...
Et j'approchai le dieu, qui me tendit la main,
Et me fit essayer trois pas dans son chemin ;
Comme autrefois Jésus ordonnait à saint Pierre

De marcher sur les flots ainsi que sur la pierre;
C'est lui qui, du cerveau démêlant chaque fil,
Et croyant saisir l'âme aux lignes du profil,
Vint me dire un matin, avec sa voix amie :
« Vous avez dans le cœur une lyre endormie;
Ne le saviez-vous pas? chantez! » et je chantai,
Et du cœur et des yeux je ne l'ai plus quitté.

Combien de fois nos pleurs, ô mon frère Alexandre,
De nos foyers en deuil ont humecté la cendre!
Bien jeunes, dans le ciel, nos mères nous ont fuis;
Votre père et le mien dorment sous les grands buis,
Nous livrant, sans pilote, à la tourmente amère;
Ma sainte *bonne!...* morte aussi, cette autre mère!

Ah! songeons au bon temps! — le soir, je m'envolais
Chez vous; et là, fermant et portes et volets,
J'accordais ma voix faible à votre grande lyre;
Dans l'alphabet divin vous m'appreniez à lire;
Et mes jours n'étaient plus qu'harmonieux élans,
Et mes rêves chantaient vos vers étincelants,
Et j'habitais Sion, Rome, Athène ou Palmyre,
Et je vous admirais... comme je vous admire!
Et si jamais des vers me revient quelque honneur,
D'avance je vous l'offre, ô mon maître et seigneur!

Mais votre Gabrielle est là qui m'en dispense;
Sa lyre filiale est votre récompense;
Et, fier d'être égalé, vos rayons éclatants,
Vous les voyez plus beaux sur son front de vingt ans!

A MADAME ANNA D***

Comme ces oiseaux des Florides
Qui s'en vont abriter leurs nids,

Là-bas, loin des cités arides,
En des beaux lieux, du ciel bénis,
Votre mère toujours invente
De beaux exils pour ses étés,
Et sous sa baguette savante
Naissent des palais enchantés.

Et puis, pour compléter la chose,
Avec ses chants, avec ses pleurs,
Anna quelques instants s'y pose,
Riche du soleil et des fleurs.
Car elle a besoin, dans son âme,
Du grand air et non des grands airs.
Car Anna n'est point une femme
Du monde — mais de l'univers.

Son bonheur, c'est la paille en gerbe;
L'ombre sonore du bouleau :
C'est écouter pousser une herbe;
Voir la lune courir dans l'eau.
Aux rochers, aux vents, au nuage,
Elle aime à dire : me voilà!
Elle aime le mât qui voyage,
Et je l'aime pour tout cela.

Mais, sur nos causeuses moirées,
L'hiver, quand elle vient s'asseoir,
Cette Anna nous fait des soirées
Plus belles que le plus beau soir.
Poésie et grâces suprêmes
Nous tiennent près d'elle occupés,
Et les bancs de gazon eux-mêmes
Seraient jaloux des canapés.

Ah ! jouissez des fleurs, de l'onde,
Des bravos, des vers, des parfums,
Quand votre fille est encor blonde,
Quand vos cheveux sont encor bruns;
Quand mère et sœur qui vous sourient
(Doux trésors que Dieu vous donna)

Avec vos vieux amis vous crient :
Laissez-vous être heureuse, Anna!

A MADAME G***

Lorsque Dieppe, plus qu'une Altesse,
Fête encor votre fille Anna,
Trompons tous quatre la tristesse
De ces lieux, qu'elle abandonna.
Peut-être, elle croit que loin d'elle
Il n'est ni bonheur ni plaisir;
J'en suis fâché pour l'infidèle,
Mais nous en avons à choisir.
D'abord, nous relisons ensemble
Toutes ces lettres que voici,
Tellement charmantes, qu'il semble
Qu'elle-même est encore ici.
Puis, nous aimons les bois comme elle,
Et nous allons courir les bois,
Et dans la voix de Philomèle
Nous croyons entendre sa voix.
Puis, sur les épaisses fougères,
Nous voyons les chevreuils bondir;
Ils ont bien ses grâces légères,
Et je crois, au bal, l'applaudir.
Puis, nous rentrons, et vite un livre
Nous présente des vers parfaits,
Dont le charme pur nous enivre...
Pour elle et par elle ils sont faits!
Enfin, nous montons dans sa chambre,
Vide, hélas! jusques en septembre,
Et, très-miraculeux délit! —
Je couche, ce soir, dans son lit!

SUR LA MORT D'UN CHAT

Sous les bois d'Idalie, au faune impétueux,
Nymphes, n'enlacez plus vos bras voluptueux!

Naïs gémit; ses pleurs sollicitent vos larmes.
La pâleur, comme un voile, enveloppe ses charmes,
L'éclair ne jaillit plus de ses regards éteints.
Quel nuage a passé sur ses brillants destins?
Un amant, doux objet des plus tendres alarmes,
Hélas! est-il tombé sous le glaive de Mars?
Quatre guerriers en deuil, jusque dans nos remparts,
Ont-ils porté son corps sur ses puissantes armes?
Ou bien, en souriant à ses enfants joyeux,
Tout-à-coup, un vieux père a-t-il fermé ses yeux?
Non, tout rit à Naïs, et pourtant Naïs pleure!
Son amant qu'à Bellone elle demandait tant,
Il vit, il est fidèle, et, d'espoir haletant,
Il tourmente sa couche, et soupire après l'heure
Où doit venir la vierge enchanter sa demeure.
Son père, heureux déjà du bonheur qu'elle attend,
La conseille, et d'avance orne son front pudique
De la blanche couronne et du voile éclatant;
Le banquet nuptial sous le vaste portique
S'apprête; l'encens fume aux autels... et pourtant
Naïs mêle ses pleurs aux larmes de l'aurore,
Et Naïs, pour le soir, trouve des pleurs encore.

Sous les bois d'Idalie, au faune impétueux,
Nymphes, n'enlacez plus vos bras voluptueux.

Loin du toit protecteur, d'un cri plaintif et tendre,
En appelant Naïs, qui ne pouvait l'entendre,
Et de froid et de faim le doux Mitis est mort!
Beau Mitis, à quoi bon ton allure mutine,
Ton poil d'or et de soie, et ta grâce enfantine?
Naïs a tout perdu... jour affreux! cruel sort!

Tu n'égareras plus une patte folâtre
Sur sa bouche de rose ou sur son col d'albâtre.
On ne la verra plus, d'un sourire indulgent,
Applaudir à tes jeux, agacer tes folies,
Ou pétrir tes festins entre ses mains polies,
Ou t'offrir dans l'onyx la crème aux flots d'argent.
Elle essayait sur toi le doux métier des mères.
Pour un sort plus heureux, elle-même, un matin,
T'avait, dans ton berceau, choisi parmi tes frères,
Et tu te réveillas, couché dans le satin,
Au bruit de la cascade, aux soupirs des colombes!...
Et voilà que tu dors du lourd sommeil des tombes!

Sous les bois d'Idalie, au faune impétueux,
Nymphes, n'enlacez plus vos bras voluptueux!

Après un jour d'ébats sous la verte feuillée,
Le soir, Mitis venait se joindre à la veillée,
Et, la nuit descendue, épiait le moment
Où, laissant s'écouler son dernier vêtement,
La vierge, aux rayons purs de la cire enflammée,
Dans son lit chaste et doux montait légèrement,
Et, furtif, la suivait dans la couche embaumée;
Et, dans ses bras d'ivoire, en des songes d'amour,
Attendait le réveil de Naïs et du jour!
Hélas! tant de bonheur dut éveiller l'envie!
Un inconnu, jaloux de cette belle vie,
Sut enlever Mitis à son charmant séjour.
Il courut l'égarer, au loin, dans la campagne,
Et s'enfuit, en riant de ses cris superflus.
Là, le triste exilé, tantôt à la montagne,
Tantôt à la forêt demandait sa compagne.
Trois jours, il la chercha, puis il ne chercha plus...
Et par un triste écho Naïs apprit la chose...
C'est pourquoi sur sa joue, hélas! pâlit la rose.

Sous les bois d'Idalie, au faune impétueux,
Nymphes, n'enlacez plus vos bras voluptueux!

LE CHANT DE LA CAILLE

(*Poésie allemande*)

Qui fait ouïr ce refrain si touchant?
— *Aimez Dieu!* — C'est la caille, au monotone chant.
Dans les grands blés, invisible pour nous,
Elle nous dit, par son refrain si doux :
Aimez Dieu, le pasteur et le père de tous!

Aux cœurs émus ce doux chant dit encor :
Louez Dieu! Sous le chaume ou sous les lambris d'or,
Si vos bonheurs vous ont fui, tour à tour,
Il saura bien vous les payer, un jour.
— *Louez Dieu!* — Ses rigueurs sont aussi de l'amour.

Sur vos moissons quand l'éclair luit déjà,
Priez Dieu! nous dit-elle ; et l'orage s'en va !
Au jour funèbre êtes-vous arrivé?
Le fer mortel est-il sur vous levé?
— *Priez Dieu!* — Plus de crainte, et vous voilà sauvé!

SIMILITUDE

A INGRES

Quelquefois le soleil, quelquefois le génie,
Ces frères radieux, naissent dans les brouillards;
Parce qu'ils sont voilés ou captifs, on les nie;
La nuit lâche contre eux tous ses oiseaux criards.

Grêle, trombe, tempête, en grondant, les entravent;
Tous les écueils des cieux heurtent leur char vermeil;

Leur vol n'hésite pas cependant, car ils savent
L'un qu'il est le génie, et l'autre le soleil!

Bientôt, l'immensité de leurs feux se colore.
Ces obstacles jaloux, où sont-ils maintenant?
Ceux qui jetaient l'insulte à la douteuse aurore
Exaltent de plus bas le midi rayonnant.

Ainsi qu'ils blasphémaient, ils prônent sans courage;
Plus que trombe et brouillard, l'encens s'élève, épais;
Et les deux voyageurs, nés dans l'ombre et l'orage,
Se coucheront, en rois, dans la pourpre et la paix.

Voilà comme chantait mon âme satisfaite,
O Raphaël de France, en sortant de la fête!
Et je rêvais, les sens d'un saint vertige émus,
Descendre du Portique au bois d'Académus;
Et te montrer, là-bas, sous l'ombrage sonore,
Le moderne Platon, le chrétien Pythagore,
Ballanche, environné d'immortels écrivains,
Recevant d'eux la lyre et les honneurs divins!

A HENRI DE LACRETELLE

Une lyre, à la voix qui pénètre et fascine,
En éclairant mon âme, a soulagé mon corps,
Et j'adorais, bercé par ses puissants accords,
Apollon, Dieu des vers et de la médecine.
Mais, de mon lit fiévreux me levant à demi,
J'aperçus l'archet d'or dans les mains d'un ami;
Et je pleurai beaucoup, ne pouvant lui répondre.
La Muse ne veut pas d'un encens hypocondre;
Je laissai retomber ma tête avec langueur,
Et pourtant ce soupir s'échappa de mon cœur :

Si l'Éternel faucheur, dans le pré de mon âme,
Laisse encore fleurir les vers, un seul printemps,
Par votre mère, au cœur brûlant comme une flamme,
Par son illustre époux, dont l'esprit a vingt ans;
Par l'ange fortuné, qui sera votre femme;
Par vos succès, non moins que vos amis, constants;
Oui, si je cueille encor les fleurs de poésie,
Je jure, cher Henri, de vider au banquet,
Sept fois, en votre honneur, la coupe d'ambroisie,
Et si, poëte usé, l'haleine me manquait,
Je tremperais ma lèvre à vos sources d'eaux vives,
Et je voudrais, puisant dans leurs trésors ouverts,
Durant toute la nuit, enivrer de vos vers
L'assemblée... et vous-même avec tous les convives.

A JULES DE RESSÉGUIER

Oui, quoique l'aveugle amitié
Dans ta poétique louange
Soit beaucoup plus que de moitié,
Il m'en reste un orgueil étrange.

Cher poëte, quand je relis
Ces strophes jeunes et savantes,
Ces vers charmants où tu me vantes,
Je crois les miens presque jolis;

Hélas! mais quand je viens ensuite
A regarder mes vers auprès
De tes vers si purs et si frais,
Voilà tout mon orgueil en fuite;

Je vois clair dans tous mes défauts.
Rien ne fait ressortir la fraude

Comme quelque riche émeraude
Mêlée à des diamants faux.

Après tout, cher Jules, qu'importe?
Qu'importe le peu que je sois,
Puisque de ma nuit j'aperçois
Le char rayonnant qui t'emporte?

A LA PRINCESSE DE C***

Chez vous, ce soir, fête encore!...
Comme avril de ses lilas,
Votre palais se décore
De femmes en fleurs... hélas!
On est loin, on est malade,
On est dans les émigrés...
Mon rêve seul escalade
Le tapis de vos degrés.
Seul, il entre avec la foule
Et se perd dans vos salons,
Où, si rapide, s'écoule
L'heure des soirs les plus longs.

Mon Dieu! grâce à la distance
De Versailles à Paris,
Surtout grâce à la constance
Des névroses qui m'ont pris,
Voilà bien un mois, princesse
(Qu'il soit maudit pour toujours!),
Un grand mois que je ne cesse
De manquer les plus beaux jours;
Ceux qu'à vos côtés on passe
Dans l'atmosphère des arts,
Où se rétrécit l'espace,
Comme à la cour des Césars!

J'ai manqué — c'est mon carême —
Votre riche *Tombola.*
Fins joyaux... vos livres même,
Tous les *Quines* étaient là!
Puis, ce bal, dont les deux reines
Sillonnaient, dit-on, les rangs,
Comme au front des nuits sereines
Deux météores errants;
Où, parmi fleurs et topazes,
Vos sujets, pressant leurs pas,
S'étonnaient de tant d'extases,
Lorsque vous ne parlez pas!

Aujourd'hui, c'est un proverbe,
Écrit par vous, tout exprès;
C'est le bouquet, c'est la gerbe!
Que pourrait-on voir après?
Je le perds comme le reste;
Hélas! fièvres et chagrins
Sont un chapelet funeste
Dont je compte tous les grains;
Mais, sûr de votre victoire,
En gémissant j'applaudis,
Du fond de mon purgatoire,
Les concerts du paradis!

AUX JEUNES POËTES

L'art, comme la nature, a ses métamorphoses.
Melpomène et sa sœur, couple antique et royal,
Presque partout font place au drame, et l'Idéal
A la réalité des choses.
De nos jours peu d'auteurs plaident en vers leurs causes;
La poésie est rare au théâtre. — Est-ce un mal?

Non; toute langue sainte, on ne la parle guères;
Qui dit rare, dit riche, et le *moins,* c'est le *mieux.*
Nos jardins sont peuplés de mille oiseaux vulgaires,
L'aigle est presque seul dans les cieux.

Donc, sympathie, honneur, louange aux vrais poëtes!
Mais, que des écrivains, esprits au drame ouverts,
Sans poésie au cœur s'obstinent dans les vers...
Pour eux nos voix seront muettes,
Ou charitablement gronderont leurs travers.
L'*alexandrin* n'est tolérable
Qu'à la charge d'être admirable.

Et vous, jeunes suivants de la muse, rêveurs,
Qui du *Cid,* en espoir, caressez la fortune,
Venez; aux fruits naissants de vos nobles ferveurs
Nous élevons cette tribune,
Où l'on peut de la gloire escompter les faveurs;
Apportez-nous des vers; la chance est peu commune :
Car nous leur fournirons, sans frais et sans lenteurs,
De l'encre, du papier... et même des lecteurs!

AMOUR

Je voulais méditer, et vers vous mes pensées
S'envolent, de jeunesse et d'amour insensées;
Je voulais combiner des mots savants... mais non;
A cette ingrate absente il faut encor sourire...
Et ma plume, en courant, tremble et ne sait écrire
Que les lettres de votre nom.

Eh bien! n'écrivons pas; tout ce travail me pèse.
Rêvons d'Elle, ô mon cœur! flamme que rien n'apaise!
Ces papiers sont glacés et tombent de ma main.
Rêvons à sa voix d'ange, à son corps de sylphide,

A ses yeux de gazelle, à sa grâce perfide...
Rêvons! — Nous écrirons demain.

Demain, toujours demain!... Eh! depuis trois années,
N'en est-il pas ainsi de toutes mes journées?
Demain, je me connais, sera comme aujourd'hui :
M'enivrer des parfums de son souffle infidèle,
De peur d'être compris des autres, fuir loin d'Elle...
Et la chercher quand j'aurai fui!

Voilà demain, voilà ma vie! — Ah! pauvre esclave!
Chez tes amis joyeux va donc faire le brave!
Et, tout gonflé de pleurs, va rire de l'amour!
Ou, sur la lyre épique et la flûte champêtre,
Va cadencer des vers, pour que ton nom peut-être
Vive plus tard que toi, d'un jour!

Que m'importe un vain nom sans elle? pourquoi faire?
C'est l'oubli que j'attends, l'oubli que je préfère.
Son nom mourra de même et je serai vengé.
Adieu donc, luth chéri, de l'âme écho sonore;
Gloire longtemps rêvée, adieu, je vous abhorre
De tout le sombre amour que j'ai.

Si pourtant, comme avec langueur se courbe un saule,
Le front tel qu'autrefois penché sur mon épaule,
Vous me disiez : « Ami, je ne t'ai point quitté! »
Ah! que ma nuit serait d'un jour brillant suivie!...
Essayez! — Un seul mot peut me rendre la vie,
Un regard, l'immortalité!

A ALEXANDRE DUMAS

Imagination, esprit, talent, prestige,
Vous avez donné tout à votre fils, vous dis-je;

Et tout cela pourtant vous reste au même point;
Mais ce n'est pas l'exemple unique :
Voyez! le soleil communique
Ses chaleurs, et ne les perd point.

OLIVIER

La France attend sa dernière heure,
La mort sur sa gloire a passé :
Seul, Olivier vers sa demeure,
Le soir, revient triste et blessé.
Cachant son armure éclatante
Et ses larmes sous son manteau,
Pour la nuit il dresse sa tente
Tout près des murs de son château :

« Oserai-je suspendre encore
Ma bannière à la vieille tour?
Oserai-je aux lèvres d'Isaure
Ravir le baiser de retour?
Que répondrai-je à mon vieux père,
Qui viendra dans mes bras tremblants
Chercher le laurier qu'il espère,
Pour rajeunir ses cheveux blancs?

« Et pourtant parmi les alarmes
J'ai combattu trois jours entiers;
Et pourtant sous mes jeunes armes
Se sont courbés de vieux guerriers...
Aux caprices de la victoire
Il faut accoutumer son cœur;
Les destins changent, et la gloire
N'est pas toujours pour le vainqueur.

« Mais quoi! d'un belliqueux murmure
Mon coursier fidèle a frémi,
Et mon cœur bat sous mon armure
Comme s'il chargeait l'ennemi!
La fortune, un moment légère,
Nous ramènera les succès;
E jamais la palme étrangère
N'a grandi sur le sol français. »

SONNETS

I

AUX DEUX SCHEFFER

Du monde des esprits reproducteur fidèle,
Ary, de la peinture ô poëte épuré,
Par toi l'âme est visible et rayonne autour d'Elle,
Mais dans un cercle humain, à nos sens mesuré.

Henry, sous ton pinceau quand tu tiens le modèle,
D'une image parlante on peut être assuré;
Ta main saisit le galbe exact, puis, d'un coup d'aile,
Tu lances au soleil l'œuvre transfiguré.

Ce sont mêmes effets de procédés contraires.
Et le suffrage hésite et ne sait des deux frères
Qui d'ici-bas s'élève, ou qui descend du ciel.

Des deux pôles partis, ces rivaux se rencontrent
A l'équateur de l'art, d'où leurs toiles nous montrent
Le Réel idéal, et l'Idéal réel!

II

TOAST

AU BANQUET OFFERT A PHILOXÈNE BOYER

Tandis que les bravos, et des plus difficiles,
S'élancent tour à tour d'*Herculanum* à *Faust;*
Que nos Plines se vont régaler de fossiles
Et d'animaux *ante* — diluviens — ou *post;*

Tandis que tous les fronts, dans tous les domiciles,
Sont penchés sur la *Presse* ou sur le *Morning-Post;*
— Chers convives, souffrez, à quelque ennui dociles,
Que ma bouche au dessert formule un sonnet-tost.

Je bois à l'éloquence, aux chants de Philoxène;
A Shakspeare, à Molière, astres-rois de la scène,
Aux arts, à l'amitié, notre double lien;

Aux talents, à l'esprit de mon noble auditoire!...
Le meilleur, voyez-vous, le plus sûr est de boire
A la santé de tout ce qui se porte bien!

III

POUR LA SAINT-PAUL

A PAUL JUILLERAT

Est-on poëte? on peut, sans tilleul où l'on niche,
Fêter les nuits d'avril mieux que nul rossignol;
On peut ressusciter sous une humble corniche
La harpe de David ou le luth espagnol;

On peut couvrir de blés toute une lande en friche;
On peut, la lyre en main, prendre Sébastopol,

Comme arracher Milan au pied lourd de l'Autriche...
Poutant moi, j'ose plus : — je voudrais chanter Paul ! —

Non, je ne le veux pas !... — Si cette double flamme
Qu'on nomme, sous les cieux, l'intelligence et l'âme
Te dénonce à nos chants, noble ami que voilà,

Ta modestie est grande... autant que ton mérite !
N'allons pas, offusquant ta vertu favorite,
Proclamer les trésors que son ombre voila !

IV

RÉPONSE

A CHARLES COLIGNY

Les mélodiques fleurs que vous cueillez pour Dieppe,
Dans votre frais cerveau, luxuriant jardin,
Suffiraient à fleurir tout un pays de steppe,
Et jettent dans mon ombre un reflet de l'Éden.

Car sur mon luth noirci, comme mon cœur, d'un crêpe,
Vous posez, Coligny, votre palme... et soudain
Succède un miel d'abeille au venin de la guêpe :
— Moins magique brillait la lampe d'Aladin !

Vos rhythmes, doux menteurs, qui font ma silhouette,
Donnent de grands airs d'aigle à l'infime alouette :
Ressemblance imposée à qui ne m'a point vu !

Je m'y tiens : et je veux me cacher davantage,
Afin que, dans l'esprit de tous, j'aie en partage
Les beautés dont vos vers applaudis m'ont pourvu.

DEUX LITHOGRAPHIES

A MADAME ISAURE ***

Comme l'ombre le corps, ou la flèche l'oiseau;
Comme l'agneau sa mère, ou l'esquif son vaisseau;
Comme le chien son maître, ou les zéphirs l'aurore;
Comme la foule au bal suit notre reine Isaure,
Je vais partout suivant mon grand Soumet, celui
Qui me porta bonheur toujours, comme aujourd'hui.

Madame, que son nom jusqu'à vous me protége!
Il faut avec le prince admettre son cortége;
Quand s'avance la nuit, le seuil hospitalier
S'ouvre au page inconnu qui suit le chevalier.
Grâce donc pour le page! et... près de quelque porte,
Logez-moi, sans honneurs, à tous les vents... qu'importe?
Pourvu que je sois là, sous votre clef... pourvu,
Quelquefois, par hasard, que je puisse être vu!
Et que vous m'effleuriez, en passant, d'un sourire
Qui s'adresse autre part ou ne veuille rien dire,
Sinon que votre ciel est limpide et brillant
Et que vous vous savez plus belle, en souriant.

Mais, madame, peut-être en nommeriez-vous mille
Sans dire : Ce dessin si grave, c'est Émile!
C'est moi pourtant : le peintre est fidèle en tout point,
Si vous pouviez me voir quand je ne vous vois point!

A MON AMI EDMOND LECLERC

Peut-être comptiez-vous dix printemps, lorsqu'un soir
Je vous disais votre horoscope;

Je disais : « Cet enfant — je crois déjà tout voir
Sous sa délicate enveloppe —
Aura plus tard le cœur très-chaud, l'esprit charmant,
Les vertus de famille et les grâces du monde;
L'intelligence haute à la fois et profonde;
Le goût exquis des arts, et le sain jugement
Des choses de la vie; et puis, bonté parfaite,
Parole sympathique... enfin cent amis; — or,
J'étais un fort mauvais prophète...
Car vous avez bien plus encor !

A ARTHUR DE BEAUPLAN

(RÉPONSE)

C'est un ménage de l'enfer :
L'almanach et le baromètre
Ne peuvent pas d'accord se mettre;
L'un dit : printemps, et l'autre : hiver.

Nous avons un triste ordinaire
De grêle, de pluie et de vent;
Un grisâtre horizon, souvent
Égayé d'un coup de tonnerre.

On dirait que le mois de mai
Est relégué dans quelque idylle,
Ou que, tel qu'un luxe inutile,
Cette année, on l'a supprimé.

Mais, dans la bourrasque méchante,
Soudain, vous élevez la voix;
Et nous croyons au plus doux mois,
Car c'est le rossignol qui chante.

DEUX LITHOGRAPHIES

A MADAME ISAURE ***

Comme l'ombre le corps, ou la flèche l'oiseau;
Comme l'agneau sa mère, ou l'esquif son vaisseau;
Comme le chien son maître, ou les zéphirs l'aurore;
Comme la foule au bal suit notre reine Isaure,
Je vais partout suivant mon grand Soumet, celui
Qui me porta bonheur toujours, comme aujourd'hui.

Madame, que son nom jusqu'à vous me protége!
Il faut avec le prince admettre son cortége;
Quand s'avance la nuit, le seuil hospitalier
S'ouvre au page inconnu qui suit le chevalier.
Grâce donc pour le page! et... près de quelque porte,
Logez-moi, sans honneurs, à tous les vents... qu'importe?
Pourvu que je sois là, sous votre clef... pourvu,
Quelquefois, par hasard, que je puisse être vu!
Et que vous m'effleuriez, en passant, d'un sourire
Qui s'adresse autre part ou ne veuille rien dire,
Sinon que votre ciel est limpide et brillant
Et que vous vous savez plus belle, en souriant.

Mais, madame, peut-être en nommeriez-vous mille
Sans dire : Ce dessin si grave, c'est Émile!
C'est moi pourtant : le peintre est fidèle en tout point,
Si vous pouviez me voir quand je ne vous vois point!

A MON AMI EDMOND LECLERC

Peut-être comptiez-vous dix printemps, lorsqu'un soir
Je vous disais votre horoscope;

Je disais : « Cet enfant — je crois déjà tout voir
Sous sa délicate enveloppe —
Aura plus tard le cœur très-chaud, l'esprit charmant,
Les vertus de famille et les grâces du monde;
L'intelligence haute à la fois et profonde;
Le goût exquis des arts, et le sain jugement
Des choses de la vie; et puis, bonté parfaite,
Parole sympathique... enfin cent amis; — or,
J'étais un fort mauvais prophète...
Car vous avez bien plus encor !

A ARTHUR DE BEAUPLAN

(RÉPONSE)

C'est un ménage de l'enfer :
L'almanach et le baromètre
Ne peuvent pas d'accord se mettre;
L'un dit : printemps, et l'autre : hiver.

Nous avons un triste ordinaire
De grêle, de pluie et de vent;
Un grisâtre horizon, souvent
Égayé d'un coup de tonnerre.

On dirait que le mois de mai
Est relégué dans quelque idylle,
Ou que, tel qu'un luxe inutile,
Cette année, on l'a supprimé.

Mais, dans la bourrasque méchante,
Soudain, vous élevez la voix;
Et nous croyons au plus doux mois,
Car c'est le rossignol qui chante.

DEUX LITHOGRAPHIES

A MADAME ISAURE ***

Comme l'ombre le corps, ou la flèche l'oiseau;
Comme l'agneau sa mère, ou l'esquif son vaisseau;
Comme le chien son maître, ou les zéphirs l'aurore;
Comme la foule au bal suit notre reine Isaure,
Je vais partout suivant mon grand Soumet, celui
Qui me porta bonheur toujours, comme aujourd'hui.

Madame, que son nom jusqu'à vous me protége!
Il faut avec le prince admettre son cortége;
Quand s'avance la nuit, le seuil hospitalier
S'ouvre au page inconnu qui suit le chevalier.
Grâce donc pour le page! et... près de quelque porte,
Logez-moi, sans honneurs, à tous les vents... qu'importe?
Pourvu que je sois là, sous votre clef... pourvu,
Quelquefois, par hasard, que je puisse être vu!
Et que vous m'effleuriez, en passant, d'un sourire
Qui s'adresse autre part ou ne veuille rien dire,
Sinon que votre ciel est limpide et brillant
Et que vous vous savez plus belle, en souriant.

Mais, madame, peut-être en nommeriez-vous mille
Sans dire : Ce dessin si grave, c'est Émile!
C'est moi pourtant : le peintre est fidèle en tout point,
Si vous pouviez me voir quand je ne vous vois point!

A MON AMI EDMOND LECLERC

Peut-être comptiez-vous dix printemps, lorsqu'un soir
Je vous disais votre horoscope;

Je disais : « Cet enfant — je crois déjà tout voir
Sous sa délicate enveloppe —
Aura plus tard le cœur très-chaud, l'esprit charmant,
Les vertus de famille et les grâces du monde;
L'intelligence haute à la fois et profonde;
Le goût exquis des arts, et le sain jugement
Des choses de la vie; et puis, bonté parfaite,
Parole sympathique... enfin cent amis; — or,
J'étais un fort mauvais prophète...
Car vous avez bien plus encor !

A ARTHUR DE BEAUPLAN

(RÉPONSE)

C'est un ménage de l'enfer :
L'almanach et le baromètre
Ne peuvent pas d'accord se mettre;
L'un dit : printemps, et l'autre : hiver.

Nous avons un triste ordinaire
De grêle, de pluie et de vent;
Un grisâtre horizon, souvent
Égayé d'un coup de tonnerre.

On dirait que le mois de mai
Est relégué dans quelque idylle,
Ou que, tel qu'un luxe inutile,
Cette année, on l'a supprimé.

Mais, dans la bourrasque méchante,
Soudain, vous élevez la voix;
Et nous croyons au plus doux mois,
Car c'est le rossignol qui chante.

DEUX LITHOGRAPHIES

A MADAME ISAURE ***

Comme l'ombre le corps, ou la flèche l'oiseau;
Comme l'agneau sa mère, ou l'esquif son vaisseau;
Comme le chien son maître, ou les zéphirs l'aurore;
Comme la foule au bal suit notre reine Isaure,
Je vais partout suivant mon grand Soumet, celui
Qui me porta bonheur toujours, comme aujourd'hui.

Madame, que son nom jusqu'à vous me protége!
Il faut avec le prince admettre son cortége;
Quand s'avance la nuit, le seuil hospitalier
S'ouvre au page inconnu qui suit le chevalier.
Grâce donc pour le page! et... près de quelque porte,
Logez-moi, sans honneurs, à tous les vents... qu'importe?
Pourvu que je sois là, sous votre clef... pourvu,
Quelquefois, par hasard, que je puisse être vu!
Et que vous m'effleuriez, en passant, d'un sourire
Qui s'adresse autre part ou ne veuille rien dire,
Sinon que votre ciel est limpide et brillant
Et que vous vous savez plus belle, en souriant.

Mais, madame, peut-être en nommeriez-vous mille
Sans dire : Ce dessin si grave, c'est Émile!
C'est moi pourtant : le peintre est fidèle en tout point,
Si vous pouviez me voir quand je ne vous vois point!

A MON AMI EDMOND LECLERC

Peut-être comptiez-vous dix printemps, lorsqu'un soir
Je vous disais votre horoscope;

Je disais : « Cet enfant — je crois déjà tout voir
Sous sa délicate enveloppe —
Aura plus tard le cœur très-chaud, l'esprit charmant,
Les vertus de famille et les grâces du monde;
L'intelligence haute à la fois et profonde;
Le goût exquis des arts, et le sain jugement
Des choses de la vie; et puis, bonté parfaite,
Parole sympathique... enfin cent amis; — or,
J'étais un fort mauvais prophète...
Car vous avez bien plus encor !

A ARTHUR DE BEAUPLAN

(RÉPONSE)

C'est un ménage de l'enfer :
L'almanach et le baromètre
Ne peuvent pas d'accord se mettre;
L'un dit : printemps, et l'autre : hiver.

Nous avons un triste ordinaire
De grêle, de pluie et de vent;
Un grisâtre horizon, souvent
Égayé d'un coup de tonnerre.

On dirait que le mois de mai
Est relégué dans quelque idylle,
Ou que, tel qu'un luxe inutile,
Cette année, on l'a supprimé.

Mais, dans la bourrasque méchante,
Soudain, vous élevez la voix;
Et nous croyons au plus doux mois,
Car c'est le rossignol qui chante.

DEUX LITHOGRAPHIES

A MADAME ISAURE ***

Comme l'ombre le corps, ou la flèche l'oiseau;
Comme l'agneau sa mère, ou l'esquif son vaisseau;
Comme le chien son maître, ou les zéphirs l'aurore;
Comme la foule au bal suit notre reine Isaure,
Je vais partout suivant mon grand Soumet, celui
Qui me porta bonheur toujours, comme aujourd'hui.

Madame, que son nom jusqu'à vous me protége!
Il faut avec le prince admettre son cortége;
Quand s'avance la nuit, le seuil hospitalier
S'ouvre au page inconnu qui suit le chevalier.
Grâce donc pour le page! et... près de quelque porte,
Logez-moi, sans honneurs, à tous les vents... qu'importe?
Pourvu que je sois là, sous votre clef... pourvu,
Quelquefois, par hasard, que je puisse être vu!
Et que vous m'effleuriez, en passant, d'un sourire
Qui s'adresse autre part ou ne veuille rien dire,
Sinon que votre ciel est limpide et brillant
Et que vous vous savez plus belle, en souriant.

Mais, madame, peut-être en nommeriez-vous mille
Sans dire : Ce dessin si grave, c'est Émile!
C'est moi pourtant : le peintre est fidèle en tout point,
Si vous pouviez me voir quand je ne vous vois point!

A MON AMI EDMOND LECLERC

Peut-être comptiez-vous dix printemps, lorsqu'un soir
Je vous disais votre horoscope;

Je disais : « Cet enfant — je crois déjà tout voir
Sous sa délicate enveloppe —
Aura plus tard le cœur très-chaud, l'esprit charmant,
Les vertus de famille et les grâces du monde;
L'intelligence haute à la fois et profonde;
Le goût exquis des arts, et le sain jugement
Des choses de la vie; et puis, bonté parfaite,
Parole sympathique... enfin cent amis; — or,
J'étais un fort mauvais prophète...
Car vous avez bien plus encor !

A ARTHUR DE BEAUPLAN

(RÉPONSE)

C'est un ménage de l'enfer :
L'almanach et le baromètre
Ne peuvent pas d'accord se mettre;
L'un dit : printemps, et l'autre : hiver.

Nous avons un triste ordinaire
De grêle, de pluie et de vent;
Un grisâtre horizon, souvent
Égayé d'un coup de tonnerre.

On dirait que le mois de mai
Est relégué dans quelque idylle,
Ou que, tel qu'un luxe inutile,
Cette année, on l'a supprimé.

Mais, dans la bourrasque méchante,
Soudain, vous élevez la voix;
Et nous croyons au plus doux mois,
Car c'est le rossignol qui chante.

A AUGUSTE DESPLACES

J'aime ta rose du Bengale;
Quelle fleur sous les cieux égale
Sa grâce qui vaincra le temps!
Poëte, sur nos jours moroses,
Répands à flots toutes les roses
De ton harmonieux printemps!

MORFONTAINE

Beaux lieux, Éden de l'âme artiste,
Il est triste,
Bien triste de ne pas avoir
Le pouvoir

D'accorder son brûlant délire
Sur la lyre
Que les Grecs passèrent aux mains
Des Romains,

Ou bien sur le luth moins sévère
Du Trouvère,
Qui maintint libres et joyeux
Nos aïeux.

Oh! que si du siècle où nous sommes
Un des hommes
Dont les chants entrent en vainqueurs
Dans les cœurs,

Était là, promenant ses rêves
Sur vos grèves,
Qu'il ne connaissait pas, sinon
Par leur nom;

S'il voyait ces forêts sauvages,
Ces rivages
Doux et frais, ces lacs génevois
Que je vois;

S'il entendait les eaux lointaines
Des fontaines
Et tous ces mille oiseaux chantants,
Que j'entends;

S'il visitait l'enclos champêtre
Où vient paître
Le chevreuil qui palpite encor
Loin du cor,

Et, plus loin, les grands parcs superbes,
Garnis d'herbes,
Et qui servent aux jeunes daims
De jardins,

Et, là-bas, ces fécondes plaines,
Toutes pleines
Des trésors qu'Avril dédiait
A Juillet;

Et ces îles en fleurs, pareilles
Aux corbeilles
Qu'arrange, pour un jour charmant,
Un amant;

Et ces blanches troupes de cygnes,
Dont les lignes
Manœuvrent en légers vaisseaux
Sur les eaux;

Et ces monts de roches énormes
Et difformes,
Comme un camp d'éléphants amis,
Endormis;

Et cette grotte, étroite enceinte,
Où la Sainte,
Recluse durant cinquante ans,
Tout le temps

Assise immobile, en prière,
Sur la pierre,
Creusa la rondeur de son froc
Dans le roc,

Et ces tourelles, où la Reine,
Si sereine,
Qui le nom de Blanche porta,
Habita;

Et la vieille Commanderie,
Dépérie,
Des braves et saints chevaliers
Templiers;

Et ce château, séjour sans cesse
De princesse;
Et, près du marbre des palais,
Ces chalets,

Où le jasmin et la petite
Clématite
Montent, enlaçant leurs boutons
En festons...

S'il pénétrait dans la demeure
Où chaque heure
Offre talent, grâce et plaisir
A choisir,

Où, près d'une mère chérie,
Laure prie,
Et n'a pour égale en douceur
Que sa sœur;

Où l'esprit s'égaie et petille
En famille;
Où les arts se sont donné tous
Rendez-vous...

Comme il chanterait le poëte! —
Je souhaite
Qu'il accoure en ce doux émoi,
Car, pour moi,

Dont jamais, d'un vers qui s'inspire,
N'ai pu dire
Tout ce qu'en mon cœur je sentais...
Je me tais!

AU POËTE J. LESGUILLON

Cher poëte, avec votre Ermance,
Le pur enivrement des vers
A chaque soleil recommence,
Toujours égal, toujours divers.
Communauté de poésie
Et de cœurs existe entre vous;
Et vous buvez, brillants époux,
La même coupe d'ambroisie!

AUX MANES DE JOSEPH DELORME

J'ai beau me rappeler... Joseph Delorme... non ;
Nul écho dans mon cœur ne s'éveille à ce nom.
Joseph!... Lisons toujours. — Ah! jeune aiglon sauvage,
Cygne plaintif, amour des eaux et du rivage,
Pour souffrir et chanter, sur la terre venu,
Tu meurs enfin... pourquoi ne t'ai-je pas connu?
Car je les connais tous ceux qui seront célèbres;
Leurs rayons fraternels éclairent mes ténèbres.

Je n'étais qu'un enfant (Paris, vers ce temps-là,
Pleurait avec Mathilde et riait d'Atala),
Que, du siècle où Voltaire égalait les couronnes,
Voyant encor debout les dernières colonnes,
Je fus conduit, tremblant, vers ces débris fameux,
Par mon père, vieillard, hélas! tombé comme eux;
C'était Lebrun, armé de sa strophe énergique,
Fougueux comme Pindare... et plus mythologique;
Ducis, qu'on vit grandir à l'ombre d'un géant,
Brûlant imitateur, qui s'éteint, en criant;
Chénier, poëte sage, orateur téméraire,
Génie académique, immortel par son frère;
Fontanes, qui veilla, flambeau pur et brillant,
Comme un autre Boileau près de Châteaubriant;
Parny, qui, cinquante ans, des salons aux ruelles
Voltigeant, ne trouva ni censeurs ni cruelles;
Delille, chef heureux d'un système tombé,
Malgré cent mille vers, plus poëte qu'abbé;
Bernardin, couronné des mains de Virginie;
Et madame de Staël, — cet homme de génie! —
Et moi, tout palpitant, j'écoutais, j'admirais,
Et, dans mon jeune cœur, d'impatients regrets,
De turbulents désirs d'une gloire impossible,
Roulaient, comme un orage au fond d'un lac paisible;
Et, de ces noms vantés idolâtrant l'honneur,
Je ne séparais point la gloire du bonheur;

Car le poëte en vain meurt de ses rêves sombres;
Le laurier de son front nous en cache les ombres.

Le temps vola, rapide, et, lambeau par lambeau,
Tout entier le vieux siècle entra dans le tombeau;
Mais, des restes poudreux de ce cadavre immense,
Jaillit la fraîche fleur de l'âge qui commence.
Et, tel qu'un villageois qui tristement s'assied
Sur les grands arbres morts, et pousse de son pied
Les branches, qui longtemps ombragèrent sa tête,
S'il aperçoit, parés comme pour une fête,
De jeunes plants ouvrir leurs bourgeons au soleil,
Et de la vie aux champs annoncer le réveil,
Avec leurs fronts riants, leurs bras gonflés de séve,
Leur taille, qui déjà se courbe et se relève,
Leur verte chevelure, et l'espoir de leurs fruits,
Et des vents alentour les ineffables bruits;
Il s'émeut, il sourit, il semble qu'il renaisse,
Devant tant de fraîcheur, de force et de jeunesse.
Ainsi je fus heureux, quand, je ne sais pourquoi,
Les poëtes nouveaux vinrent tous jusqu'à moi;
Oracles dédaignés, rois méconnus naguère,
Levant leur sceptre enfin et foulant le vulgaire;
Chênes puissants, grandis sous les vents orageux,
J'ai suivi leurs combats et j'assiste à leurs jeux.
Leurs triomphes, leurs chants m'enivrent, je les aime
De tous ces dons du ciel, que je n'ai pas moi-même.
Poëte! c'est ainsi que je t'aurais aimé :
Un front timide, avec un regard enflammé,
Un sourire, à bien voir, plus triste que les larmes,
Laissant tomber tes vers, comme un guerrier ses armes
Quand, sûr de la victoire, il s'endort triomphant;
L'âme d'un philosophe et le cœur d'un enfant,
Enthousiaste et froid, amoureux et stoïque,
Faible athlète, pourvu d'un courage héroïque,
Offrant contre les sots, sans l'avoir consulté,
Le secours du génie au génie insulté;
Et bien souvent, après une journée amère,
Rendant grâces à Dieu dans les bras de sa mère...
Tel tu serais, Joseph, tel je te rêve au moins!

Mais, n'avoir de ses maux que de muets témoins;
Pour quelques pleurs amis, un sourire de femme,
Trouver partout la haine ou l'égoïsme infâme,
Dépenser le trésor de ses beaux ans virils
En calculs de vieillards, en travaux puérils;
Marcher sans avancer, et gravir sans atteindre;
Sentir au fond de soi l'amour même s'éteindre;
Dire sur tous les siens la prière des morts;
Passer incessamment des douleurs aux remords;
Incessamment en proie à sa double nature,
Dans la lutte de l'âme et de la créature,
Se débattre, tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Et puis mourir longtemps dans les tourments du cœur.
Ah! qu'il vaut mieux mourir en commençant de vivre!
Et n'aurais-tu pas vu se railler de ton livre
Fats et pédants, pareils sous des habits divers,
Qui ne comprendraient point tes peines ni tes vers,
Qui n'ont jamais pensé ni souffert de leur vie!
Car ce n'est pas chez eux l'injustice ou l'envie,
C'est un sincère amour du commun et du faux,
Un merveilleux instinct pour flairer les défauts,
Perdus dans les beautés dont un chef-d'œuvre abonde.
Au milieu d'un verger, ainsi le porc immonde
Passe devant les fleurs, ne voit point le duvet
Dont la pêche arrondie au soleil se revêt;
Mais qu'on ait oublié, plus loin, un peu de fange,
Il y court, en grognant, se réjouit et mange.

Voilà, Joseph, voilà quel spectacle hideux
Tes égaux sur la terre ont sans cesse autour d'eux!
Ah! qu'il vaut mieux mourir, et d'étoile en étoile
S'envoler, soulevant un coin du sombre voile
Que Dieu jeta lui-même et qui cache à nos yeux
Les grands germes du monde et le secret des cieux!
Pourtant, avant qu'un ange, à ta gloire éternelle,
Loin des viles clameurs l'emportât sur son aile,
J'aurais voulu marcher trois pas dans ton chemin,
T'appeler par ton nom et te serrer la main.

A LAMARTINE

A chaque fois, ami, que vous ouvrez la bouche,
L'éloquence s'élève et l'Europe applaudit;
Et vous montrez, soleil qui jamais ne se couche,
Le spectacle étonnant d'un géant qui grandit!

1840.

PENDANT QU'ELLE VIVAIT ENCORE

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse
Première saison, heureux temps,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours,
Age où la famille est complète,
Age où l'on aime pour toujours!

Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer?
On s'endort, on rêve, on espère...
Une mort vient nous réveiller!

Hélas! à des lois infinies
L'univers marche résigné;
Il est d'étranges harmonies,
Tout a son poste désigné.

Au printemps, des chants et des fêtes;
Des zéphirs à la jeune fleur;

Au sombre Océan les tempêtes,
Au cœur de l'homme la douleur!

Heureux du moins (et je l'éprouve)
Si, dans la femme de son choix,
Celui qui perdit tout retrouve
Un écho de ces douces voix!

Un ressouvenir de ces âmes,
Un reflet des regards lointains,
Qui l'éclairaient, comme des flammes,
Et, comme elles, se sont éteints!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE

Pages.

Note de l'éditeur 1
Note nécrologique 3
Avant-propos de l'auteur. 7
A la mémoire de mon père. 11
Le poëme de Rodrigue. 13
Première page d'un album 45
A ma chère Aglaé 46
L'ermite. 47
Une fête. 52
Une page de Child-Harold. 53
Idylle dans le goût antique. 54
La première églogue de Virgile. 57
Odes d'Horace. I. Prophétie de Nérée 61
II. A Valgius. 62
III. Au peuple romain. 63
IV. A Grosphus. 64
V. A Quintius 65
La paix conquise. 66
Le matin d'un bal. 69
Saint-Germain. 70
Deux fragments d'après les *Martyrs* 71
Marine. 73
Sonnets. I. Au prince Elim Mestcherski 74
II. A quelques poëtes 75
III. De Morfontaine. 75
IV. A mademoiselle de Fauveau. 76
Bernard de Carpio. 77
Le plus beau des concerts. 80
Au poëte Blanchemain. 82
La statue. 83
Le nuage 84

Pages
La colombe du chevalier. 85
La cloche. 87
Ne croyez pas les autres. 97
A madame Caroline C***. 97
Le retour du châtelain. 99
Les ruines de Thoren. 103
Délire 104
Symbole 106
Je suis mort 106
La fiancée de Corinthe. 108
Au tombeau de Pichat. 113
Chenonceaux. 114
Dernière offrande. 115
Fragments des Lusiades. 117
La nuit de Jane. 120
Le message. 120
A monsieur Ch. de Lacretelle. 121
Le roi de Thulé. 122
A Mignon. 123
Chant de Mignon. 124
Sur le manoir de Beauchêne. 125
Les plaintes de la jeune fille. 126
La jeune nonne. 127
SONNETS. I. A mon ami Édouard Goût-Desmartres. . . 128
II. A Évariste Boulay-Paty. 128
III. A mademoiselle Louise Bertin. 129
IV. A Alphonse Leflaguais. 130
V. A madame Marie Menessier-Nodier. . . . 130
VI. A Jules Lacroix. 131
VII. A madame Delphine de Girardin. 132
VIII. Sur un bouquet. 132
A quelques riches. 133
A Claudius Jacquand. 134
Au même. 134
A monsieur de Miatlew. 136
A Adolphe Dumas. 137
Éloge des larmes. 138
A madame de Saint-Valry. 139
Le fleuve 139
Rose-Rossignol 140
Deux acrostiches. 141
Lyre captive. 142
La couleur favorite. 143
La chansonnette du ruisseau. 144

Pages.
Le génie 145
Le dogue. 145
Les pressentiments du guerrier 146
Le voyageur. 147
Le vieillard. 150
Elmance 151
Sur le buste de Spontini. 154
A madame Récamier. 155
Sérénade. 155
A mon ami A. de Vaucorbeil. 156
L'âne et le rossignol. 157
C'est à mon tour. 158
Miscellanées. 160
Tobie. 166
Kasimir Ier, dit le Moine. 167
Pour les inondés de la Loire. 170
La branche coupée. 172
Les astres. 172
Retour à Paris 174
Le roi des aulnes 182
Marguerite au rouet. 184
Envoi à madame Anna D***. 185
Notre-Dame Étoile de la mer. 188
Les deux Italies. 192
La lampe. 193
La jeune Emma. 194
Deux sonnets de Michel-Ange. 195
Sonnet du poëte espagnol Quevedo. 196
Cantilène du poëte espagnol Villégas. 197
Écouen 198
Pour le mariage de Jules Lefèvre. 199
Appel poétique 200
Barcarolle. 202
Ce que j'aime, ce que j'adore. 203
Aux orphéonistes 204
Les ruines du château d'Arques. 204
Sur un berceau. 205
Kitty-Bell. 208
Que je suis heureuse! 209
La Rose et le Grenadier. 210
Le charme de l'eau 212
A madame de Watteville. 213
Rêve. 214
La chasse enchantée. 215

Pages.
A Alfred de Vigny. 217
A Albert de Rességuier. 218
A madame Marie Menessier-Nodier. 219
A deux sœurs peintres. 220
Versailles. 221
Théologie. 222
Un mot de saint François de Sales 223
Mon départ. 223
A Salvador Cherubini. 224
Au marquis Théophile de Ferrière-Levayer. 226
Jeune Allemande. 228
A mademoiselle Claire M*** 229
A Alexandre Soumet. 231
A madame Anna D***. 232
A madame G***. 234
Sur la mort d'un chat. 235
Le chant de la caille. 237
Similitude 237
A Henri de Lacretelle. 238
A Jules de Rességuier. 239
A la princesse de C***. 240
Aux jeunes poëtes. 241
Amour. 242
A Alexandre Dumas. 243
Olivier. 244
SONNETS. I. Aux deux Scheffer. 245
II. Pour Philoxène Boyer 246
III. A Paul Juillerat. 246
IV. A Charles Coligny. 247
Deux lithographies. 248
A Edmond Leclerc 248
A Arthur de Beauplan. 249
A Auguste Desplaces. 250
Morfontaine. 250
Au poëte J. Lesguillon. 253
Aux mânes de Joseph Delorme. 254
A Lamartine. 257
Pendant qu'Elle vivait encore. 257

FIN DE LA TABLE

UNIV. OF MICHIGAN,
APR 1913

Imprimé

PAR J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

1-6
841